

Expert

Thierry BODIN, Les Autographes
Syndicat Français des Experts Professionnels en Œuvres d'Art
45, rue de l'Abbé Grégoire - 75006 Paris
Tél. : + 33 (0)1 45 48 25 31 - Fax : + 33 (0)1 45 48 92 67
lesautographes@wanadoo.fr

Maman,

Pour fêter mieux ton anniversaire, je voudrais
être plus grand. Qu'au jourd'hui ton cœur n'
entende et devine dans mes yeux. Faible
enfant tout m'embarrasse, hélas que puis-je
sans toi ? il faut pour que je t'
embrasse que tu te baisses vers moi.
Je veux si bien faire que tu seras toujours
la plus heureuse mère et moi le plus
heureux enfant

Ton fils soumis

À natole

Abréviations :

L.A.S. ou P.A.S.

lettre ou pièce autographe signée

L.S. ou P.S.

lettre ou pièce signée

(texte d'une autre main ou dactylographié)

L.A. ou P.A.

lettre ou pièce autographe non signée

Dimanche 5^e 6^e 1852 jour de natole
arrivé du Havre



JEUDI 21 FÉVRIER 2013 à 14 heures

Vente aux enchères publiques

SALLE DES VENTES FAVART

3, rue Favart - 75002 Paris

LETTRES ET MANUSCRITS AUTOGRAPHES Collection du Dr C.

Expert

Thierry BODIN, *Les Autographes*

Syndicat Français des Experts Professionnels en Œuvres d'Art

45, rue de l'Abbé Grégoire - 75006 Paris

Tél. : + 33 (0)1 45 48 25 31 - Fax : + 33 (0)1 45 48 92 67

lesautographes@wanadoo.fr

**Exposition privée sur rendez-vous
chez l'expert**

Expositions à la salle Favart

Mercredi 20 février de 10 h à 18 h

Jeudi 21 février de 10 h à 12 h

Téléphone pendant la vente : 01 53 40 77 10

Enchérissez en direct sur www.drouotlive.com **DrouotLIVE^{3D}**

Catalogue visible sur www.ader-paris.fr

mais! Vous pouvez faire l'autre
 de m'assurer que j'aurais une
 jeunesse complète, et j'ai deux
 ou trois ans, car, je ne suis pas
 ingrat: adieu mon français,
 quand vous ne serez plus dans
 ce pays, venez dans votre
 pays, votre ville amie, venez!
 Votre présence chez moi; me
 rappellera les souvenirs
 de bon temps passés - et tout
 mon cœur, d'un vif intérêt
 pour bien souvent par les souvenirs
 quand à moi, j'ai vu ma vie
 de manière à la que les vives
 l'âme de moi, et j'ai de l'esprit:
 je n'ai perdu que ma fortune,
 et bien, j'y supplée, par des
 privations, et la couronne; je n'ai
 plus de beaux jours à braver,
 mais! j'ai de bons amis, et
 j'aurai de bons succès... je le
 dirai = au Royaume de mes jours
 = Rejoignez, et le plus de la vie:
 Enfin! tout est je pourrai l'œuvre
 mangée mon cœur, avec un peu de
 un peu - est 15. Nevez: et la

Pensez à l'avenir, comme à l'avenir, je me
 impose la loi, que d'un jour à l'autre
 - j'ai subi la guerre, que les
 - cinq ans de la vie, de la vie,
 et! Mon cher français, venez
 Pensez à l'avenir, comme à l'avenir, je me
 laisse de faire quelques années
 par des gens de la vie:
 bien; mon pauvre cœur; j'ai
 comme les vives à bien attendre
 dans l'attente, par les vives, que
 moi, une légende: allusion;
 je n'ai bien qu'il faut pour
 répondre, tout cela, que nous
 nous sommes un peu de la vie
 de la vie; et moi, je suis les
 dans un grand état, et
 pour que la vie ne soit pas
 j'attendrai et tout, de la vie
 toujours, de la vie, de la vie
 j'ai, de la vie, de la vie, et la vie
 vous l'avez. Votre bien aimant
 Sophie, Amour

2

Napoléon a dit que nous devons avoir force publique
 et que la, comme il le prouve, la loi commune et y a
 on peut venir à la convention qui, et il faut en avoir
 la garantie d'Autriche, pour à l'ordre du jour,
 moter sur la liberté des cultes.

On voit donc revenir cette querelle des privilèges
 c'est une arme de plus que les véritables agitateurs ont
 trouvée. Croquer dans la fleur, Magistrate, et nous
 germe de discord. La loi de la vie de la vie, et la vie
 plus de privilèges que les autres; qu'il se conforme
 dans les temps, et se prouve. Tous nous bien à
 nous nous d'autres choses. Et ce qu'il ne se
 la loi ne peut prouver de l'année dernière? Les privilèges
 ils se veulent se remonter elle-ci? Il s'agit de
 leur laisser reprendre ce pied pour que l'avenir
 ils cherchent à regagner tout le terrain qu'ils
 prétendent qu'on leur a pris; et nos efforts de
 quatre années pour nous débarrasser de l'ancien
 cette organisation, n'auraient abouti à rien. Christ
 n'est plus la loi de tout le monde: il n'a donc pas
 le droit de garder dans les uns son honneur catholique.
 Il a encore affez de maisons agitateurs, qu'il se tourne
 ici chez lui et qu'il attend la réalisation de la loi;
 qu'il lui fasse, et il le veut, la fête particulière.
 Il n'appartient qu'à la liberté d'en attendre de générale.

Le Républicain Gracchus - Babaut
 Employé au Département des Substitutions
 de la Convention.

4

1. **François ARAGO** (1786-1853). L.A.S., 22 juillet 1834, à un amiral ; 1 page et demie in-4. 150/200
 « Les épreuves des chronomètres ont été, je crois, assez multipliées pour que l'administration ait la certitude de faire un choix éclairé. Je vous transmettrai tous les renseignements nécessaires aussitôt que vous en témoignerez le desir. Quant aux futurs concours, je vous demanderai la permission d'aller m'en entretenir avec vous »...
 Spectaculaire signature agrémentée d'un paraphe avec son nom inversé.
2. **Sophie ARNOULD** (1744-1803) cantatrice, interprète de Gluck dont elle créa l'Eurydice et *Iphigénie en Aulide*. L.A.S., Paris 18 nivose VIII (8 janvier 1800), [à FRANÇOIS DE NEUFCHÂTEAU] ; 3 pages in-8, adresse au nom du « Citoyen Brancas Lauraguais » (petite fente réparée). 1.200/1.500
 LETTRE CHARMANTE ET SPIRITUELLE, ADRESSÉE PAR ERREUR À SON AUTRE ANCIEN AMANT.
 Elle voulait aller lui donner le bonjour, « avec un baiser sage et doux, comme les sentiments que vous m'avez inspirés depuis tant d'années, mais la mauvaise saison ou nous sommes, l'hiver ses crottes, ou sa froidure ; & la gègne ou m'a réduite le bouleversement de ma fortune qui me force à faire trêve aux comodités de la vie, &c &c &c me fait prendre le party de suppléer a ma visite ». Elle lui dit le plaisir qu'elle a eu à l'entendre réciter des vers à la séance de l'Institut National, et l'invite à venir voir « votre Sophie, votre vieille amie, venez ! Votre présence chez moy me rappellera les souvenirs du bon temps passés. Eh tenez mon amy, l'on n'est quelques fois bien heureux par les souvenirs. Quand a moy, j'ay usée ma vie de manière a ce que les miens soyent doux, oh ! ils le sont : je n'aye perdue que ma fortune, et bien, j'y supplée, par des privations, & le courage : je n'ai plus de beaux jours a espérer ; mais ! j'ay de bons amis, eh ! j'aurais de *bons jours*... je leurs dirai
 au crépuscule de mes jours
 Rejoignés s'il se peut l'aurore
 Enfin ! bientôt, je pourrais encore marquer mon age, avec un *Un*, et un *cinq*. C'est 15 renversé : si cela pouvoit sarranger [...] Ah ! mon cher François, vous pourriez peut estre avoir encore envie de faire quelques couplets sur les genoux de Sophie : Hé bien ; Mon pauvre amy ; voyez comme cela nous a bien avancez vous n'estiez pas plus un sot, que moy une bégueule ». Elle lui donne rendez-vous à quatre-vingts ans, et termine : « gayté, bonheur, santé, c'est ce que vous souhaite votre bien aimante Sophie Arnould ».
 L'adresse est rédigée par erreur au nom de son ancien amant le « Citoyen Brancas Lauraguais », à Manicamp par Chauny (Aisne) !
 Ancienne collection Alfred MORRISON. Edmond et Jules de Goncourt, *Sophie Arnould d'après sa correspondance et ses Mémoires inédits*, coll. Bouquins, p. 682.
3. **Henri d'Orléans, duc d'AUMAËLE** (1822-1897). 2 L.A.S., 1846-1874 ; 4 pages in-8, une à en-tête 7^{me} Corps d'Armée, *Le Général Commandant*, enveloppe. 100/120
 Paris 28 décembre 1846 à un général, recommandant pour avancement le commandant de BEAUFORT, son chef d'état-major, qui au cours de deux campagnes en Afrique « conquit par sa valeur l'estime de toute la Division de Constantine, et fit preuve des plus hautes qualités militaires »... Besançon 31 mars 1874, à Francisque RIVE, député à Belley (Ain). Il a transmis au ministre de la Guerre les demandes du Maire de Belley. « La situation du département de l'Ain au point de vue militaire n'est pas encore légalement définie ; plusieurs décisions sont encore à prendre sur l'organisation de la 7^e région et sur la répartition des troupes dans ce territoire »...
4. **Gracchus BABEUF** (1760-1797) révolutionnaire. L.A.S. « Le Républicain Gracchus Babeuf Employé au Département des Subsistances de la Commune », Paris 28 mai an 2 de la République française (1793), aux « Magistrats du Peuple » ; 2 pages in-4. 5.000/7.000
 VIOLENTE PROTESTATION ANTIRELIGIEUSE. Les lettres de Babeuf sont D'UNE GRANDE RARETÉ.
 « Magistrats du Peuple ! C'en est donc fait. La partie criminelle, liberticide, oppressive, tyrannique, dictatoriale, des Mandataires du Souverain, a prouvé aujourd'hui qu'elle est la plus forte ! Elle l'emporte sans nul contredit sur la partie restée fidèle à la défense de la liberté »... Le peuple doit donc exercer « son droit à la résistance à l'oppression »... Babeuf invite donc les « Magistrats de Paris » à se préparer à résister aux grands orages qui s'élèvent... « Le fanatisme se réveille ! [...] L'hypocrisie malveillante vient de salir les murs d'une affiche adressée au bon peuple de Paris ; c'en est là le titre littéral qui se trouve suivi de cette question : *Doit-on faire cette année, oui ou non, la procession de la Fête-Dieu?*... Ensuite de quoi on lit : *Réponse par Audrein, Député, à un Curé de Paris* »... AUDREIN s'étant prononcé en faveur des processions et de la liberté des cultes, Babeuf s'enflamme : « Etouffez dans sa fleur, Magistrats, ce nouveau germe de discorde. Que le Dieu des Nazaréens n'ait pas plus de privilèges que les autres ; qu'il se renferme dans ses temples, lui et ses prêtres. Nous avons bien à nous occuper d'autres choses. Est-ce qu'ils ne se le tiennent pas pour dit de l'année dernière ? » Il ne faut pas leur laisser regagner du terrain... « nos efforts de quatre années pour nous délivrer des déchirements de cette engeance, n'auraient abouti à rien. Christ n'est plus le Dieu de tout le monde : il n'a donc pas le droit de quêter dans les rues un hommage exclusif. Il a encore assez de maisons agréables, qu'il se tienne coi chez lui et qu'il y attende la vénération des siens ; qu'ils lui fassent, s'ils le veulent, sa fête particulière. Il n'appartient qu'à la liberté d'en attendre de générales »...
 Anciennes collections Patrice HENNESSY (1958, n° 272), puis Robert GÉRARD (1996, n° 184).

5. **Mikhaïl BAKOUNINE** (1814-1876). L.A.S., Cöthen 12 décembre 1848, [à Pierre-Joseph PROUDHON] ; 2 pages et demie in-8 ; en français. 2.000/2.500

INTÉRESSANTE LETTRE DU RÉVOLUTIONNAIRE RUSSE À PROUDHON.

Il a bien souvent pensé à lui, au cours de ses pérégrinations à travers l'Allemagne et les pays slaves, et a éprouvé beaucoup de joie au souvenir de Proudhon montant à la tribune, après les Journées de Juin, pour défendre les droits des ouvriers parisiens que tous avaient abandonnés... « Les discours que vous avez prononcés alors furent plus que des discours, ce furent des actes. Vous avez osé dire la vérité aux bourgeois réunis dans votre assemblée nationale, dans un moment où tout le monde était devenu hypocrite ; on vous a injuré, on a essayé de se moquer de vous, mais ce rire était forcé et les bourgeois ont tremblé malgré eux »... Il explique en quoi la bourgeoisie allemande est presque pire que la bourgeoisie française, et commente les progrès de la révolution en Allemagne : « nous avons eu la fin de la révolution bourgeoise, au printemps d'après toutes les apparences nous aurons le commencement de la révolution populaire [...] le peuple des campagnes s'agite déjà, et s'amuse à brûler les châteaux et à pendre les seigneurs. D'un autre côté, la banqueroute s'avance avec une rapidité effrayante »... Elle engloutira tout, États et particuliers, c'est une guillotine pour la bourgeoisie... Il envoie un exemplaire de son manifeste aux Slaves, et rappelle son but : « nous poursuivons une idée très simple : la destruction des grands états. C'est ma conviction intime que les grands états et le despotisme sont inséparables »... Proudhon a beaucoup de partisans en Allemagne, et ce sont des hommes vrais, chose difficile à trouver dans ce siècle d'hypocrites. Bakounine viendra à Paris dans un mois, puis retournera à ses Slaves... « J'ai été expulsé des états prussiens à la demande réitérée du gouvernement russe et je me suis réfugié à Cöthen d'où je puis facilement entretenir mes relations avec les Russes, les Polonais et les autres Slaves »... Il indique le nom d'emprunt sous lequel il convient de lui écrire, et le salue : « que la révolution soit avec vous »...

Ancienne collection Robert GÉRARD (1996, n° 316).

6. **Pierre Simon BALLANCHE** (1776-1847). L.A.S., jeudi matin, à Pierre-Jean DAVID D'ANGERS, de l'Institut ; 3/4 page in-8, adresse. 120/150

« Madame d'Hautefeuille a un extrême désir de visiter votre atelier. Elle part samedi, pour la campagne. Il faudrait donc que vous eussiez l'extrême bonté de me permettre de la conduire chez vous demain, vendredi, veille de son départ. [...] Vous comprendrez facilement que lorsqu'on habite la campagne, on désire faire provision de beaux souvenirs »...

7. **Honoré de BALZAC** (1799-1850). L.A.S., [1827 ?], à Mme Lebrun ; 3/4 page in-8, en-tête *Imprimerie de H. Balzac et A. Barbier*, adresse (lég. rouss.). 1.300/1.500

« Ma pauvre madame Lebrun, je compte bien sur votre obligeance, pour échanger nos valeurs d'ici à jeudi midi, car d'ici au 15 je suis assez pressé ; si je prends la liberté de vous rappeler notre affaire, c'est que vous m'aviez permis de vous prévenir le moment où cela me serait indispensable »...

Correspondance (éd. R. Pierrot et H. Yon), Bibl. de la Pléiade, t. I, n° 27-20, p. 208.

8. **Théodore de BANVILLE** (1823-1891). POÈME autographe, *Le Lever du Soleil Romantique*, [1866] ; 5 pages in-fol. et 1 page in-8. 1.000/1.300

IMPORTANT POÈME DE 51 QUATRAINS CONSACRÉ AUX GRANDES FIGURES LITTÉRAIRES OU ARTISTIQUES DU ROMANTISME : Hugo, Balzac, David, Musset, George Sand, Sainte-Beuve, Desbordes-Valmore, Gautier, Delacroix, Daumier, Marie Dorval, Gérard de Nerval, Berlioz, etc., et quelques autres noms moins illustres.

« Mil huit cent trente ! Aurore
Qui m'éblouis encore !
Promesse du destin
Riant matin ! »...

Ce long poème se retrouve sous le titre *L'Aube romantique* (dédié à Charles Asselineau) dans les *Nouvelles Odes funambulesques* (Lemerre, 1869), avec la date du 21 juillet 1866.

Le manuscrit présente de nombreuses ratures et corrections ; le quatrain consacré à ASSELINEAU a été entièrement barré et refait.

Il faut rappeler le poème de Charles BAUDELAIRE, *Le Coucher du soleil romantique*, publié en 1866 dans les *Épaves* avec cette note de Poulet-Malassis : « Ce sonnet a été composé en 1862 pour servir d'épilogue à un livre de Charles Asselineau qui n'a pas paru : *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque romantique* [paru cependant en 1866 chez Pincebourde], lequel devait avoir pour prologue un sonnet de M. Théodore de Banville : *Le Lever du soleil romantique* ».

Ancienne collection Daniel SICKLES (XII, 4657).

9. **Jules BARBEY D'AUREVILLY** (1808-1889). L.A.S., 26 juin [18]50, à son ami le journaliste Amédée RENÉE ; 3 pages et demie in-8. 1.300/1.500

BELLE LETTRE DE REPROCHES, FORT SPIRITUELLE.

« Ah ! vous avez des rancunes et des réserves ? et des silences ? et une conduite défiante et ténébreuse avec moi ? et par dessus le marché, des explications hypocrites ! Et vous croyez me désarmer et me tromper et me *rouler* comme une petite femme à qui on fait croire que les chansons qu'on lui *sifflote* sont des romances ! Mais rien de tout cela n'a réussi. Je vous connais, traître masque. [...]

[...] Être depuis des temps infinis à Puteaux ! Puteaux, un drôle de nom, par parenthèse, pour le théâtre de l'amour légitime ! apprendre dans ces lieux discrets un tableau de l'amour conjugal (édition honnête) et ne pas m'avoir invité à venir le contempler une seule fois avec le respect qu'on lui doit, avouez que le Procédé n'est ni aimable ni même intrépide. A mes yeux, la dernière des fatuités, c'est quand la Vertu (Dieu lui soit en aide ! elle en a toujours besoin) s'imagine pouvoir humilier les pauvres petits saints du Vice comme nous. Mon Dieu, je comprends parfaitement les solitudes-à-deux où l'on étrangle entre quatre bras passionnés et bien vite, l'amour qu'on a l'un pour l'autre afin que ce soit plus tôt fini ; je comprends qu'on soit la Taupé de l'Amour dans sa taupinière, mais vous, vous avez une solitude à trente-six puisque vos amis (excepté moi, indigne) sont invités chez vous tous les Dimanches, car le bonheur montré est un bonheur doublé pour un Français, même quand il a épousé une Anglaise, n'est-il pas vrai, mon cher ami ?

[...] Mais un homme marié n'est plus lui-même. On est indulgent quand on sait la vie, et il faut aimer ses amis malgré les infirmités et l'horrible lèpre (cette lèpre qu'on ne donne pas) du bonheur ». Barbey serait venu rejoindre ses amis dimanche mais a été entraîné par « ce corrompu de GRANIER DE CASSAGNAC ». Il a « un pied en capilotade » et déjeune chez le duc de ROVIGO dimanche prochain, mais il ira le dimanche suivant, « mort ou vif. Si je n'ai plus de pieds, j'irai sur la tête ; si je n'ai plus de tête (je la perds souvent) j'irai sur le cœur. L'homme et la monture vous appartiennent ».

Barbey reproche à son ami de piller « cette brave fille, Ste Thérèse, cette épouse de Jesus Christ qui vous eût fait pic, repic et capot en fait d'amour conjugal [...] C'est là une impertinence que je ne vous permets pas, — une impertinence d'Élu qui s'attendrit, du fond de son Ciel, en pensant à la vie enragée que nous menons, — tout là-bas, — au fond des gouffres, où vous avez tournoyé, trombe de libertin brisée contre un mariage d'amour, et où nous nous livrons encore aux plus affreux *mesli-meslos*... »

ON JOINT la fin d'une L.A.S. au même (1 page et demie in-8). [Renée était devenu rédacteur en chef du *Pays*] : Barbey demande des appointements fixes de 400 fr. « Je serai aussi exact à envoyer mes articles que le journal à les payer. Une fois que j'aurai des appointements fixes, l'admission et le rejet de mes articles ne seront plus pour moi une horrible question de vie ou de mort »...

Ancienne collection Daniel SICKLES (IX, 3565).

10. **Jules BARBEY D'AUREVILLY** (1808-1889). MANUSCRIT autographe, signé « J. B. d'A. », *Introduction* [à *Goethe et Diderot*, 1880] ; 5 pages et demie in-fol. montées sur onglets (qq's répar.), reliure souple maroquin rouge, titre doré sur le plat sup., étui (*Alix*). 5.000/6.000

BEAU MANUSCRIT DE LA PRÉFACE POUR *GOETHE ET DIDEROT*.

C'est en 1880 que Barbey fit publier chez Lemerre les articles, parus dans *Le Constitutionnel* de 1873 à 1877, qu'il avait consacrés à GOETHE et à DIDEROT. Barbey explique tout d'abord la nécessité qu'il y avait à faire cette réunion ; Goethe et Diderot étant « des esprits de nature identique », il établit une filiation directe entre eux avant de présenter plus particulièrement la personnalité de GOETHE « qui remplit jusqu'aux bords le XIX^e siècle & bouche tous les horizons de la pensée moderne de son insupportable ubiquité. Insupportable ! Si elle l'est en effet, cette ubiquité n'est plus divine »... Barbey se défend de tout ressentiment français et rappelle le rôle joué par la France dans le développement de la philosophie et de la littérature allemandes tout au long du XIX^e siècle : « Oui, la France, la séductrice France qui s'éprend de toute chose & de toute personne étrangère, a *européanisé* la gloire de Goethe. Sans elle, il serait encore dans le fossé de l'Allemagne ». Il rappelle l'intérêt manifesté par NAPOLEON lui-même, cet esprit « suraigu et à la netteté transcendante », et se demande si VOLTAIRE, « le seul homme du XVIII^e siècle chez qui l'imbécile philosophie n'avait pas ennié l'esprit resté français, Voltaire qui méprisait Diderot », n'aurait pas également respecté Goethe. Après le succès de *Werther*, Goethe a « patiné pendant quatre vingts ans sur cette glace fragile de l'admiration des hommes, qui, pour lui, ne s'est jamais rompue et sans accident et sans arrêt, il a glissé et est entré d'un seul trait continu, dans sa tranquille immortalité ! [...] Goethe ne connut ni les revers ni les dangers. Assurément, il travailla trop pour qu'on puisse l'appeler le Lazzarone de la célébrité, mais l'opinion dont il fut imperturbablement l'enfant gâté, mit ses rayons sur lui [...] et ne lui retira jamais. Au lieu d'écrire *Faust*, ce travail de Pénélope de toute sa vie, il aurait ciré des bottes que l'opinion charmée aurait proclamé qu'il les cirait avec génie et se serait même mirée avec amour dans son cirage »... Selon Barbey, ce phénomène ne s'explique ni par la décadence littéraire de la France, ni par le besoin de nouveauté enfantine, et pourtant philosophes et écrivains ont suivi les traces de HEGEL et du Romantisme et se sont fait allemands. Goethe est devenu le Shakespeare du monde moderne, « de personne il a passé système, d'idée concrète, il a passé idée générale. On l'a invoqué comme la Philosophie même de l'Art ! Il a eu la majesté de cette abstraction. [...] Goethe est [...] le chef d'une école métaphysico-littéraire. Tout ce qui a de bonnes raisons pour vouloir que l'art soit sans âme est *goethiste* de fondation. Théophile GAUTIER l'a été. BAUDELAIRE aussi. SAINTE-BEUVE vieillissant le devint, car jeune, il écrivait *Joseph Delorme* et il était vivant (malsain, sentant le carabin et l'hôpital, mais vivant !). Présentement sont *goëthistes* [...] M. Leconte de Lisle et M. FLAUBERT et tous ces petits soldats en plomb de la littérature qui se sont appelés eux-mêmes orgueilleusement « les impassibles »... Barbey s'enflamme alors contre l'exégèse autour de cette œuvre qui « donne la sensation d'être pères à tous les chapons littéraires qui couvent des œufs qu'ils n'ont pas pondus » et contre cet engouement immobilisé. Il rappelle comment Sainte-Beuve « haletant, frémissant, ses belles oreilles rouges, violettes de colère » porta autrefois plainte contre lui, « pour avoir manqué dans l'auguste personne de Goëthe à la littérature française, au Gouvernement français ! »... Barbey s'attend encore à provoquer des cris, malgré la volonté républicaine de dégermanisation...

Ce manuscrit, à l'encre rouge et noire, et rehaussé par endroits d'encres bleue, jaune, verte, présente des ratures et corrections. Un premier titre biffé, « Préface », est écrit à l'encre violette et souligné de couleurs.

Ancienne collection Philippe ZOUUMEROFF (1995, n° 273).

Reproduction page ci-contre et en 1^{ère} de couverture

Introduction.

Les deux études sur Goethe et Diderot ont été publiées séparément, à deux époques, dans deux pays, - et dans deux journaux, à mode de publication inventé par un siècle qui publiait tout, jusqu'à la pensée. Mais par leur double suite elles raçaient imperieusement l'ensemble et l'unité du livre. Il était expédient de placer Goethe & Diderot dans le cadre étroit d'un même volume pour rapprocher ainsi l'un de l'autre, les faire mieux juger et donner une idée plus exacte et plus nette de leur identité car, ~~malgré~~ malgré les différences de pays et de langue et d'idées, d'influence et de destin, Goethe & Diderot - pour qui l'esprit est pénétré au-delà - sont des esprits de nature identique... Goethe - le dernier venu des deux - est certainement le plus grand dans l'opinion des hommes, comme Charlemagne est plus grand que Pepin, mais c'est Diderot qui en est le prédecesseur et le père - et c'est par un père qui n'a pas donné tout son tempérament à son fils! Goethe sans Diderot, pourrait exister comme peut-être comme Diderot lui-même, mais ils ne sont pas moins tous deux des esprits de même substance et de même race - et tellement qu'en vivant de Goethe, le Voltaire de l'Allemagne qui ~~est~~ ^{est} ~~peut-être~~ ^{peut-être} pour contrebaler sa gloire, il est impossible de ne pas penser à Diderot qui est Voltaire à côté de lui pour leur, par la comparaison, la même!

Et fatalement on y a pensé. L'auteur de cette étude sur Goethe a écrit l'étude sur Diderot, qu'il a complétée... Seulement, tout d'abord il n'a pensé qu'à Goethe - à cette immense personnalité de Goethe qui remplit jusqu'aux bords le XIX^e siècle & bouche tous les horizons de la pensée moderne de son insupportable ubiquité. Insupportable! Si elle l'est en cette ubiquité n'est plus divine, et Goethe repulvé l'olympien, Goethe divinisé par l'admiration universelle, n'est plus le Dieu, comme on le fait, de la philosophie et de la poésie de ces derniers temps. Et telle est la question, et ce n'est ni plus ni moins qu'une question de sentiment français historiques. Ce n'est nullement (comme on l'a cru un jour) une question de ressentiment français contre l'Allemagne victorieuse. Publiée immédiatement après nos défaites, l'étude sur Goethe fut regardée par les journaux allemands de ce temps là comme dans une vengeance tardive de France, et les opinions qui y étaient exprimées n'étaient pas de la veille dans la tête de beaucoup, et ~~il n'y avait~~ ^{il n'y avait} ~~pas~~ ^{pas} besoin de la guerre pour les en faire sortir! Il fallait qu'un jour ou l'autre elles fussent écrites. Il est vrai qu'il sagissait encore d'une victoire de l'Allemagne sur la France de sorte que littérairement ou non, cette étude sur Goethe va paraître une ven' France toujours!

II

En effet, les canons ne sont venus qu'après les idées... Bien avant les canons allemands, les idées allemandes ~~avaient~~ ^{avaient} ~~été~~ ^{été} ~~écrites~~ ^{écrites} ~~par~~ ^{par} ~~les~~ ^{les} ~~allemands~~ ^{allemands} ~~qui~~ ^{qui} ~~avaient~~ ^{avaient} ~~fait~~ ^{fait} ~~fort~~ ^{fort} ~~à~~ ^à ~~la~~ ^à ~~frontière~~ ^{frontière} ~~contre~~ ^{contre} ~~tout~~ ^{tout} ~~ce~~ ^{ce} ~~qui~~ ^{qui} ~~n'était~~ ^{n'était} ~~pas~~ ^{pas} ~~français~~ ^{français} ~~l'Allemagne~~ ^{l'Allemagne} ~~avait~~ ^{avait} ~~envahi~~ ^{envahi} ~~et~~ ^{et} ~~ce~~ ^{ce} ~~qui~~ ^{ce} ~~était~~ ^{était} ~~l'empire~~ ^{l'empire} ~~de~~ ^{de} ~~Napoléon~~ ^{Napoléon} ~~avait~~ ^{avait} ~~été~~ ^{été} ~~écrite~~ ^{écrite} ~~par~~ ^{par} ~~les~~ ^{les} ~~français~~ ^{français} ~~à~~ ^à ~~la~~ ^à ~~frontière~~ ^{frontière} ~~de~~ ^{de} ~~l'Allemagne~~ ^{l'Allemagne} ~~qui~~ ^{qui} ~~avait~~ ^{avait} ~~été~~ ^{été} ~~écrite~~ ^{écrite} ~~par~~ ^{par} ~~les~~ ^{les} ~~français~~ ^{français} ~~à~~ ^à ~~la~~ ^à ~~frontière~~ ^{frontière} ~~de~~ ^{de} ~~l'Allemagne~~ ^{l'Allemagne} ~~qui~~ ^{qui} ~~avait~~ ^{avait} ~~été~~ ^{été} ~~écrite~~ ^{écrite} ~~par~~ ^{par} ~~les~~ ^{les} ~~français~~ ^{français} ~~à~~ ^à ~~la~~ ^à ~~frontière~~ ^{frontière} ~~de~~ ^{de} ~~l'Allemagne~~ ^{l'Allemagne} ~~qui~~ ^{qui} ~~avait~~ ^{avait} ~~été~~ ^{été} ~~écrite~~ ^{écrite} ~~par~~ ^{par} ~~les~~ ^{les} ~~français~~ ^{français} ~~à~~ ^à ~~la~~ ^à ~~frontière~~ ^{frontière} ~~de~~ ^{de} ~~l'Allemagne~~ ^{l'Allemagne} ~~qui~~ ^{qui} ~~avait~~ ^{avait} ~~été~~ ^{été} ~~écrite~~ ^{écrite} ~~par~~ ^{par} ~~les~~ ^{les} ~~français~~ ^{français} ~~à~~ ^à ~~la~~ ^à ~~frontière~~ ^{frontière} ~~de~~ ^{de} ~~l'Allemagne~~ ^{l'Allemagne} ~~qui~~ ^{qui} ~~avait~~ ^{avait} ~~été~~ ^{été} ~~écrite~~ ^{écrite} ~~par~~ ^{par} ~~les~~ ^{les} ~~français~~ ^{français} ~~à~~ ^à ~~la~~ ^à ~~frontière~~ ^{frontière} ~~de~~ ^{de} ~~l'Allemagne~~ ^{l'Allemagne} ~~qui~~ ^{qui} ~~avait~~ ^{avait} ~~été~~ ^{été} ~~écrite~~ ^{écrite} ~~par~~ ^{par} ~~les~~ ^{les} ~~français~~ ^{français} ~~à~~ ^à ~~la~~ ^à ~~frontière~~ ^{frontière} ~~de~~ ^{de} ~~l'Allemagne~~ ^{l'Allemagne} ~~qui~~ ^{qui} ~~avait~~ ^{avait} ~~été~~ ^{été} ~~écrite~~ ^{écrite} ~~par~~ ^{par} ~~les~~ ^{les} ~~français~~ ^{français} ~~à~~ ^à ~~la~~ ^à ~~frontière~~ ^{frontière} ~~de~~ ^{de} ~~l'Allemagne~~ ^{l'Allemagne} ~~qui~~ ^{qui} ~~avait~~ ^{avait} ~~été~~ ^{été} ~~écrite~~ ^{écrite} ~~par~~ ^{par} ~~les~~ ^{les} ~~français~~ ^{français} ~~à~~ ^à ~~la~~ ^à ~~frontière~~ ^{frontière} ~~de~~ ^{de} ~~l'Allemagne~~ ^{l'Allemagne} ~~qui~~ ^{qui} ~~avait~~ ^{avait} ~~été~~ ^{été} ~~écrite~~ ^{écrite} ~~par~~ ^{par} ~~les~~ ^{les} ~~français~~ ^{français} ~~à~~ ^à ~~la~~ ^à ~~frontière~~ ^{frontière} ~~de~~ ^{de} ~~l'Allemagne~~ ^{l'Allemagne} ~~qui~~ ^{qui} ~~avait~~ ^{avait} ~~été~~ ^{été} ~~écrite~~ ^{écrite} ~~par~~ ^{par} ~~les~~ ^{les} ~~français~~ ^{français} ~~à~~ ^à ~~la~~ ^à ~~frontière~~ ^{frontière} ~~de~~ ^{de} ~~l'Allemagne~~ ^{l'Allemagne} ~~qui~~ ^{qui} ~~avait~~ ^{avait} ~~été~~ ^{été} ~~écrite~~ ^{écrite} ~~par~~ ^{par} ~~les~~ ^{les} ~~français~~ ^{français} ~~à~~ ^à ~~la~~ ^à ~~frontière~~ ^{frontière} ~~de~~ ^{de} ~~l'Allemagne~~ ^{l'Allemagne} ~~qui~~ ^{qui} ~~avait~~ ^{avait} ~~été~~ ^{été} ~~écrite~~ ^{écrite} ~~par~~ ^{par} ~~les~~ ^{les} ~~français~~ ^{français} ~~à~~ ^à ~~la~~ ^à ~~frontière~~ ^{frontière} ~~de~~ ^{de} ~~l'Allemagne~~ ^{l'Allemagne} ~~qui~~ ^{qui} ~~avait~~ ^{avait} ~~été~~ ^{été} ~~écrite~~ ^{écrite} ~~par~~ ^{par} ~~les~~ ^{les} ~~français~~ ^{français} ~~à~~ ^à ~~la~~ ^à ~~frontière~~ ^{frontière} ~~de~~ ^{de} ~~l'Allemagne~~ ^{l'Allemagne} ~~qui~~ ^{qui} ~~avait~~ ^{avait} ~~été~~ ^{été} ~~écrite~~ ^{écrite} ~~par~~ ^{par} ~~les~~ ^{les} ~~français~~ ^{français} ~~à~~ ^à ~~la~~ ^à ~~frontière~~ ^{frontière} ~~de~~ ^{de} ~~l'Allemagne~~ ^{l'Allemagne} ~~qui~~ ^{qui} ~~avait~~ ^{avait} ~~été~~ ^{été} ~~écrite~~ ^{écrite} ~~par~~ ^{par} ~~les~~ ^{les} ~~français~~ ^{français} ~~à~~ ^à ~~la~~ ^à ~~frontière~~ ^{frontière} ~~de~~ ^{de} ~~l'Allemagne~~ ^{l'Allemagne} ~~qui~~ ^{qui} ~~avait~~ ^{avait} ~~été~~ ^{été} ~~écrite~~ ^{écrite} ~~par~~ ^{par} ~~les~~ ^{les} ~~français~~ ^{français} ~~à~~ ^à ~~la~~ ^à ~~frontière~~ ^{frontière} ~~de~~ ^{de} ~~l'Allemagne~~ ^{l'Allemagne} ~~qui~~ ^{qui} ~~avait~~ ^{avait} ~~été~~ ^{été} ~~écrite~~ ^{écrite} ~~par~~ ^{par} ~~les~~ ^{les} ~~français~~ ^{français} ~~à~~ ^à ~~la~~ ^à ~~frontière~~ ^{frontière} ~~de~~ ^{de} ~~l'Allemagne~~ ^{l'Allemagne} ~~qui~~ ^{qui} ~~avait~~ ^{avait} ~~été~~ ^{été} ~~écrite~~ ^{écrite} ~~par~~ ^{par} ~~les~~ ^{les} ~~français~~ ^{français} ~~à~~ ^à ~~la~~ ^à ~~frontière~~ ^{frontière} ~~de~~ ^{de} ~~l'Allemagne~~ ^{l'Allemagne} ~~qui~~ ^{qui} ~~avait~~ ^{avait} ~~été~~ ^{été} ~~écrite~~ ^{écrite} ~~par~~ ^{par} ~~les~~ ^{les} ~~français~~ ^{français} ~~à~~ ^à ~~la~~ ^à ~~frontière~~ ^{frontière} ~~de~~ ^{de} ~~l'Allemagne~~ ^{l'Allemagne} ~~qui~~ ^{qui} ~~avait~~ ^{avait} ~~été~~ ^{été} ~~écrite~~ ^{écrite} ~~par~~ ^{par} ~~les~~ ^{les} ~~français~~ ^{français} ~~à~~ ^à ~~la~~ ^à ~~frontière~~ ^{frontière} ~~de~~ ^{de} ~~l'Allemagne~~ ^{l'Allemagne} ~~qui~~ ^{qui} ~~avait~~ ^{avait} ~~été~~ ^{été} ~~écrite~~ ^{écrite} ~~par~~ ^{par} ~~les~~ ^{les} ~~français~~ ^{français} ~~à~~ ^à ~~la~~ ^à ~~frontière~~ ^{frontière} ~~de~~ ^{de} ~~l'Allemagne~~ ^{l'Allemagne} ~~qui~~ ^{qui} ~~avait~~ ^{avait} ~~été~~ ^{été} ~~écrite~~ ^{écrite} ~~par~~ ^{par} ~~les~~ ^{les} ~~français~~ ^{français} ~~à~~ ^à ~~la~~ ^à ~~frontière~~ ^{frontière} ~~de~~ ^{de} ~~l'Allemagne~~ ^{l'Allemagne} ~~qui~~ ^{qui} ~~avait~~ ^{avait} ~~été~~ ^{été} ~~écrite~~ ^{écrite} ~~par~~ ^{par} ~~les~~ ^{les} ~~français~~ ^{français} ~~à~~ ^à ~~la~~ ^à ~~frontière~~ ^{frontière} ~~de~~ ^{de} ~~l'Allemagne~~ ^{l'Allemagne} ~~qui~~ ^{qui} ~~avait~~ ^{avait} ~~été~~ ^{été} ~~écrite~~ ^{écrite} ~~par~~ ^{par} ~~les~~ ^{les} ~~français~~ ^{français} ~~à~~ ^à ~~la~~ ^à ~~frontière~~ ^{frontière} ~~de~~ ^{de} ~~l'Allemagne~~ ^{l'Allemagne} ~~qui~~ ^{qui} ~~avait~~ ^{avait} ~~été~~ ^{été} ~~écrite~~ ^{écrite} ~~par~~ ^{par} ~~les~~ ^{les} ~~français~~ ^{français} ~~à~~ ^à ~~la~~ ^à ~~frontière~~ ^{frontière} ~~de~~ ^{de} ~~l'Allemagne~~ ^{l'Allemagne} ~~qui~~ ^{qui} ~~avait~~ ^{avait} ~~été~~ ^{été} ~~écrite~~ ^{écrite} ~~par~~ ^{par} ~~les~~ ^{les} ~~français~~ ^{français} ~~à~~ ^à ~~la~~ ^à ~~frontière~~ ^{frontière} ~~de~~ ^{de} ~~l'Allemagne~~ ^{l'Allemagne} ~~qui~~ ^{qui} ~~avait~~ ^{avait} ~~été~~ ^{été} ~~écrite~~ ^{écrite} ~~par~~ ^{par} ~~les~~ ^{les} ~~français~~ ^{français} ~~à~~ ^à ~~la~~ ^à ~~frontière~~ ^{frontière} ~~de~~ ^{de} ~~l'Allemagne~~ ^{l'Allemagne} ~~qui~~ ^{qui} ~~avait~~ ^{avait} ~~été~~ ^{été} ~~écrite~~ ^{écrite} ~~par~~ ^{par} ~~les~~ ^{les} ~~français~~ ^{français} ~~à~~ ^à ~~la~~ ^à ~~frontière~~ ^{frontière} ~~de~~ ^{de} ~~l'Allemagne~~ ^{l'Allemagne} ~~qui~~ ^{qui} ~~avait~~ ^{avait} ~~été~~ ^{été} ~~écrite~~ ^{écrite} ~~par~~ ^{par} ~~les~~ ^{les} ~~français~~ ^{français} ~~à~~ ^à ~~la~~ ^à ~~frontière~~ ^{frontière} ~~de~~ ^{de} ~~l'Allemagne~~ ^{l'Allemagne} ~~qui~~ ^{qui} ~~avait~~ ^{avait} ~~été~~ ^{été} ~~écrite~~ ^{écrite} ~~par~~ ^{par} ~~les~~ ^{les} ~~français~~ ^{français} ~~à~~ ^à ~~la~~ ^à ~~frontière~~ ^{frontière} ~~de~~ ^{de} ~~l'Allemagne~~ ^{l'Allemagne} ~~qui~~ ^{qui} ~~avait~~ ^{avait} ~~été~~ ^{été} ~~écrite~~ ^{écrite} ~~par~~ ^{par} ~~les~~ ^{les} ~~français~~ ^{français} ~~à~~ ^à ~~la~~ ^à ~~frontière~~ ^{frontière} ~~de~~ ^{de} ~~l'Allemagne~~ ^{l'Allemagne} ~~qui~~ ^{qui} ~~avait~~ ^{avait} ~~été~~ ^{été} ~~écrite~~ ^{écrite} ~~par~~ ^{par} ~~les~~ ^{les} ~~français~~ ^{français} ~~à~~ ^à ~~la~~ ^à ~~frontière~~ ^{frontière} ~~de~~ ^{de} ~~l'Allemagne~~ ^{l'Allemagne} ~~qui~~ ^{qui} ~~avait~~ ^{avait} ~~été~~ ^{été} ~~écrite~~ ^{écrite} ~~par~~ ^{par} ~~les~~ ^{les} ~~français~~ ^{français} ~~à~~ ^à ~~la~~ ^à ~~frontière~~ ^{frontière} ~~de~~ ^{de} ~~l'Allemagne~~ ^{l'Allemagne} ~~qui~~ ^{qui} ~~avait~~ ^{avait} ~~été~~ ^{été} ~~écrite~~ ^{écrite} ~~par~~ ^{par} ~~les~~ ^{les} ~~français~~ ^{français} ~~à~~ ^à ~~la~~ ^à ~~frontière~~ ^{frontière} ~~de~~ ^{de} ~~l'Allemagne~~ ^{l'Allemagne} ~~qui~~ ^{qui} ~~avait~~ ^{avait} ~~été~~ ^{été} ~~écrite~~ ^{écrite} ~~par~~ ^{par} ~~les~~ ^{les} ~~français~~ ^{français} ~~à~~ ^à ~~la~~ ^à ~~frontière~~ ^{frontière} ~~de~~ ^{de} ~~l'Allemagne~~ ^{l'Allemagne} ~~qui~~ ^{qui} ~~avait~~ ^{avait} ~~été~~ ^{été} ~~écrite~~ ^{écrite} ~~par~~ ^{par} ~~les~~ ^{les} ~~français~~ ^{français} ~~à~~ ^à ~~la~~ ^à ~~frontière~~ ^{frontière} ~~de~~ ^{de} ~~l'Allemagne~~ ^{l'Allemagne} ~~qui~~ ^{qui} ~~avait~~ ^{avait} ~~été~~ ^{été} ~~écrite~~ ^{écrite} ~~par~~ ^{par} ~~les~~ ^{les} ~~français~~ ^{français} ~~à~~ ^à ~~la~~ ^à ~~frontière~~ ^{frontière} ~~de~~ ^{de} ~~l'Allemagne~~ ^{l'Allemagne} ~~qui~~ ^{qui} ~~avait~~ ^{avait} ~~été~~ ^{été} ~~écrite~~ ^{écrite} ~~par~~ ^{par} ~~les~~ ^{les} ~~français~~ ^{français} ~~à~~ ^à ~~la~~ ^à ~~frontière~~ ^{frontière} ~~de~~ ^{de} ~~l'Allemagne~~ ^{l'Allemagne} ~~qui~~ ^{qui} ~~avait~~ ^{avait} ~~été~~ ^{été} ~~écrite~~ ^{écrite} ~~par~~ ^{par} ~~les~~ ^{les} ~~français~~ ^{français} ~~à~~ ^à ~~la~~ ^à ~~frontière~~ ^{frontière} ~~de~~ ^{de} ~~l'Allemagne~~ ^{l'Allemagne} ~~qui~~ ^{qui} ~~avait~~ ^{avait} ~~été~~ ^{été} ~~écrite~~ ^{écrite} ~~par~~ ^{par} ~~les~~ ^{les} ~~français~~ ^{français} ~~à~~ ^à ~~la~~ ^à ~~frontière~~ ^{frontière} ~~de~~ ^{de} ~~l'Allemagne~~ ^{l'Allemagne} ~~qui~~ ^{qui} ~~avait~~ ^{avait} ~~été~~ ^{été} ~~écrite~~ ^{écrite} ~~par~~ ^{par} ~~les~~ ^{les} ~~français~~ ^{français} ~~à~~ ^à ~~la~~ ^à ~~frontière~~ ^{frontière} ~~de~~ ^{de} ~~l'Allemagne~~ ^{l'Allemagne} ~~qui~~ ^{qui} ~~avait~~ ^{avait} ~~été~~ ^{été} ~~écrite~~ ^{écrite} ~~par~~ ^{par} ~~les~~ ^{les} ~~français~~ ^{français} ~~à~~ ^à ~~la~~ ^à ~~frontière~~ ^{frontière} ~~de~~ ^{de} ~~l'Allemagne~~ ^{l'Allemagne} ~~qui~~ ^{qui} ~~avait~~ ^{avait} ~~été~~ ^{été} ~~écrite~~ ^{écrite} ~~par~~ ^{par} ~~les~~ ^{les} ~~français~~ ^{français} ~~à~~ ^à ~~la~~ ^à ~~frontière~~ ^{frontière} ~~de~~ ^{de} ~~l'Allemagne~~ ^{l'Allemagne} ~~qui~~ ^{qui} ~~avait~~ ^{avait} ~~été~~ ^{été} ~~écrite~~ ^{écrite} ~~par~~ ^{par} ~~les~~ ^{les} ~~français~~ ^{français} ~~à~~ ^à ~~la~~ ^à ~~frontière~~ ^{frontière} ~~de~~ ^{de} ~~l'Allemagne~~ ^{l'Allemagne} ~~qui~~ ^{qui} ~~avait~~ ^{avait} ~~été~~ ^{été} ~~écrite~~ ^{écrite} ~~par~~ ^{par} ~~les~~ ^{les} ~~français~~ ^{français} ~~à~~ ^à ~~la~~ ^à ~~frontière~~ ^{frontière} ~~de~~ ^{de} ~~l'Allemagne~~ ^{l'Allemagne} ~~qui~~ ^{qui} ~~avait~~ ^{avait} ~~été~~ ^{été} ~~écrite~~ ^{écrite} ~~par~~ ^{par} ~~les~~ ^{les} ~~français~~ ^{français} ~~à~~ ^à ~~la~~ ^à ~~frontière~~ ^{frontière} ~~de~~ ^{de} ~~l'Allemagne~~ ^{l'Allemagne} ~~qui~~ ^{qui} ~~avait~~ ^{avait} ~~été~~ ^{été} ~~écrite~~ ^{écrite} ~~par~~ ^{par} ~~les~~ ^{les} ~~français~~ ^{français} ~~à~~ ^à ~~la~~ ^à ~~frontière~~ ^{frontière} ~~de~~ ^{de} ~~l'Allemagne~~ ^{l'Allemagne} ~~qui~~ ^{qui} ~~avait~~ ^{avait} ~~été~~ ^{été} ~~écrite~~ ^{écrite} ~~par~~ ^{par} ~~les~~ ^{les} ~~français~~ ^{français} ~~à~~ ^à ~~la~~ ^à ~~frontière~~ ^{frontière} ~~de~~ ^{de} ~~l'Allemagne~~ ^{l'Allemagne} ~~qui~~ ^{qui} ~~avait~~ ^{avait} ~~été~~ ^{été} ~~écrite~~ ^{écrite} ~~par~~ ^{par} ~~les~~ ^{les} ~~français~~ ^{français} ~~à~~ ^à ~~la~~ ^à ~~frontière~~ ^{frontière} ~~de~~ ^{de} ~~l'Allemagne~~ ^{l'Allemagne} ~~qui~~ ^{qui} ~~avait~~ ^{avait} ~~été~~ ^{été} ~~écrite~~ ^{écrite} ~~par~~ ^{par} ~~les~~ ^{les} ~~français~~ ^{français} ~~à~~ ^à ~~la~~ ^à ~~frontière~~ ^{frontière} ~~de~~ ^{de} ~~l'Allemagne~~ ^{l'Allemagne} ~~qui~~ ^{qui} ~~avait~~ ^{avait} ~~été~~ ^{été} ~~écrite~~ ^{écrite} ~~par~~ ^{par} ~~les~~ ^{les} ~~français~~ ^{français} ~~à~~ ^à ~~la~~ ^à ~~frontière~~ ^{frontière} ~~de~~ ^{de} ~~l'Allemagne~~ ^{l'Allemagne} ~~qui~~ ^{qui} ~~avait~~ ^{avait} ~~été~~ ^{été} ~~écrite~~ ^{écrite} ~~par~~ ^{par} ~~les~~ ^{les} ~~français~~ ^{français} ~~à~~ ^à ~~la~~ ^à ~~frontière~~ ^{frontière} ~~de~~ ^{de} ~~l'Allemagne~~ ^{l'Allemagne} ~~qui~~ ^{qui} ~~avait~~ ^{avait} ~~été~~ ^{été} ~~écrite~~ ^{écrite} ~~par~~ ^{par} ~~les~~ ^{les} ~~français~~ ^{français} ~~à~~ ^à ~~la~~ ^à ~~frontière~~ ^{frontière} ~~de~~ ^{de} ~~l'Allemagne~~ ^{l'Allemagne} ~~qui~~ ^{qui} ~~avait~~ ^{avait} ~~été~~ ^{été} ~~écrite~~ ^{écrite} ~~par~~ ^{par} ~~les~~ ^{les} ~~français~~ ^{français} ~~à~~ ^à ~~la~~ ^à ~~frontière~~ ^{frontière} ~~de~~ ^{de} ~~l'Allemagne~~ ^{l'Allemagne} ~~qui~~ ^{qui} ~~avait~~ ^{avait} ~~été~~ ^{été} ~~écrite~~ ^{écrite} ~~par~~ ^{par} ~~les~~ ^{les} ~~français~~ ^{français} ~~à~~ ^à ~~la~~ ^à ~~frontière~~ ^{frontière} ~~de~~ ^{de} ~~l'Allemagne~~ ^{l'Allemagne} ~~qui~~ ^{qui} ~~avait~~ ^{avait} ~~été~~ ^{été} ~~écrite~~ ^{écrite} ~~par~~ ^{par} ~~les~~ ^{les} ~~français~~ ^{français} ~~à~~ ^à ~~la~~ ^à ~~frontière~~ ^{frontière} ~~de~~ ^{de} ~~l'Allemagne~~ ^{l'Allemagne} ~~qui~~ ^{qui} ~~avait~~ ^{avait} ~~été~~ ^{été} ~~écrite~~ ^{écrite} ~~par~~ ^{par} ~~les~~ ^{les} ~~français~~ ^{français} ~~à~~ ^à ~~la~~ ^à ~~frontière~~ ^{frontière} ~~de~~ ^{de} ~~l'Allemagne~~ ^{l'Allemagne} ~~qui~~ ^{qui} ~~avait~~ ^{avait} ~~été~~ ^{été} ~~écrite~~ ^{écrite} ~~par~~ ^{par} ~~les~~ ^{les} ~~français~~ ^{français} ~~à~~ ^à ~~la~~ ^à ~~frontière~~ ^{frontière} ~~de~~ ^{de} ~~l'Allemagne~~ ^{l'Allemagne} ~~qui~~ ^{qui} ~~avait~~ ^{avait} ~~été~~ ^{été} ~~écrite~~ ^{écrite} ~~par~~ ^{par} ~~les~~ ^{les} ~~français~~ ^{français} ~~à~~ ^à ~~la~~ ^à ~~frontière~~ ^{frontière} ~~de~~ ^{de} ~~l'Allemagne~~ ^{l'Allemagne} ~~qui~~ ^{qui} ~~avait~~ ^{avait} ~~été~~ ^{été} ~~écrite~~ ^{écrite} ~~par~~ ^{par} ~~les~~ ^{les} ~~français~~ ^{français} ~~à~~ ^à ~~la~~ ^à ~~frontière~~ ^{frontière} ~~de~~ ^{de} ~~l'Allemagne~~ ^{l'Allemagne} ~~qui~~ ^{qui} ~~avait~~ ^{avait} ~~été~~ ^{été} ~~écrite~~ ^{écrite} ~~par~~ ^{par} ~~les~~ ^{les} ~~français~~ ^{français} ~~à~~ ^à ~~la~~

11. **Charles BAUDELAIRE** (1821-1867). L.A.S. « Charles », [Paris 12 mai 1837], à SA MÈRE Madame AUPICK ; 2 pages et demie in-8, adresse, cachets postaux (manque le bas du 2^e feuillet, sans perte de texte). 3.500/4.000

LETTRE À SA MÈRE DU JEUNE BAUDELAIRE EN CLASSE DE SECONDE À LOUIS-LE-GRAND.

« Hier, tous ceux de notre compagnie qui vont à la veillée, ont demandé à ne plus y aller ; le proviseur s'est mis en colère de ce qu'à l'approche du concours on ne voulût plus aller à la veillée, qu'il nous a tous privés de de sortie jusqu'à nouvel ordre. C'est pour moi une nouvelle raison de travailler et en tout si je peux, pour éviter toute contrariété avec le proviseur ; car il a été furieux de cette demande. Il a crié avec une voix tonnante que cette maudite classe qui depuis la 6^e faisait sa désolation ne lui ferait jamais honneur au concours. Enfin nous attendrons peut-être longtemps qu'il nous permette de sortir. [...] Quant à mon professeur, il est content de moi : Je suis 7^e en histoire et 2^e en Anglais. »

Il s'inquiète de la santé de « papa » [le colonel AUPICK] et regrette d'être empêché de le voir à cause du proviseur, « ce monsieur Pierrot qui trouve étrange qu'on veuille dormir une heure de plus au lieu de songer à lui donner des nominations au Concours. Adieu, je vais travailler beaucoup pour tacher d'oublier que mes sorties me sont ôtées ». Il lit *Simple Story* [de Mrs. Elizabeth Inchbald] « pendant mes récréations »...

Correspondance (éd. Cl. Pichois), Bibl. de la Pléiade, t. I, p. 40.

12. **Charles BAUDELAIRE** (1821-1867). L.A.S. « C.B. », 19 juin 1861, à SA MÈRE ; 1 page in-8. 3.500/4.000

AU SUJET DE L'ENVOI DE SES COLLECTIONS À HONFLEUR.

Il a vu M. Jaquotot, toujours malade, et lui a rendu les 100 francs. Puis il parle de l'envoi à Honfleur de ses collections (livres, gravures et dessins) : « Une caisse, énorme, et d'une lourdeur terrible, ma principale, est partie il y a quelques jours. Elle doit être arrivée, *non affranchie*. Je ne peux pas m'ôter de la pensée que tout est brisé, les verres du moins, qui auront ainsi éraflé les dessins. Ne défais rien ; l'emballage est très compliqué. Elle est si lourde, que tu ferais bien de la faire, en attendant, déposer dans la grande salle, derrière la cuisine, et là, plus tard, ton voisin le jardinier me la démontrera. Je n'ai pas même de reçu de l'expéditionnaire. Les autres vont suivre »...

En post-scriptum, il fait allusion à sa notice sur Victor HUGO, qui vient de paraître : « Et *la Revue Fantaisiste* ? »...

Correspondance (éd. Cl. Pichois), Bibl. de la Pléiade, t. II, p. 174. Anciennes collections Armand GODOY (1982, 150), puis Robert GÉRARD (1996, 327).

13. **Pierre-Jean de BÉRANGER** (1780-1857) poète et chansonnier. L.A.S., 1^{er} juin 1830, à ROUGET DE LISLE à Choisi le Roi ; 3 pages in-8, adresse. 200/300

ROUGET DE LISLE DANS LA MISÈRE.

Béranger n'approuve pas le projet de souscription pour venir en aide à l'auteur de *la Marseillaise*. « Si nous pouvons vendre votre manuscrit, comme je l'espère, rien de mieux. [...] Vous saurez ou vous savez que David [DAVID D'ANGERS] a fait d'après vous un très beau médaillon en marbre, grande dimension ; cet artiste qui a autant de générosité que de talent et qui doit mieux qu'un autre sentir le prix des illustrations patriotiques, vient de mettre ce médaillon en loterie, à 20 f le billet. Nous nous occupons de les placer. Or David veut que toute la somme vous soit remise. Vous n'aurez d'obligation qu'à lui, puisque chaque preneur de billet aura la chance de devenir possesseur d'un beau morceau de sculpture. [...] Si nous plaçons promptement ces billets, vous aurez enfin de quoi renouveler cette maudite garde-robe qui s'en va toujours trop vite, pour nous autres pauvres diables ; car je me rappelle le tems où je n'avais qu'un pantalon, que je veillais avec un soin tout paternel et qui ne m'en jouait pas moins les tours les plus perfides. Il est vrai que j'avais un talent, qui vous manque, j'en suis bien sûr : je savais faire des reprises, rattacher des boutons. Ce que c'est que d'être d'une famille de tailleur ! »... ON JOINT la copie d'un poème et d'une lettre (30 mars 1840), et divers documents.

Ancienne collection Daniel SICKLES (XV, 6178).

14. **Pierre-Jean de BÉRANGER** (1780-1857). L.A.S., 15 avril [1831], à VICTOR HUGO ; 3 pages in-8, adresse (petite déchir. au cachet). 400/500

BELLE LETTRE SUR NOTRE-DAME DE PARIS.

Il voulait le voir « pour causer de votre roman et vous remercier du plaisir qu'il m'a procuré à la lecture. [...] J'ai trouvé des choses ravissantes dans ce livre ; l'amour maternel y est peint merveilleusement. Votre Esmeralda est pleine de charmes ; entre elle et Phœbus, quelle scène voluptueusement vraie et si heureusement peinte ! La tendresse de Quasimodo même est touchante. Beaucoup d'autres passages m'ont également charmé, et dans vos pages de descriptions, il y en a bon nombre qui m'ont paru pleines de vie ». Béranger cherche cependant « querelle pour certaines bizarreries, pour certaines horreurs, pour certaines affectations, et surtout pour certaines longueurs, défaut qui m'est le plus insupportable », au risque d'être traité de « classique renforcé ». Il pense que le talent de Victor Hugo doit trouver « un emploi plus digne » dans « quelque immense composition poétique où tout votre génie puisse trouver place [...] les défauts qui vous sont propres disparaîtraient sous la quantité des beautés que vous prodigueriez et où peut-être ils finiraient par devenir des beautés eux mêmes »...

ON JOINT 2 L.A.S. à MADAME VICTOR HUGO, 5 mai et 30 octobre 1853 (4 p. in-8 chaque, une enveloppe, répar. aux fentes). Il s'informe de la santé de « notre grand Poète », donne des nouvelles de Lamartine, David d'Angers, Lamennais, Michelet, parle des portraits de la famille Hugo en daguerréotype... Il attend avec impatience *les Châtiments*, parle de la fausse nouvelle de la mort de Hugo, des visites domiciliaires et arrestations après la découverte à Paris du proscrit Delécluze, des tables tournantes, etc.

Ancienne collection Daniel SICKLES (XI, 4186).

Dimanche 21 sept.
1862

Cher madame Viardot

Vous avez bien voulu me permettre de
vous écrire, au lieu même de vous
venir de mes nouvelles ; je l'eusse
fait plus tôt sans un foule de petits
tracas, un enchaînement de misères et
d'ennuis ; déménagement partiel, puis
total, une maison qui menaçait ruine,
appartement inhabitable ; mon fils qui
donne sa démission et quitte les bouffons
d'Impériaux ; les recherches peu actives pour
trouver ce qu'il appelle une place ;
son installation chez moi ; les alternatives

soient constamment occupés à le soigner, à
le poigner, à vendre ses ornements ; le jardin
de mon parc de Monceaux ; le matin
au soleil levant, tout est d'une fraîcheur,
d'un calme et d'un coloris ravissant.
J'y passe des heures à ne penser pas,
dans la plus profonde stupidité. à partir
de dix heures, comme je suis bon producteur,
j'y laisse entrer le public, et alors je
m'esquive pour ne pas intimider les
promeneurs par mon auguste présence.
La villa que vous venez d'acheter
vous coûtera plus cher d'entretien, et
n'y étalera jamais néanmoins un petit
luxu pour l'exécution de la Symphonie
Végétale ; et je prie que c'est tout à
plus si vous me permettez d'y entrer
l'an prochain. alors j'escaladerai les
murs, « Je saurai faire à votre haie
quelque horrible et large plaie »
par laquelle je pourrai m'introduire. En
attendant ces excès, croyez à ma vive affection
et embrassez pour moi votre charmant petit monde.

15

15. **Hector BERLIOZ** (1803-1869). L.A.S., 21 septembre 1862, à Pauline VIARDOT ; 6 pages in-8 (cachet froid de la collection Viardot). 5.000/6.000

SUPERBE ET LONGUE LETTRE SUR *BÉATRICE ET BÉNÉDICT* ET SUR L'OPÉRA.

Berlioz détaille d'abord l'« enchaînement de misères et d'ennuis » qui l'a tracassé, son déménagement, la démission de son fils, « les alternatives de crescendo et de decrescendo dans les intolérables douleurs de ma névralgie ; [...] et au milieu de tout cela la composition de deux morceaux que j'ai ajoutés au second acte de *Béatrice*. Oui, c'est fini par bonheur ; j'ai fait le trio pour les trois femmes et de plus un chœur très doux pour Soprani, Contralti et Tenori seulement, qui se chantera au loin dans la coulisse un peu après le trio ». Il va voir PERRIN pour monter *Béatrice et Bénédicte* à l'Opéra-Comique. « Sa débutante, Mme GALLI-MARIÉ [qui créera *Carmen*], a une certaine intelligence dramatique et une voix moins pointue que la voix de toutes ces mésanges qui piaulent et sautillent sur les planches de notre second théâtre... Puis Berlioz fulmine contre l'Opéra : « On y hurle, on y braie, largo assai, toujours ; de loin on pourrait croire qu'on y égorge les femmes et que les hommes y sont pris de convulsions. Le public ne dit rien et s'en retourne à la fin de la soirée en secouant ses oreilles et en disant : il paraît que le grand opéra doit se chanter ainsi... Le ministre est enchanté, l'empereur s'en moque, Royer est malade, M. Martin dirige tout, l'orchestre rugit [...] On parle du mariage réel de Mlle SAX avec un jeune beau, fils d'un banquier fort riche... Pro-di-gious ! Je vous enverrai des dragées ».

Berlioz est allé au Théâtre Français voir *Psyché* : « je ne sais ce qu'il faut le plus adorer des vers de Molière ou de ceux de Corneille. Quelle poésie !... Ah ! les sorcières de Macbeth ont beau dire, le beau est beau ».

Il annonce l'envoi de son livre [*À travers chants*] : « malgré mes corrections acharnées il y est resté beaucoup de fautes d'impression »... Il plaisante Pauline Viardot sur sa « maison de corrections ». Il a su « que vous avez fait chanter et que vous avez accompagné quelque part notre duo. Que vous l'avez retenu, vous, cela ne m'étonne pas, mais que vous ayez pu l'apprendre à deux cantatrices, ceci me passe. Alors, vous leur avez copié leur rôle ? »...

Il évoque les promenades de Pauline dans les bois, dont Louis Viardot va « assassiner leurs pauvres habitants [...] il a la bosse du meurtre »...

Berlioz enfin évoque le Parc Monceau : « je possède un beau jardin qui ne me coûte pas un sou bien que deux ou trois douzaines de jardiniers soient constamment occupés à le soigner, à le peigner, à varier ses ornements. [...] le matin au soleil levant, tout y est d'une fraîcheur, d'un calme et d'un coloris ravissants. J'y passe des heures à ne penser pas, dans la plus profonde stupidité. À partir de dix heures, comme je suis bon prince, j'y laisse entrer le public, et alors je m'esquive pour ne pas intimider les promeneurs par mon auguste présence »...

Correspondance générale, t. VI, p. 340.

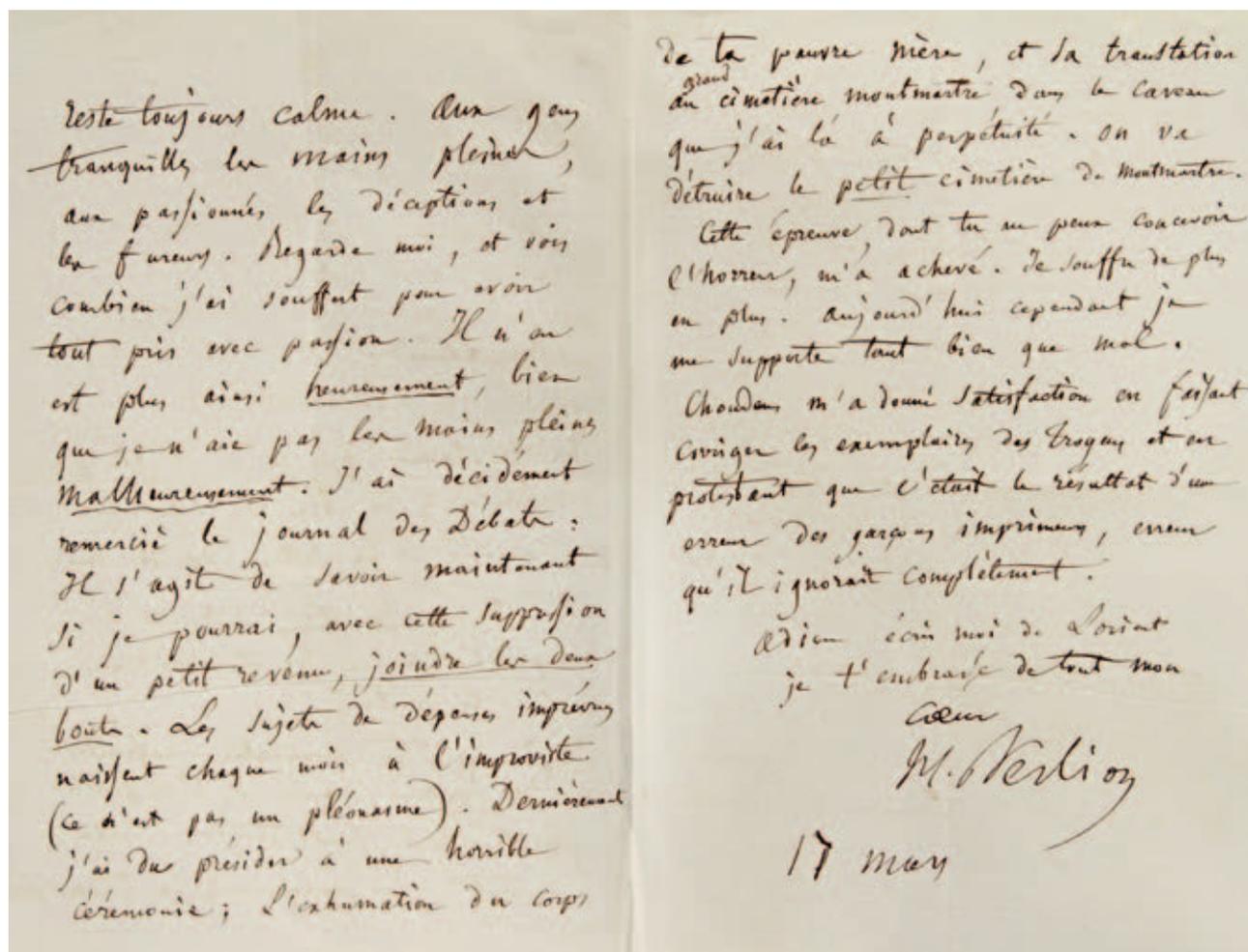
16. **Hector BERLIOZ** (1803-1869). L.A.S., 17 mars [1864], à SON FILS Louis BERLIOZ ; 3 pages in-8. 4.000/5.000

BELLE LETTRE SUR L'ARRÊT DE SON LABEUR DE CRITIQUE MUSICAL, ET SUR L'EXHUMATION DU CORPS DE SA PREMIÈRE FEMME HARRIET [Berlioz a raconté cette horrible épreuve dans la Postface de ses *Mémoires*].

... « Enfin te voilà ! J'espère que ta nomination définitive va être déclarée, mais ne t'en flatte pas trop ; il faut toujours s'attendre à tout. En conséquence, je t'en prie, reste toujours calme. Aux gens tranquilles les mains pleines, aux passionnés les déceptions et les fureurs. Regarde moi, et vois combien j'ai souffert pour avoir tout pris avec passion. Il n'en est plus ainsi *heureusement*, bien que je n'aie pas les mains pleines *malheureusement*. J'ai décidément remercié le *Journal des Débats* [où il donnait ses feuilletons de critique musicale]. Il s'agit de savoir maintenant si je pourrai, avec cette suppression d'un petit revenu, *joindre les deux bouts*. Les sujets de dépenses imprévues naissent chaque mois à l'improviste (ce n'est pas un pléonasme). Dernièrement j'ai du présider à une horrible cérémonie ; l'exhumation du corps de ta pauvre mère, et sa translation au grand cimetière Montmartre dans le caveau que j'ai là à perpétuité. On va détruire le *petit* cimetière de Montmartre. Cette épreuve, dont tu ne peux concevoir l'horreur, m'a achevé »...

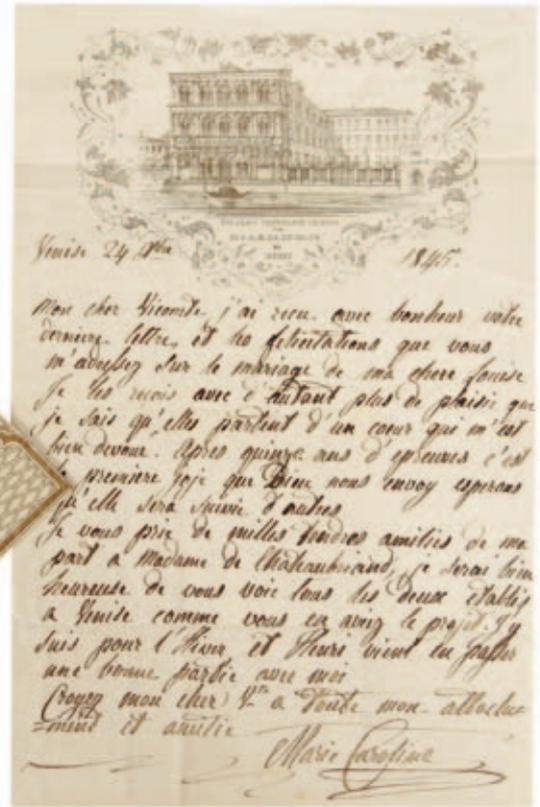
Son éditeur CHOUDENS cependant lui a donné satisfaction en faisant corriger les exemplaires fautifs des *Troyens*, « en protestant que c'était le résultat d'une erreur des garçons imprimeurs, erreur qu'il ignorait complètement »...

Correspondance générale, t. VII, p. 46.



17. **Marie-Caroline, duchesse de BERRY** (1798-1870). L.A.S., Venise 24 décembre 1845, à « Monsieur le Vicomte de CHATEAUBRIAND » ; 1 page in-8 ornée d'une belle VIGNETTE lithographiée représentant son *Palazzo Vendramin Calergi*, enveloppe. 1.000/1.500

« Mon cher Vicomte, j'ai reçu avec bonheur votre dernière lettre, et les félicitations que vous m'adressez sur le mariage de ma chère Louise. Je les reçois avec d'autant plus de plaisir que je sais qu'elles partent d'un cœur qui m'est bien dévoué. Après quinze ans d'épreuves c'est la première joie que Dieu nous envoie espérons qu'elle sera suivie d'autres ». Elle le prie de transmettre de sa part « mille tendres amitiés » à Mme de Chateaubriand : « je serai bien heureuse de vous voir tous les deux établis à Venise comme vous en aviez le projet. J'y suis pour l'hiver, et Henri vient en passer une bonne partie avec moi »...



17

18. **Louis dit Aloysius BERTRAND** (1807-1841). POÈME autographe, **A M^r David, statuaire**, 1839 ; 2 pages in-8 (trace marginale d'onglet). 10.000/12.000

BEAU ET TRÈS RARE POÈME EN PROSE, dédié au sculpteur DAVID D'ANGERS, qui sera publié à la fin de *GASPARD DE LA NUIT*, dans les « Pièces détachées ». Le manuscrit présente d'importantes ratures et corrections.

« Non, Dieu, éclair qui flamboie dans le triangle symbolique, n'est point le chiffre tracé sur le livre de la sagesse humaine !

Non, l'amour, sentiment naïf et chaste qui se voile au sanctuaire du cœur, n'est point cette tendresse cavalière qui répand les larmes de la coquetterie par les yeux du masque de l'innocence. [...]

Ah ! L'homme, dis le moi, si tu le sais, l'homme, frêle jouet gambadant suspendu aux fils des passions, ne serait-il qu'un pantin qu'use la vie, et que brise la mort ? »

Ancienne collection Joseph DUMAS (1998, 446).

Aloysius BERTRAND : voir aussi n° 50.

19. **Louis BLANC** (1811-1882) historien et homme politique. L.A.S., Londres 12 septembre 1848, à son éditeur ESCUDIER, à Paris ; 3 pages et demie in-8, enveloppe. 150/200

La publication de sa dernière brochure l'a déçu, mais puisque M. Escudier désire la continuer, la proposition de MM. Garnier restera non avenue. « Je vous autorise à terminer avec M^r Parmentier l'affaire relative à *L'Organisation du travail*. [...] Pour ce qui est de la brochure sur la présidence, je crois vous avoir dit que c'était un petit cadeau que j'entendais faire à une association d'ouvriers. Il ne s'agit pas, du reste, d'un ouvrage dans les formes, mais de quelques pages seulement, auxquelles, d'ailleurs, le vote sur la présidence ôtera, je le crains bien, la valeur de l'à-propos ». Il l'a promise à « une librairie sociale, annexée aux corporations »... Il parle enfin des journaux anglais...

20. **Émile BLANCHE** (1820-1893) médecin aliéniste. L.A.S., Paris-Auteuil 8 mars 1874, à un ami ; 1 page in-8.

100/120

Son successeur le Dr HENRIOT viendra le prier « de vouloir bien assister sa femme dans son accouchement très prochain »...

M. David, Statuaire.

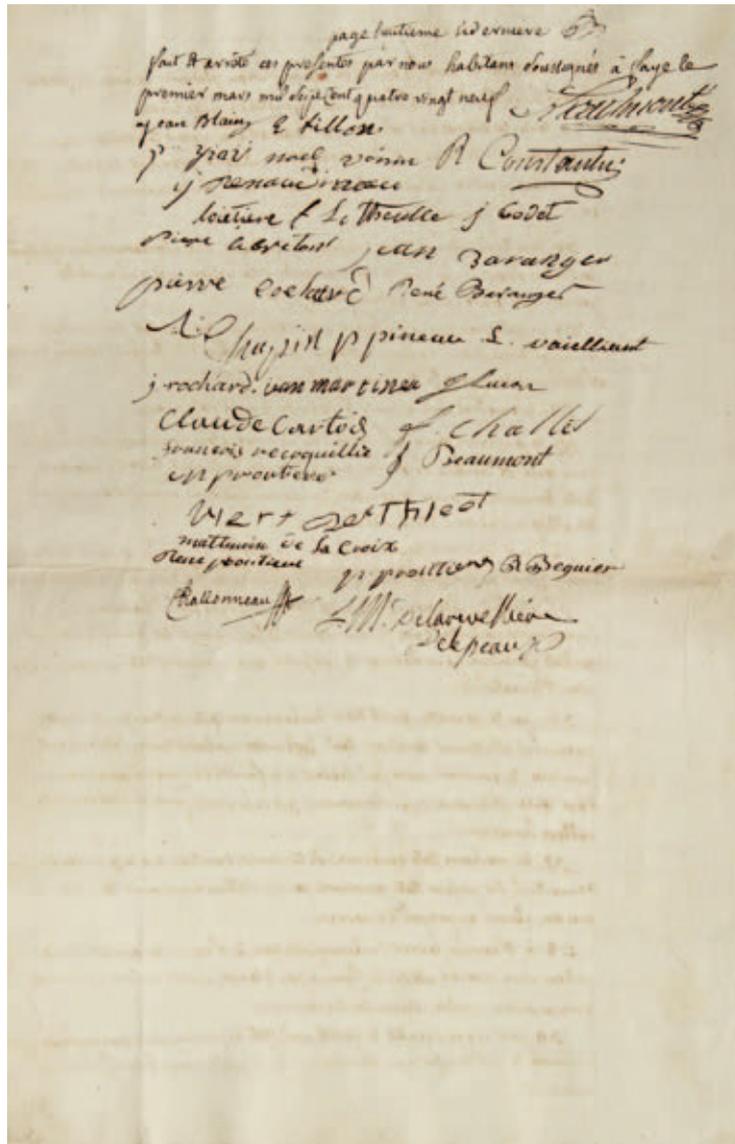
Non, Dieu, éclair qui flamboie
dans le triangle symbolique, n'est
point le chiffre tracé sur la lèvre
de la Sagette humaine!

~~Non, l'amour~~ ^{sentiments} ~~qui se voit~~ ^{et s'écrit} ~~au jour~~ ^{sentiment}
~~qui se voit~~ ^{au jour} ~~au jour~~ ^{au jour} ~~au jour~~ ^{au jour} ~~au jour~~ ^{au jour}
n'est point ^{au jour} ~~au jour~~ ^{au jour} ~~au jour~~ ^{au jour} ~~au jour~~ ^{au jour}
^{+ cette tendresse} ~~qui ryan~~ ^{qui ryan} ~~les larmes de la~~ ^{les larmes de la} ~~coquetterie par~~ ^{coquetterie par} ~~les yeux d'un~~ ^{les yeux d'un} ~~masque de limonade.~~ ^{masque de limonade.}

Non, la gloire, noblesse dont
les armoiries ne se vendent jamais,
n'est point la savonnette à vilain
qui ^{sèche au prix du tarif} ~~se vend~~ dans la
boutique d'un journaliste!

Et j'ai prié, et j'ai aimé, et j'ai

21. **Léon BLOY.** *Le Mendiant ingrat. (Journal de l'auteur, 1892-95)* (Bruxelles, Edmond Deman, 1898) ; grand in-8, rel. bradel demi-vélin ivoire, non rogné, couv. 500/600
ÉDITION ORIGINALE du premier volume du *Journal* de l'auteur imprimé, UN DES 30 EXEMPLAIRES SUR PAPIER VERGÉ DE HOLLANDE, signé par l'auteur.
Marges du premier plat de la couverture légèrement consolidées.
ON A RELIÉ EN TÊTE UNE L.A.S. DE LÉON BLOY à M. Le Roy Dupré, Bourg-la-Reine 21 janvier 1914 (1 p.in-8, enveloppe). Léon Bloy a signé l'exemplaire du *Désespéré*, non sans étonnement : « Étant l'auteur du *Sang du Pauvre*, j'avais peine à concevoir qu'un homme dans votre situation pût s'intéresser véritablement un artiste indigent dont la vie a été une souffrance continuelle et qui n'a obtenu pour tout salaire de quelques-uns des plus beaux livres modernes que la certitude, à 67 ans, de mourir dans le dénûment »...
Ancienne collection Daniel SICKLES (X, 3848).
22. **Léon BLOY.** *Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne.* Troisième édition (Paris, Mercure de France, 1905) ; in-12, rel. demi-vélin ivoire, non rogné, couv. 600/800
ON A RELIÉ EN TÊTE :
L.A.S. de Léon BLOY à Édouard CHAMPION, 18 Juin 1901 (2 pages in-8). En réponse à un article de Champion dans *La Chronique des Livres*, Bloy l'en remercie. Il a relu aussi celui de Randon (Jehan RICTUS) sur épreuves : « C'est ce que j'ai eu de mieux sur *Je m'accuse*. Mais je viens de le relire dans *La Chronique* avec un peu d'indignation ou plutôt non, de dégoût tranquille. Les meilleures lignes en ont été retranchées. Je ne veux pas savoir le nom du larbin qui a fait cela. Je m'en fous absolument, ayant depuis près d'une génération, renoncé à tout espoir de justice et sachant que le journalisme est une ordure »...
Jehan RICTUS : MANUSCRIT autographe signé de son article sur *Je m'accuse*... de Léon BLOY (Paris, 1901 ; 5 pages petit in-4). « Voilà un livre furieux et superbe comme seul peut en signer l'auteur du *Désespéré* et de tant d'autres volumes non moins épiques et véhéments. [...] C'est un pamphlet d'une virulence indicible, d'une franchise inconcevable et écrit avec une verve douloureuse et sanglante »... Etc.
Ancienne collection Daniel SICKLES (X, 3849).
23. **André BRETON** (1896-1966). L.A.S., 16 mars 1921, [à Daniel HALÉVY] ; 1 page in-8. 400/500
Il lui annonce sa visite : « Je suis très touché de l'intérêt que vous me manifestez et me réjouis de l'occasion qui m'est offerte de faire votre connaissance »... [L'année précédente, André Breton avait publié avec Philippe Soupault *Les Champs Magnétiques*.]
24. **Hans von BÜLOW** (1830-1894) chef d'orchestre et compositeur allemand. L.A.S., [Paris] 4 février 1860, [à Louis VIARDOT] ; 2 pages in-8 ; en français. 700/800
TRÈS BELLE LETTRE SUR LE TRIOMPHE DE PAULINE VIARDOT DANS *ORPHÉE* DE GLUCK.
« C'était magnifique hier soir ! La gamme de l'enthousiasme ne se nourrit ni du chromatique, ni de l'enharmonique – elle n'a que l'accord parfait. Je n'ai jamais senti cette vérité aussi fort que dans ce moment, où je voudrais exprimer à Mme Viardot tout le bonheur, que son admirable et incomparable création de l'Orphée nous a donné hier soir ». Car il s'agit bien d'une création : « ce n'est plus l'œuvre de GLUCK, c'est le vrai Orphée du sublime mythe de l'antiquité, ressuscité par le génie rétro-prophète d'une des premières artistes dramatiques de tous les tems »... Richard WAGNER partage cet enthousiasme, « de tout son immense surplus d'intelligence artiste », et aussi la mère de Liszt, Mme Wagner et Mme Ollivier. Il souligne notamment la sublime création « du trop célèbre air du 4^{ème} acte » où Pauline Viardot « a su nous remuer les entrailles », ainsi que le jeu muet au troisième acte : « Je voudrais que Mme Viardot eusse pu voir se refléter l'impression immense et profonde de son art dans les traits de Richard Wagner »...
25. **Étienne CABET** (1788-1856). L.S. comme Directeur du *Populaire*, Paris 11 mars 1846, au rédacteur en chef de *La Réforme* [Ferdinand FLOCON] ; demi-page in-4, adresse (un bord un peu effrangé). 200/250
Le directeur du *Populaire* se plaint de la non-insertion de sa lettre dans *La Réforme* : « vous vous contentez d'annoncer qu'elle contient des *récriminations* qui pourraient exiger une longue *discussion*. Cette assertion étant complètement inexacte et blessante, c'est une raison de plus pour que je réitère ma demande d'insérer ma première lettre. Je vous le demande encore au nom de la loyauté et de tous les principes »...



26. **CAHIER DE DOLÉANCES.** MANUSCRIT signé par 32 habitants de la paroisse de FAYE [Maine-et-Loire] dont Louis-Marie LA REVELLIÈRE-LÉPEAUX (1753-1824, le futur député, conventionnel, et Directeur) : « *Cahier de plaintes et remontrances de la paroisse de Faye pour être présenté à l'assemblée générale de la province indiquée au neuf mars prochain* », Faye 1^{er} mars 1789 ; 7 pages et demie in-fol. 3.000/4.000

IMPORTANT CAHIER DE DOLÉANCES, exprimées en 64 articles : formation d'une assemblée législative présidée par le Roi ; consécration du surnom du Roi comme *Louis le Libérateur et le Régénérateur* ; abolition de la privation de liberté par acte arbitraire ; liberté de la presse ; indépendance, périodicité et pouvoirs des États-Généraux (sont énumérés les sujets sur lesquels les États-Généraux devront statuer, notamment les impôts, les travaux publics, la dette nationale...); organisation de la justice, de la milice, du secours aux citoyens sans emploi et sans ressources ; anéantissement de tout droit exclusif de chasse et de pêche, ainsi que de la plupart des bénéfices de l'Église ; suppression des emplois et charges héréditaires ; abolition des distinctions de nobles et censives entre les terres ; abolition du droit d'aînesse ; nullité du Concordat ; publication quotidienne des débats et arrêtés des États-Généraux, etc.

Nul doute que LA REVELLIÈRE-LÉPEAUX n'ait été en grande partie l'inspirateur de ces doléances, nombreuses et bien argumentées. Déçu par la carrière du droit, il s'était retiré à la campagne pour se livrer à la botanique ; lors de la convocation des États généraux, il publia un projet de cahier qui servit de base à celui adopté par son bailliage et il fut élu député du Tiers de la sénéchaussée d'Angers ; le lieutenant général d'Angers le disait alors « préoccupé du grand système d'égalité entre tous les hommes » ; c'est en effet ce qui ressort du présent cahier, où il a apposé le dernier sa grande signature.

27. **Pierre CAMBRONNE** (1770-1842) général. L.A.S., Lille 21 juillet 1820, à M. JAMONT, négociant à Nantes ; 1 page in-4, adresse (marque post.) 400/500

BELLE LETTRE OÙ CAMBRONNE EXPRIME SON AMOUR POUR SA FEMME. Il prie Jamont d'aller chez sa femme dont il n'a pas de nouvelles... « j'en suis très inquiet, connaissant sa sensibilité, je crains que la separation de sa sœur et de quitter sa maison l'ait rendu malade : tire-moi je te prie de la plus malheureuse de toutes les passes de ne pouvoir savoir comment se porte la moitié de soi-même. Dis-lui que sitôt que j'aurai ta reponse, je partirai pour Nantes pour lui donner tous les soins qu'elle merite comme epouse, amante et amie »...

28. **Jeanne CANTEL**, femme de lettres]. 3 L.A.S., 1890. 70/80

À l'occasion de la parution de *Cléopâtre* de Jeanne Cantel (1890). Maurice BARRÉS félicite « Monsieur J. Cantel » et exprime son admiration, « spécialement pour la composition et l'harmonie de cette épopée, – un peu féminisée, mais par là plus touchante »... J.-H. ROSNY aime « la phrase forte, l'exacte couleur, la poésie bien antique, les personnages si diminuées, si vaincus, si aveulis avec Cléopâtre qui, seule, triomphe, dompte, courbe cette pauvre humanité mâle »... CALMANN LÉVY écrit à Anatole FRANCE qu'il est prêt à publier le prochain livre de Mme Cantel...

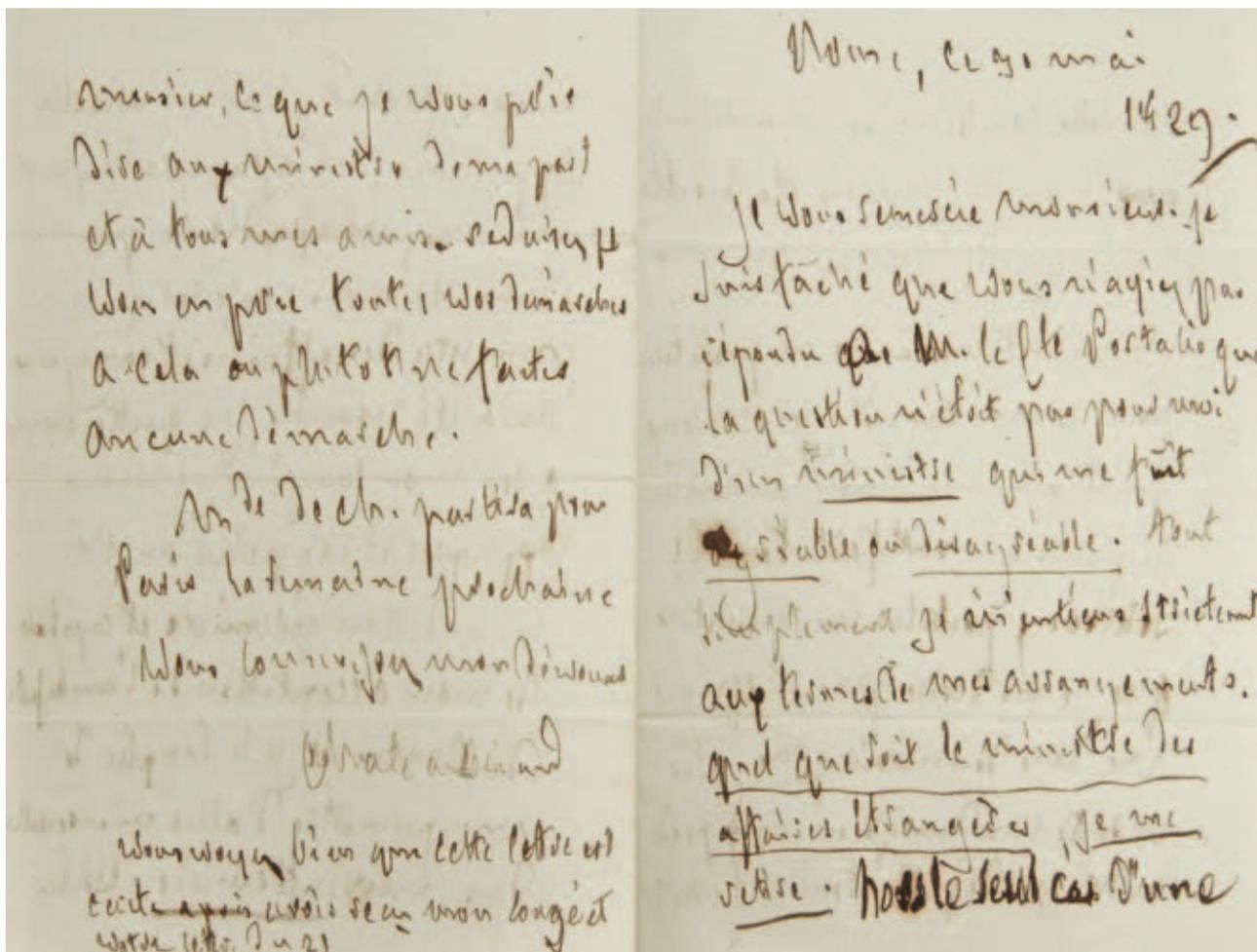
29. **Louis-Ferdinand CÉLINE** (1894-1961).L.A.S. « LFC », [Korsør (Danemark)] le 2 juin [1948, à son ami Jean-Gabriel DARAGNÈS] ; 2 pages in-fol. 1.000/1.200

... « Te voilà dans l'épaisse mélasse avec ta villa du midi. Bientôt au diable les villas ! Tous ces coins sont trop communistes. Tôt ou tard ils t'occuperont. L'envie mène le monde. C'est de reculer pour mieux sauter. [...] mais pour tout – un bibelot, une pierre, un toit : des emmerdements – et que des emmerdements sauf le strict utile.

Oh, tu sais moi je suis fixé du moment que ça bouge un peu tout de suite c'est une brique sur la gueule. Je ne m'attends à rien d'autre jusqu'à mon trépas. Tu parles que je jouis de savoir que la VOILIER va me réimprimer pour payer un fisc d'une république qui m'a tout ruiné et m'attend à Fresnes. Si je jute ! Pas plus cocu, con et grotesque. [...] Si NAUD remue je suis foutu ! Ils vont me foutre 7 millions d'amende, déterrer ma mère, envoyer ma fille aux galères. SORLOT j'ose même pas y penser. Il va faire enfermer Marie [Canavaggia], me faire un procès. Je vais devoir de l'argent à tout le monde. Au moins j'ai une consolation – je ne publierai jamais *Féerie* [*Féerie pour une autre fois*, publié en 1952] – C'est tout ce qui me reste »...

30. **Louis-Ferdinand CÉLINE** (1894-1961). L.A.S., [Korsør (Danemark)] le 1 [avril 1950], à son « cher Maître et Ami » [Albert NAUD] ; 2 pages in-fol. 1.000/1.200

« Ne pensez pas que je lambine ! Oh non de Dieu non ! Mais moi qui parlais de Byzance je suis servi comme Byzantin avec Mik [MIKKELSEN, son avocat danois] ! Toute la pompe, la fainéantise, la roublardise évasive... Je suis gâté ! [...] Depuis 6 ans qu'on le pratique, ma femme et moi on en a usé des patiences, en prison, et hors prison ! Je le fais relancer par le Pasteur Löchen, tenter de lui sortir son gros fias du fauteuil, sa pensée cafouilleuse des prétextes à ne rien foutre, ou d'aller glander dans les cocktails partys au lieu de sauter à la Justice chercher le petit mot que je lui ai réclamé et, *libellé, cent fois* ! Car le Bibendum est frivole et salonnier ! Je talonne je talonne. Ces gens ici sont d'avant 14 ! C'est terrible. Plus que Byzance. Bibelots – La Scandinavie = une vitrine »... [Céline, condamné par contumace le 21 février à un an de prison, réclamait à Mikkelsen l'attestation de son incarcération au Danemark, pour lever son mandat d'arrêt avant de rentrer en France.]



31. **François-René de CHATEAUBRIAND** (1768-1848). L.A.S., Rome 30 « mai » [avril] 1829, [au marquis de BOISSY] ; 4 pages in-8. 1.500/2.000

IMPORTANTE LETTRE SUR LA FIN DE SON AMBASSADE À ROME, ET SA NOMINATION ÉVENTUELLE COMME MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES. [Chateaubriand démissionnera de l'ambassade le 30 août suivant, après la formation du ministère Polignac.]

... « Je suis fâché que vous n'ayez pas répondu à M. le C^e PORTALIS [ministre des Affaires étrangères] que la question n'étoit pas pour moi d'un *ministre* qui me fût *agréable* ou *désagréable*. Tout simplement je m'en tiens strictement aux termes de mes arrangements. *Quel que soit le ministre des affaires étrangères, je me retire*. Hors le seul cas d'une nouvelle combinaison ministérielle pour laquelle j'aurois été consulté et à laquelle j'aurois consenti. Je m'en tiens là. Je ne profiterai point de mon congé. Je ne veux point aller me perdre au milieu de partis qui ont fait tant de sottises, postuler un ministère que je ne desire pas et qu'on ne me donnerait pas, jeter ensuite ma démission aux pieds du Roi par dépôt. Tout cela n'est ni assez prudent pour ma vieille expérience, ni assez grave pour mon âge, ni assez digne pour mon caractère. Aussitôt qu'un ministre des affaires étrangères aura été nommé, je quitte Rome avec mon congé je viens expliquer et rappeler au Roi la condition première et capitale de mon acceptation de l'ambassade de Rome et je le supplie de me permettre d'aller m'ensevelir dans mon *infirmerie*. Voilà monsieur, ce que je vous prie dire aux ministres de ma part et à tous mes amis. Réduisez je vous en prie toutes vos démarches à cela ou plutôt ne faites aucune démarche »...

Correspondance générale, t. VIII, n° 442, p. 357.

32. **François-René de CHATEAUBRIAND** (1768-1848). MANUSCRIT autographe signé, *Le Naufrage*, [1831] ; 3 pages in-4 (petite déchirure au pli central du bifolium renforcé au papier gommé, avec petits manques touchant la lettre finale de 3 lignes). 5.000/6.000

BEAU POÈME DÉDIÉ À MADAME RÉCAMIER, ET INSÉRÉ DANS LES *MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE*.

[Ce poème de neuf quatrains a été envoyé à Madame RÉCAMIER de Genève le 9 juin 1831 avec ce commentaire : « Enfin, voilà mes vers. Vous êtes mon *étoile* et je vous attends pour aller à cette île enchantée où je dois vivre auprès de vous [...] Il faut un marin pour lire les vers et les comprendre. [...] Votre intelligence suffira aux dernières strophes et le mot de l'énigme est au bas »... Comme l'a noté M. Levaillant, Chateaubriand y développait en vers une idée formulée dans une lettre du 5 mai 1829 : « Je sortirai de Rome pour entrer à l'hôpital. Malheureusement mon édition complète est vendue, ma cervelle vide et ma santé altérée ; mais aussi j'ai moins de chemin à franchir dans la vie pour arriver au bout, et je n'ai pas besoin d'embarquer tant de provisions sur un vieux vaisseau prêt à faire naufrage »... Il fut publié en 1832 dans *Paris ou le Livre des Cent et Un*, t. VIII (p. 393-396), avec le sous-titre : « Vers adressés à Mme Récamier ». Chateaubriand l'a repris dans les *Mémoires d'outre-tombe* (livre XXV, chap. 6.)

Le manuscrit porte en fin la DÉDICACE :

« à Madame Récamier. Chateaubriand ».

La première strophe est très corrigée et raturée :

« Rebut de l'aquilon, échoué sur le sable,
Vieux vaisseau fracassé dont finissoit le sort
Et que dur charpentier, la mort impitoyable
Alloit dépecer dans le port ! [...]
Ce vaisseau c'est ma vie, et ce Nocher moi même. [...]
Un astre m'a montré sa lumière que j'aime [...]
Cette étoile du soir qui dissipe l'orage,
Et qui porte si bien le nom de la beauté,
Sur l'abyme calmé conduira mon naufrage
A quelque rivage enchanté.
Jusqu'à mon dernier port, douce et charmante étoile,
Je suivrai ton rayon toujours pur et nouveau ;
Et quand tu cesseras de luire pour ma voile,
Tu brilleras sur mon tombeau ».

33. **François-René de CHATEAUBRIAND** (1768-1848). L.A., Fontainebleau 7 novembre 1834, à SA FEMME la Vicomtesse de CHATEAUBRIAND à Paris ; 3/4 page in-8, adresse. 500/700

« Encore deux jours, chère amie, et je t'embrasserai. Attends moi donc Lundi et si par hasard j'avois tout vu avant, tu pourrais bien me voir arriver plutôt. Je suis inquiet de ta semaine, de toutes tes tribulations et surtout de ta santé. Le voyage comme toujours m'a fait un bien infini. »

34. **François-René de CHATEAUBRIAND** (1768-1848). L.A., Thibouville mercredi 17 [août 1836], à SA FEMME la Vicomtesse de CHATEAUBRIAND à Paris ; 1 page in-8, adresse autographe. 500/700

SÉJOUR À THIBOUILLE AUPRÈS DE MADAME RÉCAMIER. Il est arrivé « bien portant et par le plus beau temps du monde. Je vais aller maintenant à travers les prairies, voir les hôtes de la chapelle S' Éloi [Mme Récamier]. Je t'embrasse. Je t'ai écrit d'Évreux où j'ai couché hier, par la Diligence »...

35. **François-René de CHATEAUBRIAND** (1768-1848). L.A., Chantilly 3 novembre 1837, à SA FEMME la Vicomtesse de Chateaubriand à Paris ; 1 page et demie in-8, adresse, cachet cire rouge (brisé). 1.000/1.200

Il est désolé que le retard dans son courrier l'ait inquiétée. « Je n'écrivis pas tous les jours, car je n'ai absolument rien à te dire, mais je t'écrirai assez souvent pour que tu ne te tourmentes pas. Songe que je suis à deux pas de toi, que si j'étois souffrant Hyacinthe [Pilorge, son secrétaire] t'écrirait et que dans tous les cas je t'aurais rejointe dans quatre heures. Nous avons eu ici hier le coup de vent des Morts. Aujourd'hui il fait un temps superbe mais j'ai toujours bien peur que tu ne te fasses mal avec ton Octave. Je te quitte pour travailler. Je t'embrasse tendrement. »

36. **Jean COCTEAU** (1889-1963). L.A.S. « JC », Piquey par Arès (Gironde) 4 août 1923, à Francis GÉRARD ; 1 page in-4, enveloppe. 300/400

Il était malade : « Publier à longue portée donne une secousse chaque fois très profonde et très pénible. Il y a en nous un animal qui préfère l'immédiat. Je me repose. Je ne travaille pas. Je n'aime pas le travail. Mais le travail m'aime. Tout le drame est là ! »... Il fait un aveu concernant *Plain Chant* : « Il s'agissait d'avoir l'air comme les autres et de ne leur ressembler en rien. Le dernier scandale, c'est d'être invisible »... Il conseille d'éviter « la mode qui n'a pas l'air d'être la mode. La pire de toutes ». Il demande des nouvelles de la revue *L'Œuf dur*, et de Pascal PIA : « Je l'aimais beaucoup. Il venait me voir souvent avant de disparaître. Est-il malade ? Sa santé m'inquiétait toujours »...

Le jour, le jour s'est ena vie, et le clocher moi-même.
Je suis sa vie! mes jours aux mes sont attachés.
Un air ma course la lumière que j'aime
quant les autres se sont cachés.

Cette étoile du soir qui t'ignore l'orage,
et qui porte si bien le nom de la beauté,
sur l'abysses calmé conduisant mon naufrage
à quelque rivage enchanté.

Jusqu'à mon dernier jour, douce et charmante étoile,
le suivais ton rayon toujours pur et nouveau,
Et quand tu cessas de luire pour ma voile,
tu brilleras sur mon tombeau.

à Madame Ricamier. M. de Lambert

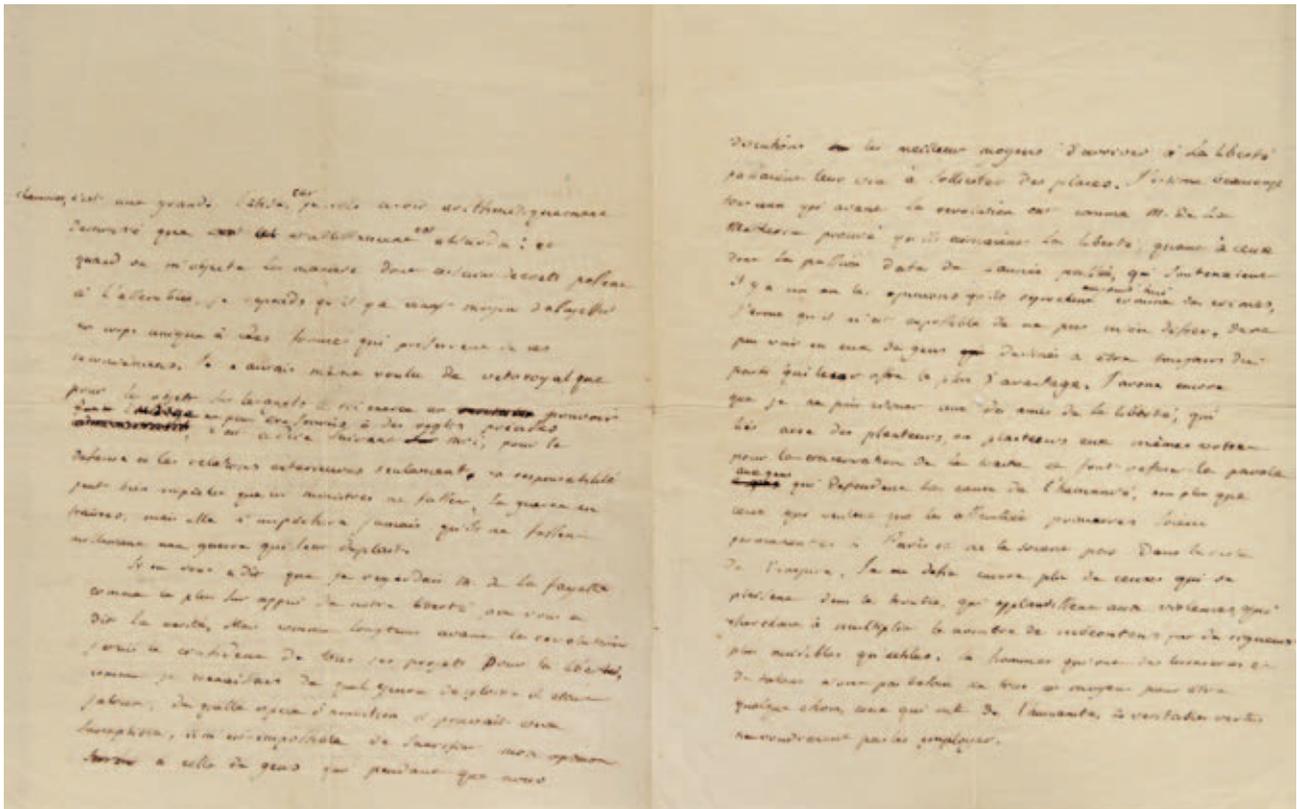
37. **Jean COCTEAU** (1889-1963). L.A.S. « Jean », 11 octobre 1956, à Maurice GOUDEKET ; 1 page in-4, enveloppe. 500/600
- BELLE LETTRE SUR LA DÉCORATION DE LA CHAPELLE SAINT-PIERRE À VILLEFRANCHE.
- ... « je ne me doutais pas de la tâche surhumaine que cette petite chapelle allait exiger de moi – et, en descendant de mes échafaudages il m’arrive de m’étendre et de m’endormir comme une brute. Pendant deux mois j’ai dirigé les travaux qui ont fait de cette vieille réserve à filets de pêche une admirable petite église romane. Ensuite, il m’a fallu modifier mes maquettes et pénétrer dans le piège innombrable des courbes. Je n’en suis qu’au fusain d’où je sors, nègre (mon propre nègre). Mais, sur mes planches de gymnaste, je pense bien souvent à toi, au Beaujolais, à notre cocktail de Véfour. Et mon pastis du quai, chez Germaine, me laisse rêveur, en route pour notre coin, grâce à ce véhicule plus rapide que la lumière : la pensée. Bref – perché sans cesse je regarde en bas le lac d’encre qui serait devenu de l’écriture si je ne peignais pas. [...] cette étrange besogne me procure une manière d’euphorie »...
38. **Jean COCTEAU** (1889-1963). MANUSCRIT autographe signé, *Du sérieux*, [1961] ; 13 pages in-4. 2.500/3.000
- ESSAI SUR LE SÉRIEUX ET L’ART, publié le 1^{er} avril 1961 dans la revue *Les Œuvres libres* (nouvelle série, n° 179) et en plaquette aux Éditions Dynamo de Liège en 1961. Le manuscrit est soigneusement mis au net à l’encre bleue, et présente quelques ratures ou corrections.
- Cocteau déplore la disparition du respect dans l’approche du sérieux : en témoignent l’architecture moderne, l’absence de style écrit... *A contrario*, il y a l’exemple de VERMEER, dont l’œuvre déroute parce qu’elle *trompe le sérieux*. « S’il fallait l’analyser, je mettrais son énigme sur le compte du souci qu’ont les grands artistes de ne se servir du modèle que comme un prétexte à se portraiturer eux-mêmes. C’est à cet auto-portrait qui domine textes et toiles qu’on reconnaît la famille des vrais poètes, qu’ils écrivent, composent, peignent ou sculptent »... L’honnêteté et le sérieux consistent à s’exprimer jusqu’au bout de soi-même : Cocteau cite en exemple le monde créé par PICASSO, et il évoque le *Sacre du printemps* d’Igor STRAWINSKY et les réactions indignées de la comtesse de Pourtalès... « Le sérieux est celui de l’artiste qui change des habitudes prises, non pas par un goût du scandale qui n’entre pas dans ses préoccupations, mais par un ordre de sa personne secrète »...
- Cocteau accuse le public de manquer de sérieux en acculant les créateurs à l’échec, et plaide en faveur du recul. « Un jour que Picasso montrait une de ses toiles à un visiteur qui lui déclarait “ne pas comprendre”, il lui demanda s’il parlait le chinois, et le visiteur répondant que non, il dit “Eh bien, cela s’apprend” ». Il cite aussi l’exemple de Misia SERT, qui, dans sa jeunesse s’ennuyait à Bayreuth au *Crépuscule des Dieux*, qu’elle trouvait trop long : « Alors un vieux monsieur, placé derrière elle, se penche et murmure “C’est peut-être vous, jeune dame, qui êtes trop courte” »... Il cite encore Anatole France, et Monsieur Bergeret qui, trouvant incompréhensible un poème de Roux, serre longuement la main du poète « *par crainte d’offenser la beauté inconnue* »...
- « L’existence d’un artiste est une longue crise. Comment serait-elle lisible à ceux qui n’attendent de l’art qu’une agréable détente ? Le drame de l’art est qu’il choque la race qui s’en délectera dans la suite. S’il ne la choque point au préalable, c’est qu’il a ses roses trop ouvertes et promptes à se faner. Il importe de se mettre en face de tels problèmes, de les méditer avant le verdict. [...] Il importe de ne pas défenestrer inconsidérément le travail des hommes qui se ravagent pour la jouissance de leurs semblables. Il importe d’apprendre à se réveiller en sursaut et de refréner le réflexe qui nous pousse à considérer en ennemis ceux qui nous réveillent. »
39. **Louise COLET** (1810-1876). 2 L.A.S., 1857-1868 ; 4 pages in-8 chaque. 200/250
- Jeudi soir [10 juillet 1857]*. Malgré une santé déplorable, elle travaille, elle promet de la copie ; elle s’informe de son article qui doit paraître dans *Le Monde illustré*. Elle évoque l’agonie de BÉRANGER (qui devait mourir le 16 juillet) : elle écrira un article « sous le coup de la cruelle nouvelle » et pourra citer des fragments de lettres qu’elle possède... - [1868], à une dame, sur la mort de Madame Victor HUGO dont elle vient de recevoir une photographie sur son lit de mort... Elle trouve refuge dans le travail, écrivant « sans désespérer mon roman de *Cybèle* qui j’espère sera une œuvre ». Elle parle de SAINTE-BEUVE : « son esprit me charme », elle vante ses délicatesses envers les femmes... et elle incite son correspondant à lire les articles qu’il vient de publier dans le *Moniteur* sur la correspondance de Lamennais... ON JOINT la copie d’un *Sonnet* inédit et de pensées par G. Sand et L. Veuillot sur un album. Ancienne collection Daniel SICKLES (XV, 6229).
40. **Jean-Antoine-Nicolas Caritat, marquis de CONDORCET** (1743-1794). L.A.S., [Lisieux] ce 25 [septembre 1783], à M. de VILLARS ; 1 page in-8, adresse, cachet cire rouge aux armes. 1.300/1.500
- L’abbé BOSSUT étant parti, il lui demande des nouvelles de D’ALEMBERT. « Imaginez que je n’ai aucune nouvelle de lui, la mort de mon oncle qui était évêque ici m’a forcé de partir sur le champ de La Rochequion. [...] je suis tout inquiet et tout éperdu. Racontez, je vous prie, tous mes malheurs à M. d’Alembert. J’étais bien tranquille composant l’éloge de VAUCANSON, lorsqu’il m’a fallu partir en poste accourir ici pour entendre parler, de messes à dire, de convoi, d’économats, de scellés &c &c. Enfin imaginez que je vous écris d’un corps de logis tandis que dans celui qui est vis à vis mon oncle exposé dans la chapelle est l’objet de la piété de tous les capucins et de la curiosité de tous les policiers du pays »...
- Ancienne collection Robert GÉRARD (1996, 135).

Du sérieux

“

Que n'ai-je la plume de Lewis Carroll (Charles L. Dodgson) lorsqu'il écrivait ses délicieuses lettres aux petites filles. Que n'ai-je celle, si ~~longue~~ libre, de Paul Liataud, lorsqu'une pièce s'ennuyait et que sa critique se bornait à parler de ses chats. Que n'ai-je la grâce féroce de cet encyclopédiste féerique, le ce pastel de Liotard (auquel il ressemble de nom et de usage), de cet "homme bleu de ciel" ainsi que s'appelle Marie Laurencin.

Je pourrais alors vous dire des choses graves sans craindre le pléonasme qui consiste à dire les choses graves gravement. Car le sérieux exige qu'on le traite sans pédantisme, mais avec respect. Le respect est, hélas, presque perdu. Je vous pastouille des exemples



41. **Jean-Antoine-Nicolas Caritat, marquis de CONDORCET** (1743-1794). L.A.S., [Paris 1790, au médecin et naturaliste Jean-Claude de LA MÉTHERIE] ; 3 pages et demie in-4. 3.000/3.500

SUPERBE PROFESSION DE FOI SUR LA RÉVOLUTION.

Il débute en déclarant qu'il ne se soucie d'aucun titre, mais n'approuve pas les motions pour les détruire : « il doit être permis à tout le monde d'ajouter un sobriquet à son nom, et il n'importe qu'il soit placé avant ou après. Ne genons en rien les actions privées qui ne blessent point le droit d'autrui »... Il cite l'exemple des Américains, et suggère « un système regulier » de nom comme chez les Romains : « Mais point de nom de Baptême, parce que la Theologie ne vaut pas mieux que la féodalité ».

On a dû le romancier : « je sais qu'une cabale qui cherche à rendre odieux ou suspects ceux qui ont le mieux servi la cause de la liberté, me fait l'honneur de me ranger dans cette classe ». Il repousse le système des deux chambres : « je crois avoir arithmétiquement démontré que cet établissement est absurde »... Il y a des moyens de se garantir des inconvénients d'une assemblée unique ; et il n'aurait du véto royal que pour les questions de défense et de relations extérieures.

Il regarde LA FAYETTE « comme le plus sur appui de notre liberté » ; il le connaît depuis « longtems avant la revolution »... S'il estime ceux qui, comme son correspondant, ont prouvé avant la révolution qu'ils aimaient la liberté, il ne peut que se défier de ceux « qui soutenaient il y a un an les opinions qu'ils reprochent aujourd'hui comme des crimes »... Il ne peut considérer comme des « amis de la liberté » ceux qui, notamment les planteurs et leurs amis députés, votent pour la traite des noirs et refusent la parole aux défenseurs de « la cause de l'humanité » ; ni ceux qui voudraient instaurer une inégalité électorale entre Paris et le reste de l'empire. « Je me defie encore plus de ceux qui se plaisent dans le trouble, qui applaudissent aux violences, qui cherchent à multiplier le nombre de mécontents par des rigueurs plus nuisibles qu'utiles. Les hommes qui ont des lumieres et des talens n'ont pas besoin de tous ces moyens pour être quelque chose, ceux qui ont de l'humanité, de veritables vertus ne voudraient pas les employer. Voilà ma profession de foi. Est-ce là ce que vous appelez être un vrai jacobin ? »...

Anciennes collections Alfred SENSIER (1878, 542), Alfred BOVET (1884, 288), Léon MULLER (1968, 61), puis Robert GÉRARD (1996, 153).

42. **Benjamin CONSTANT** (1767-1830). L.A.S. « C. », Paris 21 floréal V (10 mai 1797), [à F. H. ?] ; 2 pages in-4 (bord renforcé au scotch). 1.500/1.800

IMPORTANTE LETTRE POLITIQUE.

Il est prêt à parler en faveur de son ami : « Je passe ma vie tellement à la campagne que je vois assez rarement à présent ceux de qui dépendent vos interets [...] J'ai été tracassé, calomnié, persécuté depuis deux mois. Aujourd'hui que le but de ces persécutions est atteint, celui de m'éloigner du Corps législatif, elles commencent à s'apaiser. Plusieurs circonstances font que, bien que je ne

n'aie pas une grande envie d'être nommé, je me console aujourd'hui parfaitement de ne pas l'être. J'ai besoin de repos, & je vois avec plaisir que tous les citoyens peuvent s'en remettre au Gouvernement pour disposer de la République pour le mieux. Aussi j'ai repris quelques poètes anciens, j'ai meublé une maison de campagne très retirée, j'ai planté beaucoup d'acacias qui poussent, & je passe ma vie au soleil »...

Il évoque la dernière opération du Corps législatif : « elle étoit nécessaire, dit-on, elle fera surement époque dans les faits du gouvernement représentatif. J'espère [...] que bientôt les sénateurs de Mayenne seront priés d'entrer en compte & d'en venir à une juste restitution »... Il demande à son correspondant s'il a des nouvelles de COLOMBIER dont il a reçu des lettres « assez épigrammatiques » ; quant à lui il écrit le moins possible : « ne rien faire est un délice, qui lorsqu'il est réuni à celui de vivre seul, compose la félicité suprême »...

Reproduction page 25

43. **Camille COROT** (1796-1875). L.A.S., Paris 5 novembre 1866, [à Mme MORILLOT] ; 1 page in-8. 1.000/1.200

BELLE LETTRE SUR SES TABLEAUX.

« Je n'ai pas de nouvelles de vos tableaux : depuis ma dernière visite, il m'est resté dans l'idée, qu'ils ne vous satisfaisoient pas : j'aurais tant à cœur que vous soyez contente ; que je vous supplirais de me les renvoyer, & je vous en ferois deux autres, que j'espère seroient plus à votre gré : c'est ce que je fais avec toutes les personnes pour qui je fais des peintures : je leur dis *vous savez*, vous ne les prendrez que s'ils vous conviennent »...

44. **Camille COROT** (1796-1875). L.A.S. ; demi- page in-12. 200/300

« Si vous voulez passer Jeudi matin voir votre tableau »...

45. **Jean-Nicolas CORVISART** (1755-1821) médecin. P.A.S., Orléans 11 avril 1814 ; 2 pages in-4. 1.800/2.000

CONSULTATION DE L'IMPÉRATRICE MARIE-LOUISE, CINQ JOURS APRÈS L'ABDICATION DE NAPOLÉON, QU'ELLE PENSAIT SUIVRE EN EXIL. [Moins de quinze jours plus tard, elle partira pour l'Autriche avec l'Aiglou et sa suite, dont le Docteur Corvisart.]

« La santé de S.M. l'impératrice, fatiguée depuis longtemps, a commencé à s'altérer plus sensiblement depuis l'époque du départ de l'Empereur ; et la nature des circonstances y occasionnait chaque jour une dégradation remarquable, lorsque les derniers évènements lui ont porté les atteintes les plus violentes : le tumulte le plus désordonné trouble et remplace les fonctions nerveuses ordinaires et, par une suite nécessaire, toutes les autres fonctions soumises à la puissance nerveuse régulière en ont reçu des altérations plus ou moins fortes. [...] Les spasmes fréquents qui ne cessent d'avoir lieu se portent plus spécialement sur la poitrine, y causent des étouffemens qui vont quelquefois jusqu'à une suffocation insupportable, dont des crachemens de sang assez légers pourtant, sont la suite trop ordinaire, et inquiétante à cause d'un point douloureux fixe vers le milieu de la poitrine, tant au devant de cette partie qu'entre les épaules, et à cause de la conformation de cette région sur laquelle je n'ai cessé d'avoir les inquiétudes les plus fondées, depuis que la connaissance de l'état physique et de la santé de S.M. est soumise et confiée à mon observation »...

Il pense « que S.M. ne peut pas, sans compromettre sa santé d'une manière funeste, entreprendre un voyage un peu long et toujours fatiguant ; que le mauvais état de ses nerfs et le délabrement de sa poitrine, qui devient le centre de toute leur agitation et où la commotion semble retentir, donne tout à craindre pour une vraie et grave maladie [...] ; qu'au point même où en sont les choses, la prudence et les lumières de la médecine regardent comme indispensable que l'impératrice jouisse quelque tems d'un grand calme physique dans un lieu favorable à son rétablissement, en suivant un régime approprié et, surtout, en se soumettant avec l'assiduité et la constance la plus scrupuleuse aux remèdes qui lui seront conseillés ; et qu'il sera sans doute, au bout de ce traitement, [...] de la plus grande utilité pour confirmer la guérison, de séjourner à des eaux minérales connues pour être favorables à l'espèce de maladie dont S.M. a tant à redouter »...

Reproduction page 25

46. **Paul-Louis COURIER** (1772-1825). L.A.S., Lyon 14 frimaire VII (4 décembre 1798), au citoyen Clewaski [Adam KLEWANSKI] à Toulouse ; 2 pages et demie in-4, adresse (un peu tachée, petite déchir. par bris de cachet). 1.000/1.500

BELLE ET RARE LETTRE À SON AMI HELLÉNISTE, fils naturel du prince Adam Czartoryski.

« Si jamais lettre m'a fait plaisir, c'est celle que j'ai reçue de vous, [...] et si jamais j'ai maudit le vacarme de Paris, les affaires, les plaisirs, les voyages, c'est lorsqu'ils m'ont ôté le repos et la liberté d'esprit que j'ai toujours désiré pour m'entretenir avec vous ». Il l'avait reçue avant son départ de Rennes, et pensait répondre de Paris, « croyant qu'il ne me faudrait pour cela que de l'encre et du papier. Ce fut le temps qui me manqua, chose rare en ce pays-là où on en perd plus qu'ailleurs. De Paris je suis venu ici où les premiers moments que je puis arracher à des affaires odieuses et à des conversations humiliantes pour un homme accoutumé à causer avec vous, je les emploie, non à vous répondre (c'est un plaisir que je ne puis goûter à mon aise et sans distractions), mais à vous apprendre que je m'y prépare [...] rien au monde ne peut me faire plus plaisir qu'une correspondance comme la vôtre » ; et il évoque « le souvenir des heures agréables que j'ai passées dans votre entretien ».

« J'aime fort le récit que vous me faites de vos courses dans les Pyrénées ; mais pourquoi faut-il que l'idée de ce charmant voyage vous soit venue si tard ». Ils auraient pu aller ensemble à Bagnères : « Ainsi je m'en prends à mon étoile, et j'accuse les dieux qui, pour quelques raisons que nous ignorons, ne veulent pas apparemment nous voir ensemble si près d'eux, non plus que Castor et Pollux. C'est tout ce que je veux vous dire quant à présent sur cet article, me réservant à payer bientôt vos descriptions des Pyrénées, d'une histoire de mes voyages, accidents, fortunes diverses depuis Rennes jusqu'à Rome, où je vais par ordre du

Ministre »... Et il cite quelques vers d'Horace... « Me pardonneriez-vous toutes ces citations et suis-je excusable en effet de vous envoyer une misérable rhapsodie, brodée ou bordée de la pourpre d'Horace, au lieu d'une lettre décente [...] je vous écris *stans pede in uno*, dans une maudite auberge, entouré de bruit et d'importuns. Est-ce dans une pareille situation de corps et d'esprit qu'on peut causer avec vous ? »...

Il compte rester à Milan 5 ou 6 semaines. « J'inonderai le premier papier qui me tombera sous la main d'un déluge d'observations dont je charge pour vous ma mémoire depuis que j'ai reçu votre lettre. Lectures, voyages, spectacles, bals, auteurs, femmes, Paris, Lyon, les Alpes, l'Italie, voilà l'Odyssée que je vous garde, mes lettres vous pleuvront. Une page pour une ligne, et dans peu vous en aurez haut comme cela, c'est à dire pardessus la tête »...

Correspondance générale (éd. G. Viollet-le-Duc), t. I, p. 99.

47. **Georges CUVIER** (1769-1832) zoologiste et paléontologiste. L.A.S., Florence 7 janvier 1810, au Grand Maître de l'Université de Paris, Louis de FONTANES ; 4 pages petit in-4. 400/500

INTÉRESSANTE LETTRE SUR SA MISSION EN ITALIE [Cuvier avait été chargé d'une enquête sur la situation des établissements d'instruction publique dans les nouveaux départements de l'Italie du Nord].

Il remercie tout d'abord Fontanes d'obtenir pour son frère une place d'inspecteur à l'Académie de Paris. Les mesures à prendre pour le lycée de Gênes sont urgentes, et Cuvier espère que cela sera réglé rapidement. Après avoir parlé des revenus de l'Académie de Genève, il expose « une affaire assez grave quoique de pure étiquette », à propos des honneurs dus aux membres de l'Université à la cour du prince BORGHESE, et il demande que M. de Ségur envoie le décret sur ce sujet au maître des cérémonies de Turin. « Nos rapports et nos projets sur la Toscane seront aussi agréables et d'aussi facile exécution que ceux sur Gênes étaient fâcheux et pénibles. Nous avons déjà terminé tout ce qui concerne Pise, Livourne, Pescia, Pistoia, Prato ; Florence est fort avancé »... Il va partir pour Arezzo, Cortone, Sienne...

48. **Pierre, comte DARU** (1767-1829) administrateur et ministre, fidèle serviteur de Napoléon. L.A.S., Vienne 24 mai 1809, à M. DERVILLÉ ; 1 page in-fol. 120/150

Au sujet de l'approvisionnement en avoine : « La Cav[ale]rie de l'armée est dans la grande Isle vis à vis Eberdorff par conséquent il faut envoyer de l'avoine par un bateau »... Il donne les ordres pour le transport, et ajoute : « Aujourd'hui toutes les voitures doivent partir avec du pain »...

49. **Pierre-Jean DAVID D'ANGERS** (1788-1856) sculpteur. 3 L.A.S., [vers 1838], au poète Évariste BOULAY-PATY ; 4 pages in-8, deux adresses. 500/600

Il est enchanté par ses admirables vers, « d'une puissance, d'une énergie remarquable. Ce sont de nobles pensées à joindre à toutes celles qui sont sorties de votre génie. Le sculpteur serait bien heureux s'il était digne des éloges que vous lui donnez, mais il apprécie l'amitié qui vous les a dictés »... – Il lui envoie un bulletin de la Société archéologique de Béziers qui offre un prix « pour la meilleure pièce de vers sur l'inauguration de la statue de RIQUET, inventeur du fameux canal du Languedoc »... – Il a reçu son ouvrage avec une profonde reconnaissance, et va le lire avec tout l'intérêt qu'il lui inspire...

50. **Pierre-Jean DAVID D'ANGERS** (1788-1856). 2 L.A.S., [1841], à Aloysius BERTRAND et à Mme BERTRAND mère ; 2 pages in-12 et 2 pages in-8, adresses. 800/1.000

SUR GASPARD DE LA NUIT [publié en 1842, à titre posthume, avec une préface de Sainte-Beuve].

Mercredi matin [mars ou avril 1841]. Il conseille à Bertrand de lui envoyer sa lettre pour RENDUEL afin que SAINTE-BEUVE la lui fasse passer : « N'oubliez pas d'employer tous les moyens possibles pour que votre manuscrit vous soit rendu, plus j'y pense plus je suis persuadé du bien que cela vous ferait si votre ouvrage était imprimé lorsque vous allez revenir à la santé. Soyez tranquille sur votre avenir, je puis vous assurer que vos mauvais jours ne resteront plus que dans votre souvenir, tout se prépare parfaitement bien pour vous »...

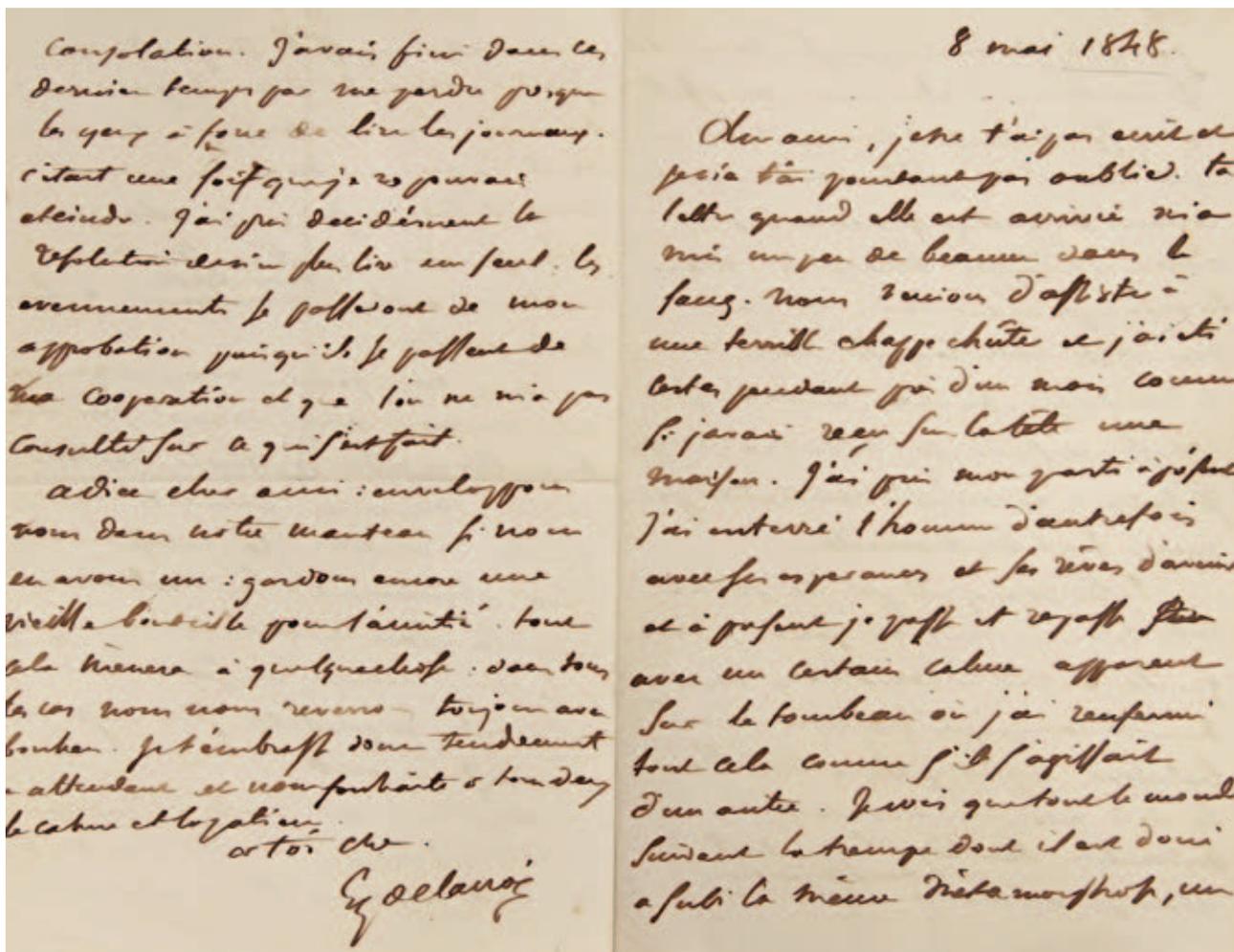
Samedi matin [8 mai 1841]. Il engage la mère du poète [mort depuis huit jours] à écrire à Renduel « de la manière la plus persuasive possible, M^e Sainte Beuve pense qu'après le malheur qui vient de vous arriver il est impossible que M^e Renduel ne vous envoie pas de suite le manuscrit de votre fils »...

Ancienne collection Joseph DUMAS (1998, 491).

51. **Pierre-Jean DAVID D'ANGERS** (1788-1856). L.A.S., Paris 6 octobre 1855, à un ami et ancien collègue [Émile PÉAN] ; 1 page et demie in-8, à son chiffre. 300/400

BELLE LETTRE À UN PROSCRIT qui vient de perdre sa fille unique (coupure de journal jointe)... « ce n'est qu'en tremblant que je vous écris car il est de ces plaies de l'âme que la main, même d'un ami, n'ose tenter de soulager. Je reconnais bien là le sort habituel des républicains, exil, tortures morales, douleurs physiques rien ne leur est épargné, et comme si ce n'était assez de la méchanceté des hommes, la destinée implacable semble encore s'acharner contre eux. Comme au christianisme il faut à la République ses martyrs ! Puisse le courage qui vous a toujours soutenu ne pas vous abandonner dans cette épreuve la plus cruelle qu'on puisse subir ! »...

ON JOINT une L.A.S. de sa veuve, Émilie David d'Angers, 16 décembre 1860, à propos d'une photographie du sculpteur.



52. Eugène DELACROIX (1798-1863). L.A.S., 8 mai 1848, à son ami Raymond SOULIER ; 4 pages in-8. 3.000/3.500

SUPERBE LETTRE SUR LA RÉVOLUTION DE 1848.

Sa lettre lui a mis du baume « dans le sang. Nous venons d'assister à une terrible chappe chute et j'ai été certes pendant près d'un mois comme si j'avais reçu sur la tête une maison. J'ai pris mon parti à présent. J'ai enterré l'homme d'autrefois avec ses espérances et ses rêves d'avenir et à présent je passe et repasse avec un certain calme apparent sur le tombeau où j'ai renfermé tout cela comme s'il s'agissait d'un autre. Je vois que tout le monde suivant la trame dont il est doué a subi la même métamorphose, un peu plus tôt ou un peu plus tard. On s'accoutume à être ruiné, on assiste à un spectacle fort curieux mais un peu cher. Nous allons tous grouiller comme des gueux que nous serons autour de l'autel de la patrie : mais les principes avant tout. On parle d'une fête dans laquelle nous verrons le bœuf Apis, des chars de triomphes remplis et suivis de 4 ou 500 vierges. Il fallait encore une révolution pour opérer tant de merveilles ».

Delacroix espère que la position de son ami est tranquille, et qu'il jouit du « spectacle des champs et des arbres qui ne changent jamais. Pour nous il nous est impossible de perdre un seul instant de vue le présent ni l'avenir. Les journaux que l'on crie toute la journée dans les rues, les conversations éfarées de chacun et les fonctions continuelles nous mettent sans cesse en face de la position. Que nous sommes vieux et que cela va nous rendre vieux ! J'ai vu des enthousiastes et ceux là étaient jeunes. Rien ne montre mieux que la révolution, la nécessité où sont absolument les vieillards, de céder la place à de nouveaux aspirants à la vie. Moi, je suis froid comme un marbre et peut-être finirai-je par être aussi insensible ». Il ne veut plus lire les journaux : « Les événements se passeront de mon approbation puisqu'ils se passent de ma coopération et que l'on ne m'a pas consulté sur ce qui s'est fait »...

Correspondance générale (éd. André Joubin), t. II, p. 347.

53. Louis-Charles-Antoine DESAIX (1768-1800) général de la Révolution. L.A.S., Q.G. à Schiltigheim 7 ventose V (25 février 1797), au citoyen RUDLER, commissaire du gouverneur près l'Armée de Rhin-et-Moselle, à Strasbourg ; 2 pages in-4, en-tête *Armée de Rhin et Moselle*, VIGNETTE [Boppe & Bonnet, variante du n° 66], adresse avec contresieing ms *G^{al} en Chef*, cachet cire rouge. 400/500

Le modèle des bateaux qui doivent être construits sur la Saône étant achevé, « le général EBLÉ va faire partir demain ou après un officier d'artillerie très intelligent pour faire mettre en activité sur le champ ses constructions. Je vous prierai donc de vouloir bien écrire tout de suite aux administrateurs de ce département pour qu'ils disposent de la somme que vous jugerez convenable pour cet emploi. Le temps presse absolument, le directoire m'écrit encore aujourd'hui pour me recommander vivement cet objet. Je vous prie donc de demander à ce département de donner les soins les plus actifs à cette construction si importante et l'engager à seconder l'officier d'artillerie par tous les moyens possibles. L'essentiel c'est que les fonds que vous y assignerez soit sur le champ versés »...

54. **Marc-Antoine DÉSAUGIERS** (1742-1793). 3 MANUSCRITS autographes signés, et 1 L.A.S. ; montés sur onglets et reliés en un volume petit in-4 demi-marquin noir à coins. 400/500

RECUEIL DE PIÈCES DU FAMEUX CHANSONNIER, rassemblant les chansons suivantes : *L'homme du bon vieux tems* (sur l'air : *Boira qui voudra, larivette*, 4 pages in-4) ; *Délire Bacchique* (1810, sur l'air : *Pomm' de reinette et pomm' d'api*, 6 pages in-8, avec une version inédite du dernier couplet ; une note à l'encre rouge indique que « cette chanson est généralement regardée comme le chef d'œuvre de Désaugiers ») ; et *Dialogue entre Cadet Buteux et Fanchette sa femme, le jour de l'anniversaire de l'entrée du Roi dans sa capitale* (sur l'air : *Je voudrais bien voir*, 4 pages in-4, principalement de la main de GENTIL, avec additions et corrections autographes de Désaugiers).

La lettre donne des conseils pour la transformation d'un ouvrage (1 page et demie in-8, rouss.). On a relié en tête un portrait lithographié par Delpech, et en fin le manuscrit a.s. d'une chanson de Jacinthe LE CLERC, *À Désaugiers sur sa convalescence*.

Ancienne collection LUCIEN-GRAUX (ex-libris).

55. **Marceline DESBORDES-VALMORE** (1786-1859). L.A.S., 11 décembre 1847, à Henriette GEILLE ; 3 pages in-8, adresse. 400/500

ÉMOUVANTE LETTRE. La lettre de son amie lui a « ouvert le cœur. J'ai vécu dans une inquiétude sur vous que je n'ai pu faire finir. Toute ma maison a été soumise à l'espèce d'épidémie qui vient de saisir tant de monde. [...] C'est une des cruautés de mes misères de ne pouvoir changer la vôtre, qui semble s'accroître et qui me navre de larmes. – Toute cette nuit, pauvre bien-aimée femme, j'ai rêvé de vous et du cher petit Frédéric. Votre lettre m'a jetée dans une agitation que vous pouvez comprendre pour vous, et vous savez que j'aime cet enfant de tout mon triste cœur ! Je persiste pourtant, Henriette, à croire que ce charmant petit garçon sera la source de grandes consolations pour vous, aujourd'hui si accablée [...]. Si votre adorable mère regarde dans ma lettre, elle doit y laisser tomber une des larmes de son amour pour vous. Une mère aime tant ceux qui aiment ses pauvres enfans ! Ah ! Que nous souffrons ! [...] Allons, Henriette, encore et toujours du courage, de la foi ! de l'amour. »

56. **Antoni DESCHAMPS** (1800-1869). 7 POÈMES autographes signés ; 8 pages in-4 ou in-fol. 300/400

– *Lamentation première*. À mon Frère (Mont-martre X^he 1832). – *Aux Suisses morts pour le serment* (au dos, adresse de Jules Canonge à Nîmes). – *À la Mémoire de Madame Céleste* *** (Montmartre 1839 janvier). – *La Razzia*, dédié à Jules Canonge. – *La Jeune Femme*, « traduit du Comte Leopardi ». – *Funérailles de Napoléon*. *L'Impératrice Joséphine et le Prince de Joinville*. – *À Sédaine et à Grétry* (avec lettre d'envoi). ON JOINT la copie du poème *À la mémoire de la Princesse Marie*.

Ancienne collection Daniel SICKLES (XV, 6264).

57. **Gustave DORÉ** (1832-1883). L.A.S., Vendredi, à Émile de GIRARDIN ; 1 page in-8. 100/150

Il est de retour de Londres, il a hâte de le remercier et de le féliciter... « Quand venez-vous boire à la santé du père Würtz à l'ombre d'une cotelette et d'une sole au vin blanc »...

58. **Marie DORVAL** (1798-1849). L.A.S., [1841 ?] ; 1 page in-8. 250/300

Elle a tardé à donner des nouvelles de ce qui intéresse son correspondant, mais elle n'a pu joindre M. Anténor JOLY : « Son théâtre va fort mal et lui laisse bien peu de loisirs de s'occuper d'autre chose que de ses embarras personnels. Enfin je lui ai écrit, et voici la réponse que j'ai reçue... Je regrette bien monsieur, qu'elle ne soit pas meilleure ! Je serais bien charmée de vous voir quelque fois monsieur et de vous dire moi-même combien je suis touchée et reconnaissante d'avoir laissé venir jusqu'à moi un peu de cette poésie dont je suis veuve depuis si longtemps ! »...

59. **Alexandre DUMAS père** (1802-1870). L.A.S., [vers le 30 avril 1836], à VICTOR HUGO ; 1 page et demie in-4, adresse. 700/800

À PROPOS DE *DON JUAN DE MARANA*, mystère en 5 actes de Dumas créé le 30 avril 1836 à la Porte-Saint-Martin.

Victor a été parfait pour lui, et « vous m'avez rendu à *Don Juan* la monnaie de *Lucrece*. Entendons-nous donc pour Dieu – et franchement pour tuer la critique. Cela dépend complètement de nous. Si vous faisiez sur moi à la *Revue de Paris* par exemple, un feuilleton sévère mais consciencieux, nous arriverons à éteindre les Rolles les Loève Veimars et toute cette race maudite – qui à défaut d'épée nous plante ses épingles dans le gras des jambes. Voyez, pensez – cela me paraît bon. Si c'est votre avis à l'œuvre – mon ami. Ne laissons plus les autres nous juger – et jugeons-nous nous-même »...

Reproduction page 29

60. **Alexandre DUMAS père** (1802-1870). MANUSCRIT autographe signé, *Où j'étais il y a deux ans le 7^{bre}*, [1862] ; 8 pages et demie in-4 sur papier bleu. 1.500/2.000

IMPORTANT ARTICLE RACONTANT L'ENTRÉE GLORIEUSE DE GARIBALDI À NAPLES le 7 septembre 1860 et le rôle joué alors par Dumas, qui le publia (traduit en italien : « Ove mi trovato or son due anni il 7 settembre ») dans son journal *L'Indipendente* à Naples le 9 septembre 1862 (II, n° 96) ; il est INÉDIT en français.

Le 2 septembre 1860, dans sa goélette *L'Emma* à l'ancre dans la baie de Naples, Dumas, ayant fait la révolution de Salerne, lance des proclamations, distribue des armes et fait confectionner des chemises rouges. Le Roi FRANÇOIS II convoque l'ambassadeur de France et demande que Dumas soit forcé de quitter le port ; au même moment, Dumas écrit à GARIBALDI de venir sans tarder à Salerne et d'y attendre le Roi ; il cite cette belle lettre : « plus un coup de fusil ! [...] Naples est à nous. [...] votre nom seul vaut une armée »... Sous la menace d'être bombardé, le bateau part dans la nuit pour Castellamare... Il y séjourne malgré les menaces des autorités militaires : « Ce qui n'empêcha pas Castellamare qui avait reconnu le précurseur de Garibaldi d'illuminer à tout rompre »... Il repart le 4, et le 5, face à Pisciotta, il s'entretient avec des braves à qui il distribue des chemises rouges. « On se compta. On était cinquante environ. Le nombre était suffisant pour faire révolter tout le Cilento »... On leur fournit quelques armes et de l'argent, et le bateau repart vers Messine. Enfin le 8, à 5 heures du matin, Dumas apprend la nouvelle de l'entrée triomphale de Garibaldi à Naples, « au milieu de l'allégresse universelle et sans tirer un seul coup de fusil. Je jetai un cri de joie – et m'élançai sur le pont. Je ne sais si de ma vie j'avais éprouvé une émotion si vive – et si complètement dénuée de tout accessoire douloureux ! »

Deux ans après (Garibaldi, blessé à la bataille d'Aspromonte le 29 août 1862, vient d'être fait prisonnier par les forces royales), Dumas pousse ce cri : « Sire amnistiez. C'est un cri encore plus doux, Sire, à la bouche du Roi qui l'accorde – qu'à l'oreille de celui à qui elle est accordée ».

61. **Alexandre DUMAS fils** (1824-1895). MANUSCRIT autographe signé, [*Un paquet de lettres*] ; 64 pages in-8 montées sur onglets, le tout relié en un volume in-8 cartonnage bradel papier gris. 1.200/1.500

MANUSCRIT COMPLET D'UNE NOUVELLE PAR LETTRES, où l'on voit comment se fait le mariage d'un jeune homme, amant d'une femme de trente ans. Par un joli retournement de situation, la jeune personne se révèle très fine, et sait conquérir son fiancé à contrecœur. Un épilogue dialogué, situé trois ans plus tard, montre le jeune homme, devenu mari heureux et père de famille, ironisant avec un ami sur, leur ancienne maîtresse commune : « Ah ! les femmes, elles se tirent toujours de tout. Elles sont comme les chats qui retombent toujours sur leurs pattes »...

Le manuscrit, principalement à l'encre bleue sur papier bleuté, présente de nombreuses ratures et des corrections. Le texte fut recueilli dans *Contes et Nouvelles* en 1853 chez Michel Lévy.

Ancienne collection Daniel SICKLES (XVI, 6760).

62. **ÉCRIVAINS**. 3 L.A.S. 150/200

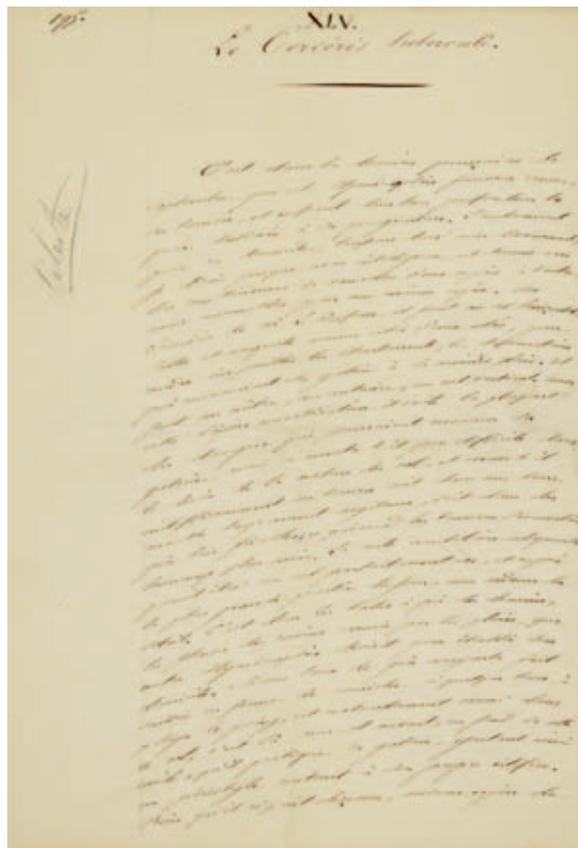
Armand CARREL (à Henri Dutrône), Ulric GUTTINGUER (à un libraire, 1835), Alphonse KARR (à Achille Ricourt).

63. **Jean-Henri FABRE** (1823-1915). MANUSCRIT autographe signé, *Le Cerceris tuberculé* ; 13 pages petit in-fol., sous chemise toilée. 1.500/1.800

CHAPITRE COMPLET POUR LES *SOUVENIRS ENTOMOLOGIQUES*.

Ce chapitre, ici numéroté XLV, correspond, avec des variantes, aux chapitres IV et V de la Première Série des *Souvenirs entomologiques* (1879) : « Le Cerceris tuberculé », et « Un savant tueur ».

Cette étude est consacrée au Cerceris tuberculé, un « hyménoptère fouisseur », mais révèle aussi la méthode d'observation et de travail du grand entomologiste. Fabre commente les travaux du naturaliste Léon DUFOUR et ses propres observations et expériences sur le comportement de cet insecte dans la construction de ses galeries, creusées pour y déposer ses larves qu'il nourrit avec des charançons. « C'est dans la dernière quinzaine de septembre que cet Hyménoptère fouisseur creuse ses terriers, et enfouit sous leur profondeur la proie destinée à sa progéniture »... Fabre raconte longuement comment il a pu observer cet insecte sauvage et solitaire en lui livrant des charançons, et comment il tue ses proies...



64. **Ernest FEYDEAU** (1821-1873). L.A. (minute), 22 octobre 1856, à Victor HUGO ; 1 page et demie in-4. 120/150

Lettre destinée à accompagner l'envoi de son *Histoire des usages funèbres...* « c'est vous, M^e qui avez inspiré, en très-grande partie, ce livre, fruit de dix années d'études. Alors que, tourmenté du désir de créer une œuvre utile et sérieuse, je cherchais, un peu à tâtons, ma route, sans la rencontrer, la lecture de trois admirables chapitres de *N.D. de Paris* me révéla l'existence d'une science que ni le public, ni moi ne connaissions guères [...] l'archéologie devint pour moi, non plus la stérile histoire des pierres, mais l'histoire la plus intime des hommes »... Etc.

Ancienne collection Daniel SICKLES (XV, 6345).

65. **Gustave FLAUBERT** (1821-1880). L.A., [Croisset] Dimanche soir [« 4 octobre 1846 » de la main de Louise Colet], à LOUISE COLET ; 4 pages in-4. 10.000/12.000

BELLE ET CURIEUSE LETTRE AMOUREUSE À LOUISE COLET, DES DÉBUTS DE LEUR LIAISON.

Il envoie à Louise Colet la lettre pour son ancienne maîtresse Eulalie FOUCAUD (la voluptueuse séductrice du jeune Flaubert à Marseille en 1840)... « Je voudrais être là, à Paris près de toi et effacer par un baiser chaque pli triste qui viendrait sur ton front en la lisant. Car j'ai peur que tu ne t'en chagrines encore. J'ai obéi au mouvement d'écrire à cette femme. Ai-je bien fait de le suivre je n'en sais rien. [...] Cette idée m'est venue. J'y ai cédé voilà tout. Si tu ne me blâmes pas j'aurai eu raison ; si tu me reproches cela j'aurai eu tort. Tu me diras franchement, amour, l'effet qu'elle t'a produit. J'ai écrit ça tout à l'heure assez vite. En la relisant je viens de m'apercevoir qu'elle avait une tournure assez dégagée et que l'ensemble était d'un *chic* assez ferme. Cette créature là n'avait pas pour elle, une très grande intelligence, mais ce n'était pas là ce que je lui demandais. Je me rappellerai toujours qu'elle m'écrivit un jour automate ottomane ce qui excita beaucoup beaucoup mon hilarité (expression parlementaire). À part les moments purement mythologiques je n'avais rien à lui dire. Au bout de 8 jours que nous eussions vécu ensemble j'en aurais été assommé. Tout le monde n'est pas toi. Car toi tu as pour attirer les gens des charmes secrets dont ils ne se doutent pas. [...] Tu me donnes de l'orgueil. Je ne vois pas, partout où je tourne les yeux, un homme aimé par une femme telle que toi. Moi qui ne me croyais pas fait pour inspirer de passion sérieuse, je suis si bien démenti par toi que je deviendrais fat et sot si tu ne me laissais encore un peu de bon sens ».

Flaubert dit qu'il s'est « enlaidi » depuis dix ans. « J'avais une distinction de figure que j'ai perdue, mon nez était moins gros et mon front n'avait pas de rides. Il y a encore des moments où quand je me regarde je me semble bien mais il y en a beaucoup où je me fais l'effet d'un fameux bourgeois. Sais-tu que dans mon enfance, les princesses arrêtaient leurs voitures pour me prendre dans leurs bras et m'embrasser ». Et Flaubert de raconter comment il fut embrassé par la duchesse de BERRY.

Aurait-il été un bon père ? « Mais à quoi bon faire sortir du néant ce qui y dort ? Faire venir un être c'est faire venir un misérable ». Et il cite Job, un des plus beaux livres qu'on ait faits. Il s'est nourri de la Bible : « Pendant plus de trois ans je n'ai lu que ça le soir avant de m'endormir ». Il a entrepris des « choses assez longues ». Il avoue avoir « toujours peur d'écrire », et éprouver « avant de commencer une œuvre une espèce de terreur religieuse et comme une appréhension d'entamer le rêve [...] Et puis l'imagination est plutôt une faculté qu'il faut, je crois, condenser pour lui donner de la force, qu'étendre pour lui donner de la longueur. Paillettes d'or, légères comme de la paille et volatiles comme la poussière, mes idées ont plutôt besoin d'être mises à la presse que passées au laminoir ».

Puis Flaubert cite le voluptueux poème que Louise Colet a consacré à leurs amours à Mantes :

« Ô lit si tu parlais [...]
Ton flanc [...]
Pressait ma gorge ronde et ferme
Où brille un bouton de carmin
Ton bras enlaçait ma ceinture
Ton cou vers mon cou se tendait
Et ta lèvre embaumée et pure
A ma lèvre se suspendait
Deux langues dans la même bouche
Mêlaient d'onctueux lèchements
Nos corps unis broyaient la couche
Sous leurs fougueux élancements ».

Et il ajoute : « Ce sont là des vers émouvants et qui remueraient des pierres à plus forte raison moi. – Bientôt nous recommencerons n'est-ce pas à nous jeter le défi de nous assouvir. Patiente un peu. Moi je m'impatiente. Adieu. Mille morsures sur ta bouche rose »...

Correspondance (éd. J. Bruneau), Bibl. de la Pléiade, t. I, p. 374. Ancienne collection Daniel SICKLES (X, 3620).

66. **Gustave FLAUBERT** (1821-1880). L.A.S. « G. », Mercredi 1 h. [« 22 décembre 1852 » de la main de Louise Colet], à LOUISE COLET ; 2 pages et demie in-8, enveloppe. 4.000/5.000

BELLE LETTRE DE CONSEILS LITTÉRAIRES À SA MAÎTRESSE.

Flaubert va aller à Rouen s'occuper d'un buvard pour Louise. Il lui conseille de rester tranquille face aux avances de R. [VILLEMAIN, que Flaubert et Louise surnommaient Riquet à la houppe]. À propos du poème de Louise Colet *La Paysanne*, Flaubert se montre très exigeant quant à la perfection du style, de même que BOUILHET. Il discute et corrige certaines expressions.

« Il faut que les métaphores soient rigoureuses et justes d'un bout à l'autre. [...] Nous t'avons dit et nous te le répétons qu'on pouvait faire de *la Paysanne* une chose achevée, qu'il y avait là l'étoffe d'un chef-d'œuvre – sans doute publiée telle qu'elle est, (ou était) ce sera toujours très remarquable par fragments, surtout. Mais est-ce qu'il faut s'arrêter dans le mieux. – Et il me semble qu'il y a une moralité de l'esprit consistant à vouloir constamment la perfection. – Il ne faut pas se dire voilà tout parce que les faibles crient à l'orgueil. – Mais quand on n'a pas la conviction qu'on peut atteindre au premier rang, on rate le second. – Allons nom de Dieu ! relève toi donc. – Reprends moi cette fin à plein bras et renvoie nous le tout, complet. Adieu je t'embrasse chère sauvage »...

Correspondance (éd. J. Bruneau), Bibl. de la Pléiade, t. II, p. 214.

67. **Gustave FLAUBERT** (1821-1880). L.A.S., Croisset mardi soir [27 octobre 1868], à Ernest FEYDEAU ; 3 pages in-8. 2.500/3.000

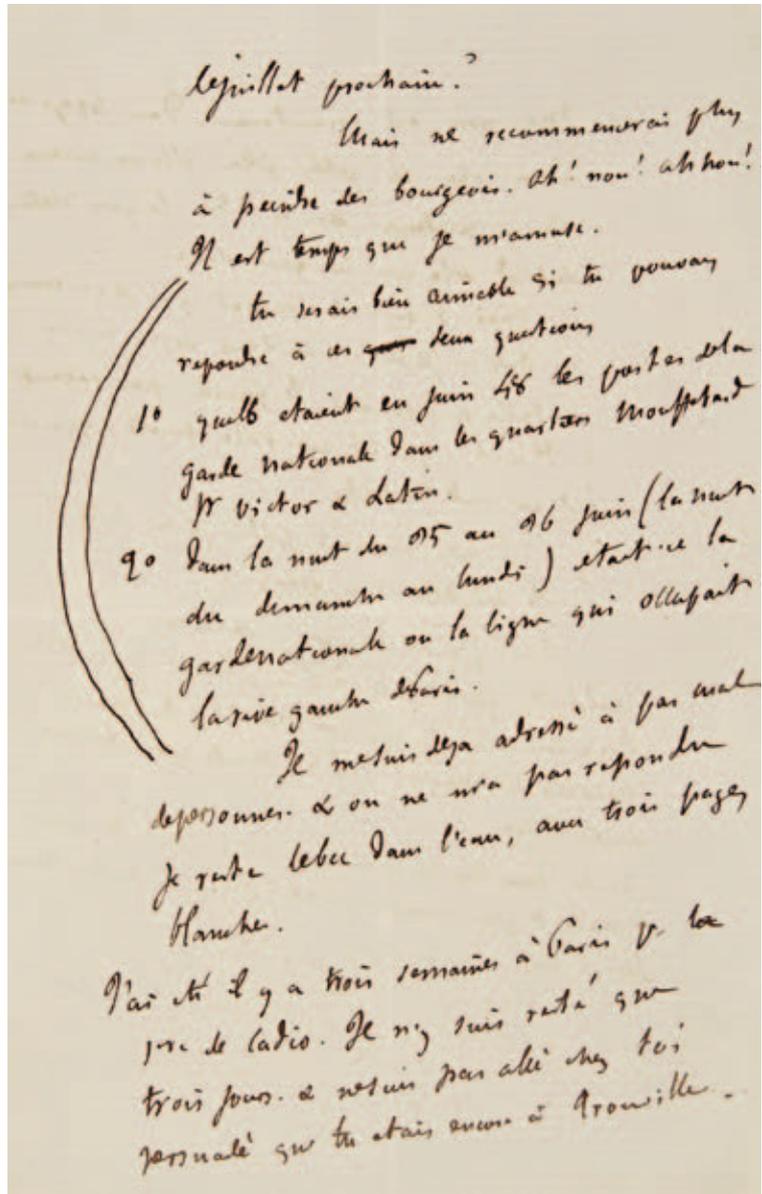
BELLE LETTRE SUR LA PRÉPARATION DE
L'ÉDUCATION SENTIMENTALE.

... « Je passe mon existence à me monter & à me démonter le bourrichon. Après avoir été pendant une semaine et demie, sans dormir plus de cinq heures sur vingt-quatre, je suis présentement affecté de douleurs carabinées à l'occiput. J'ai besoin d'une bosse de sommeil. [...] Je t'avouerai que je ne suis pas gai, tous les jours. Je finis par être fourbu comme une vieille rosse. – D'autant plus que je ne suis pas sans de violentes inquiétudes sur *la conception* de mon roman ? Mais il est trop tard pour y rien changer ! »... Il aura fini dans une huitaine le second chapitre de la dernière partie, et il espère être affranchi du tout, au mois de juillet prochain. Mais il ne recommencera plus à peindre des bourgeois : « Ah ! non ! ah non ! Il est temps que je m'amuse »...

Puis il signale par de grands traits marginaux deux questions auxquelles il voudrait des réponses : « 1° Quels étaient en juin 48 les postes de la garde nationale dans les quartiers Mouffetard St Victor & Latin. 2° Dans la nuit du 25 au 26 juin [...] était-ce la garde nationale ou la ligne qui occupait la rive gauche de Paris. Je me suis déjà adressé à pas mal de personnes, & on ne m'a pas répondu. Je reste le bec dans l'eau, avec trois pages blanches »...

Il est allé à Paris pour la première de *Cadio* [de George Sand et Paul Meurice], mais il croyait Feydeau à Trouville. Il donne des nouvelles de sa mère, puis reprend le récit de ses occupations : « je reste à Croisset où je vis comme un ours. Je deviens d'ailleurs de plus en plus irritable & *insociable*. Je finirai par ressembler à Marat ! qui est une belle binette, quoique ce fût un rude imbécille. – À mes moments perdus je me livre à l'étude de la Révolution française »...

Correspondance (éd. J. Bruneau), Bibl. de la Pléiade, t. III, p. 814.



68. **FORÊTS**. P.S. par Joseph-Alexandre BERGON, directeur général des Eaux et Forêts, Paris 26 juin 1810 ; 1 page grand in-fol., en-tête *Administration Générale des Eaux et Forêts*, GRANDE VIGNETTE, cachets encre (fentes aux plis réparées). 100/120

COMMISSION DE GARDE GÉNÉRAL FORESTIER pour Pierre-Joseph Billon, dans le cantonnement de Gray (Haute-Saône).

69. **Joseph FOUCHÉ** (1759-1820). 3 L.S. « le duc d'Otrante », Linz février-mars 1819, au Prince EUGÈNE DE BEAUHARNAIS ; 8 pages in-8 avec 2 minutes de réponses du Prince Eugène (2 pages in-4). 800/1.000

INTÉRESSANTES LETTRES D'EXIL.

7 février. Fouché vient de lire le discours du Roi de Bavière qu'il compare à Henri IV pour la sagesse et la magnanimité... « Le Roi de Bavière a commencé sa gloire par les armes ; je souhaite ardemment qu'il l'achève par les lois. Toute l'Europe a les yeux ouverts sur la destinée de sa constitution ». Il sait que son exil cessera et qu'on verra alors « de quel côté ont été les torts & l'aveuglement en France, & si j'ai fait tout ce que j'ai du faire dans une crise, où tous les bras de l'Europe armés contre ma patrie, ne me laissaient de choix qu'entre des malheurs »...

10 mars. Depuis deux ans qu'il est en Autriche, Fouché a trouvé le repos et la considération mais il n'est pas autorisé à résider à Vienne, « seule ville de la Monarchie qui puisse m'offrir des ressources pour apprendre à mes enfants ce que je veux qu'ils sachent » ; il n'y est resté que 3 jours car « la méchanceté n'a pas manqué de saisir cette occasion de me prêter des desseins sur la destinée du jeune Prince fils de Napoléon ». Il ne peut pas non plus rentrer en France et pourtant « j'ai prouvé d'une manière incontestable mon goût pour la tranquillité en ne profitant pas de la permission que le Roi des Pays Bas a eu la bonté de me donner, ainsi qu'au duc Cambacérès, d'habiter sa capitale. Le vulgaire me considère comme un jeune homme entreprenant ; il me fait beaucoup trop d'honneur ; j'ai bien encore le cœur chaud, mais c'est tout en amitié & en reconnaissance ». Il aimerait séjourner en Bavière... Le Prince Eugène lui répond que le Roi rejette sa demande, afin de ne pas « aigrir ses rapports avec la France »...

25 mars. Il a averti le général Dessolle de son désir d'aller en Bavière, il n'est pas question pour lui de retourner en France car « le parti qui s'est déguisé en peres de l'Eglise crie que tout est perdu si la Constitution [...] est mise en pratique. Il ne manque à ces révérends pères que l'autorité pour faire brûler en place de Grève, toutes les constitutions du monde ». Pour lui CAMBACÉRÈS « expie aujourd'hui le tort qu'il a eu de ressusciter les confrères de pénitens bleus, blancs, gris & a. C'est cependant sous ses yeux qu'ils ont fait rouer & jeter dans les flammes les Calas »... Il évoque NAPOLÉON « votre illustre pere, qui du reste valait mieux que son siècle. Qu'il serait heureux d'être témoin des progrès de la raison humaine dans celui-ci ! Combien il jouirait [...] de voir son fils en faire l'ornement »...

70. **Anatole FRANCE** (1844-1924). MANUSCRIT autographe signé « Anatole », 5 septembre 1852 ; 1 page in-fol., encadrement gravé (un bord effrangé). 300/400

COMPLIMENT D'ANATOLE FRANCE ÂGÉ DE HUIT ANS À SA MÈRE, le « jour de notre arrivée du Havre ».

« Maman, Pour feter mieux ton arrivée, je voudrais être plus grand. [...] Faible enfant tout m'enbarasse, hélas que puis-je sans toi ? il faut pour que je t'enbrasse que tu te baisses vers moi. Je veux si bien faire que tu seras toujours la plus heureuse mère et moi le plus heureau enfant »...

71. **Émile Othon FRIESZ** (1879-1949). L.A.S., Paris, à la galeriste Berthe WEILL ; 4 pages in-12. 250/300

À peine arrivé à Paris, il a été pris par la grippe. « Si je ne puis venir à votre fête, sachez que je suis de tout cœur avec vous, que je n'oublie pas.... que vous êtes dans mes meilleurs et plus chers souvenirs de jeunesse – et comme dit SALMON ce n'est pas si loin... si la vie nous disperse rien n'est changé. J'ai vu le brave PAPEREAU qui m'a dit vous avoir prêté des fleurs tout est bien ainsi »...

72. **Eugène FROMENTIN** (1820-1876). L.A.S., [vers 1865, à GEORGE SAND] ; 2 pages et demie in-12 à son chiffre. 300/400

Il aurait été heureux de faire plaisir à Maurice Sand : « Mais la chose est impossible. Les mesures prises cette année par la Surintendance sont si rigoureuses que nul de nous ne peut s'y soustraire, et que le Surintendant lui-même n'aurait pas le droit de faire entrer qui que ce soit, avant l'ouverture [...] J'ai vu l'autre jour refuser l'entrée au ministre Fould ». Il court au Jury, qui lui prend tout son temps... [Au dos, attestation d'Aurore Sand]. Cette lettre semble INÉDITE.

73. **Léon GATAYES** (1805-1877) harpiste et publiciste. L.A.S., Paris 23 novembre 1860 ; 4 pages in-8. 180/200

TRÈS INTÉRESSANTE ET LONGUE LETTRE de ce curieux personnage, harpiste et cavalier, critique musical et chroniqueur hippique. Il recopie la notice que lui a consacrée VAPEREAU, la faisant suivre de nombreuses rectifications et précisions, sur ses professeurs de harpe, sur sa passion et sa pratique de l'équitation, etc. Après avoir tracé également la biographie de son frère Félix, pianiste et compositeur, élève de LISZT, il rappelle qu'il a été le professeur de harpe de Mme RÉCAMIER : « les leçons n'étaient qu'un prétexte. Notre temps se passait presque toujours à jouer des duos de harpe et piano (dont elle jouait avec beaucoup de goût). Notre auditoire habituel était CHATEAUBRIAND »...

74. **Charles de GAULLE** (1890-1970). L.A.S., Paris 2 décembre 1931, à un ami ; 2 pages in-4. 1.500/2.000
 BELLE LETTRE À UN COMPAGNON D'ARMES.
 Il a été heureux de recevoir de ses nouvelles après treize ans. « Vous savez en quelle estime je vous tiens et, d'autre part, le souvenir des efforts que nous avons naguère faits ensemble au 33^e et spécialement à notre brave 10^e C^{ie}, les périls courus côte à côte, l'adversité pareillement supportée, tout cela demeure dans mon esprit et dans mon cœur plus vivant et plus émouvant que jamais. C'est dire que votre lettre, celle d'un vaillant compagnon d'armes, a été la très bienvenue ». Il va faire le nécessaire pour le proposer à la Légion d'Honneur. « J'en parlerai incessamment aussi au Général BOUDHORS qui joindra certainement très volontiers son témoignage à celui de votre ancien capitaine »...
 Il l'invite à venir le voir quand il passera à Paris... « Me voici de retour du Levant et je prendrai après le 1^{er} janvier mes nouvelles fonctions au Conseil de la Défense Nationale »...
Lettres, notes et carnets (Bouquins), t. I, p. 735. Ancienne collection Robert GÉRARD (1996, 353).
75. **Théophile GAUTIER**. *Albertus ou l'Âme et le Péché. Légende théologique* (Paris, Paulin, 1833) ; petit in-12, rel. demi-chagrin noir, dos orné de fleurons dorés, tr. mouch. (Cornez). 1.500/2.000
 ÉDITION ORIGINALE. Frontispice tiré sur Chine collé par Célestin NANTEUIL ; il est rare et manque souvent. Rouseurs.
 On a relié en tête un POÈME autographe signé de Théophile Gautier, 7 avril 1851, avec une strophe corrigée ; ce poème de 6 quatrains est l'un des plus célèbres de l'auteur, publié (avec variantes) dans *Émaux et Camées* en 1852, sous le titre *Printemps* :
 « Tandis qu'à leurs œuvres perverses
 Les hommes courent haletans
 Mars qui rit malgré les averses
 Prépare en secret le printemps »...
 Ancienne collection Daniel SICKLES (VII, 2758).
76. **Théophile GAUTIER** (1811-1872). L.A.S., Saint Petersburg 18 mars 1859, à Ernest FEYDEAU ; 3 pages in-8 (fente réparée). 1.200/1.500
 SUPERBE LETTRE DE RUSSIE AVANT SON RETOUR EN FRANCE.
 Il le rassure quant aux arrangements financiers et au reste de la copie des *Trésors d'art de la Russie ancienne et moderne*, et annonce son retour pour dimanche soir, et sa présence au *Moniteur* lundi matin. Il détaille les formalités nécessaires pour quitter la Russie et les conditions difficiles du voyage de retour : « Il faut [...] publier trois fois son départ dans les journaux pour que vos créanciers si vous en avez réclament, faire changer votre passeport français contre un passeport Russe et adresser à cet effet une supplique à qui de droit. Tout cela exige un temps physique et moral. Ensuite il faut avoir une place à la poste qu'on attend quelquefois six semaines »... Pour gagner du temps il voyagera en kibitka, « espèce de panier à salade posé sur des patins auquel on accroche quatre ou cinq chevaux. Nous serons là emmaillottés de pelisses couchés sur du foin comme des veaux pendant quatre nuits et trois jours par huit ou dix degrés de froid et la voiture est ouverte ! Juge s'il faut avoir envie d'arriver ! L'autre semaine il y avait six pieds de neige [...] je risque littéralement ma vie et je ne suis certainement pas un voyageur douillet [...] Ce voyage serait impossible sans mon compagnon qui parle le Russe parfaitement et sans un ordre particulier nous autorisant à exiger des chevaux et même à faire dételer les autres voitures si les bidets manquent »... Il arrivera donc « à temps pour l'exposition et quand je serai moins occupé d'empêcher la congélation de mon nez je jeterai des masses de copie par tous les orifices ». Il aura du plaisir à revoir Feydeau, « cher colonel des métaphores », et à l'entendre « gueuler selon le ton et le rythme Flaubert des phrases horripilantes pour la bourgeoisie ». Son séjour prolongé à Saint-Petersbourg a une excuse : « Il s'y est vendu quatorze mille exemplaires de *Fanny* ! Tu vois donc que les Russes sont pleins d'intelligence ; ils ne demandent qu'à se déformer le cœur et l'esprit. Mais je commence à penser trop souvent aux contraltos aux monstres verts et jaunes, aux chats et aux rats blancs et aussi à l'omnibus de Neuilly, véhicule plein de charme. J'ai même presque envie de voir un vaudeville grand signe d'affaissement et de crétinisme »...
Correspondance générale, t. VII, p. 114, n° 2624.
77. **Étienne GEOFFROY SAINT-HILAIRE** (1772-1844). 4 MANUSCRITS et NOTES autographes, et 3 L.A.S. (la plupart à lui adressées) de Giacomo Costantino BELTRAMI (1779-1855) ou A. RIGAL, 1831-1832 ; 7 pages in-4 ou in-fol. (petit manque à un f.), et 11 pages in-4 avec une adresse. 700/800
 DOSSIER RELATIF À UN LÉZARD BICÉPHALE DES PYRÉNÉES. [Cette découverte fut présentée à l'Académie des sciences le 9 mai 1831 ; Isidore Geoffroy Saint-Hilaire l'a évoquée dans son *Histoire générale et particulière des anomalies de l'organisation [...], ou Traité de tératologie* (t. III, 1836).
Paris 6 mai [1831]. J.C. BELTRAMI fait un rapport circonstancié au Président de l'Académie des sciences sur la découverte d'un lézard bicéphale, le 2 octobre 1829, par M. Rigal, apothicaire d'Argelès : très curieuses observations sur l'anatomie et le comportement de ce reptile, et circonstances de son décès... (François Arago a noté en tête de la lettre le nom des trois commissaires pour le rapport : Cuvier, Geoffroy Saint-Hilaire et Duméril). *Béziers 16-20 juin 1831*. A. RIGAL fournit de plus amples renseignements sur le lézard bicéphale, et notamment sur sa manière de se nourrir, sa cinquième patte, et un accident survenu avant celui qui entraîna sa mort ; anecdote sur une tentative naïve pour en faire hommage à la duchesse de Berry, alors que

Cuvier, Geoffroy Saint-Hilaire et l'Académie eussent aimé le posséder ; il est en contradiction avec Beltrami « au sujet de la double patte surnuméraire qu'il regarde comme un vrai bras donné à l'animal par la Providence »... Réponses aux questions de Geoffroy Saint-Hilaire... Paris 13 août 1832. Protestation de BELTRAMI : le lézard bicéphale est à lui, et non à « l'illustre académicien » qui refuse de le lui rendre...

Les notes de GEOFFROY SAINT-HILAIRE montrent l'intérêt du savant pour la tératologie ; elles portent toutes un titre : *Sur le lézard bicéphale des Pyrénées qui a vécu 5 mois*, avec des variantes, dont une plus développée : *Sur un lézard à deux têtes contemporain de la fille à deux têtes de Sardaigne, et qui a vécu comme elle durant une demi-année*. Il y expose comment il fut nommé par l'Académie pour faire un rapport sur le lézard découvert par Rigal, et présenté par Beltrami. M. Rigal lui ayant fourni « tous les éclaircissements désirables, il ne s'est plu à me répondre, a-t-il ajouté, que sous la condition que j'accepterais pour moi, pour la collection particulière son petit lézard, il ignorait que pour n'avoir jamais d'intérêts en opposition à mes devoirs d'administrateur de la collection publique, je me suis interdit de posséder en propre aucun objet d'histoire naturelle »...

78. **Théodore GÉRICAUT** (1791-1824). L.A.S., Florence 16 octobre [1816], à son ami Pierre-Anne DEDREUX, architecte pensionnaire à l'École française à Rome ; 3 pages in-4, adresse. 8.000/10.000

TRÈS BELLE ET RARE LETTRE AU DÉBUT DE SON SÉJOUR EN ITALIE, EN VOYAGE VERS ROME.

Sous très peu de jours il aura le plaisir d'embrasser son ami. « Vous êtes le plus près de moi maintenant, que j'ai quitté mes parents et votre cher frère [le peintre DEDREUX-DORCY] : aussi vous accablerai je de mon amitié, j'ai un besoin de voir quelqu'un de connaissance que vous devez imaginer. Voilà près d'un mois que je suis séparé de tout le monde je n'ai vu depuis ce temps que des indifférents [...] Nous pourrions parler ensemble de ce que nous avons laissé l'un et l'autre, de nos plaisirs et de nos peines de la patrie aussi car elle devient bien chère quand on en est sorti. Nous passerons ainsi notre temps et puis en travaillant beaucoup on arrive plus facilement à l'époque du retour »...

Il compte sur son ami pour l'initier à l'italien : « je veux l'apprendre aussitôt à mon arrivée pour ne plus éprouver le détestable embarras de ne pouvoir me faire entendre des autres et de ne les entendre pas eux mêmes ». Il aimerait aussi que Dedreux lui trouve « une petite chambre bien économique car ce n'est pas en loyer qu'il faut dépenser son argent à Rome, [...] soit une pension chez une bonne et honnête famille soit chez un aubergiste peu m'importera. Il est peut être nécessaire aussi d'avoir un atelier »... Il espère que Dedreux-Dorcy viendra les rejoindre au printemps. Il salue divers amis : Picot, Vinchon... Il apporte à Dedreux des habits, dont un pantalon collant : « apprêtez vous à faire belle jambe [...] Mon père vous dit mille choses et se flatte que vous serez mon mentor, mais si j'en crois quelques bruits j'aurai peut être plutôt besoin d'être le vôtre je promets au reste d'en bien remplir les fonctions et tout ce qui me paraîtra répréhensible je le blâmerai »...

79. **Jean GIRAUDOUX** (1882-1944). MANUSCRIT autographe signé, *Sur les Liaisons Dangereuses*, [1932] ; 22 feuillets petit in-fol. montées sur onglets et interfoliés de papier vélin, relié en un volume petit in-fol. demi-marquain bordeaux grain long à coins, tête dorée, non rogné (*Semet & Plumelle*). 3.000/3.500

PRÉFACE POUR *LES LIAISONS DANGEREUSES* DE CHODERLOS DE LACLOS, aux Éditions Stendhal, en 1932.

Ce manuscrit, qui présente quelques ratures et corrections, est écrit au verso de papier à l'en-tête de la *Commission d'Évaluation des Dommages subis en Turquie*.

Cette brillante et subtile étude s'ouvre sur un admirable tableau de la littérature et de la sensibilité de la fin du XVIII^e siècle : « Vers 1782, le siècle finissant pouvait espérer ne laisser aucune preuve trop scandaleuse de sa liberté. Ce qu'il allait léguer au siècle nouveau, après soixante années de sécheresse et de rouerie, c'était Manon Lescaut et la Nouvelle Héloïse. Une Moll Flanders parfumée et enrubannée, deux héros naïfs et d'ailleurs suisses, tels allaient être pour la postérité les tableaux de famille officiels de Lassay ou de Richelieu. Il est des sortes de civilisation qui ont été des secrets, qui sont restées des secrets, que n'ont trahies aucun des milliers ou des millions d'êtres qui participaient d'elles. L'évidence du XVIII^e siècle, la franchise de ses mœurs, le complet dévêtement d'âme auquel il était parvenu risquaient de rester des secrets, grâce à la courtoisie et à l'obséquiosité de la courtoisie orale, ainsi qu'à la connivence, achetée ou inconsciente; des écrivains »... Mais, à la parution des *Liaisons dangereuses*, « la mauvaise réputation du siècle fut commencée », et ce livre reste « le seul roman français qui vous donne l'impression de danger »...

Giraudoux analyse « les secrets de cette virulence », d'abord dans « le caractère tout particulier de la vocation de moraliste chez Laclos ». Giraudoux retrouve dans Laclos la rapidité, le style, la poésie, la concision et la cruauté de Racine...

Et il conclut : « Je crois que l'on comprend maintenant le virus des *Liaisons* et la raison pour laquelle elles effarent. C'est que tout, caractère et action, y va là où le français n'aime pas beaucoup qu'ils se dirigent, au déchainement. Cette lutte de l'auteur avec ses personnages, leur lucidité et leur crépitement dans l'atmosphère exaltée où ils vivent, provoquent en eux un déploiement et une conviction auquel tous les héros français s'étaient refusés. S'ils finissent par l'empoisonnement, par le suicide, par l'internement ou la petite vérole, ce n'est pas parce que le méchant doit être puni. C'est parce qu'ils vont jusqu'au bout, et que le mal finalement rejoint la maladie, l'esprit de domination et de certitude la mort. Les bons d'ailleurs ne s'en tirent pas mieux. En cela ce livre retardataire est un livre de précurseur. Pas précurseur certes pour la France, où il reste encore unique. Mais il est à croire que la constatation d'une analogie entre Valmont, Mme de Merteuil, la petite Volanges et d'autres héros aussi célèbres mais étrangers et plus récents viendra subitement à l'esprit et s'y imposera, en dépit de toutes autres différences, si nous disons d'eux que ce sont des "possédés" ».

Ancienne collection DU BOURG DE BOZAS (ex libris).

Reproduction page 39

Rome . 16 octobre

Mon cher ami j'ai sous trois ou quatre jours le
plaisir de vous embrasser, vous être le plus près
de moi maintenant, que j'ai quille mes parents
et votre cher frère; aussi sont accablés de mes
amitiés, j'ai un besoin de voir quelqu'un de
connaissance que vous devez connaître. Voilà
pour d'un mois que j'ai été séparé de tout le monde
j'ai un peu de peine à temps que des indifférents
aussi. Si de vos jours on peut être infiniement
vous pourriez parler ensemble de ce que nous avons
fait de bien et d'autre, de nos plaisirs et de nos
peines de la patrie enfin car elle devient bien
cher quand on en est sorti. nous passerons
ainsi notre temps et puis en travaillant beaucoup
on arrive plus facilement à l'époque de retour
je pense mes chers, que vous savez l'étatien
et que vous pourriez me guider un peu dans
l'étude de cette langue; car je veux l'apprendre
aussitôt à mon arrivée pour ne plus éprouver
le détestable embarras de ne pouvoir me faire
entendre des autres et de ne les entendre pas
eux mêmes. nous étudierons ensemble si vous voulez
ou bien vous m'indiquerez votre maître. Si vous avez
aussi le temps de me chercher une petite chambre

80. **Eugénie de GUÉRIN** (1805-1848). L.A., St Martin 25 décembre [1840]-8 janvier [1841], à SON PÈRE Monsieur de GUÉRIN au château du Cayla ; 4 pages in-4, adresse. 700/800

BELLE ET LONGUE LETTRE FAMILIALE.

Ayant passé Noël dans le Nivernais, chez les Sainte-Marie, elle en fait le récit à « mes chers habitans du Cayla »... Elle est allée à Nevers, partira pour Paris vers le 15 janvier. « J'ai quitté St Martin comblée d'amitiés et de jolis étrennes, une chaîne de montre, une paire de jolies mitaines, des ciseaux anglais et des aiguilles [...] le tout enfermé dans une précieuse cassette longtemps remplie de lettres de Maurice ». BARBEY D'AUREVILLE lui a écrit « une bien bonne et triste lettre. Le pauvre jeune homme est sans position et cherchant à s'en faire une. C'est la vie la plus malheureuse, la plus tracassée, la plus agitée [...] depuis des mois il ne sait où prendre le temps de penser, ni de rien faire. [...] il aurait mille choses à me dire de Mme SAND chez qui il ne va presque plus et qui s'est lancée dans un monde politique abominable ». Eugénie a entendu dire que son père allait accepter d'être maire : « ce sera seulement ennuyeux », elle aimerait que ce soit quelqu'un « plus de sur » qui s'en charge. Elle termine sa lettre en s'adressant à sa « chère Mimi »...

Ancienne collection Daniel SICKLES (XVI, 6853).

81. **Maurice de GUÉRIN** (1810-1839). L.A.S. « Maurice », au Cayla 15 octobre [1831], à son ami Charles LEFEBVRE DE BÉCOURT ; 3 pages et quart in-4, adresse (petit trou par bris de cachet). 4.000/5.000

MAGNIFIQUE ET TRÈS RARE LETTRE DU JEUNE POÈTE AMOUREUX, MORT À VINGT-NEUF ANS.

... « Je me trouve dans un de ces accès d'inexorable ennui qui consomment comme une fièvre. [...] à ce mal se joint un mal aussi profond et plus incurable, peut-être »... Il revient de Rayssac [château de son grand amour, Louise de BAYNE] : « c'est là que gît mon rêve depuis deux ans. J'ai été où aspiraient mes pensées, mes yeux ont vu ce qu'ils cherchaient, mon âme s'est remplie comme elle le voulait. Oh, oui, pendant huit jours j'ai senti la plénitude du bonheur, s'il y a bonheur à respirer une haleine qui dévore comme un feu brûlant, s'il y a du bonheur à se dire des mots qui vous restent ensuite comme des poignards dans le cœur. Cette âme est bien ce qu'il me faut ; oui, je crois qu'elle répondrait bien à la mienne, qu'elle la comprendrait [...] Mais je n'aime que pour me désespérer, et l'amour que je me plais à placer au ciel, me vient, à moi, de l'enfer. [...] Ennui sur ennui, voilà le fin mot de tout. Si je vis long-temps, j'irai, je crois, jusqu'aux portes du désespoir ; Dieu me fasse la grâce de ne pas y frapper. Le vent d'autan rugit comme un tigre à travers les croisées. Oh, comme il est en harmonie avec mon âme. Il y a quelque chose qui gémit profondément dans ce vent ; il me semble entendre la voix de la plainte universelle, il me semble que tous les soupirs du genre humain flottent sur ce souffle. Les idées bondissent dans ma tête comme des lions furieux et puis elles retombent froides et mortes : c'est là ma vie »...

Il doit revenir bientôt à Paris, passer « cette année hideuse de quatre ou cinq examens », et être précepteur des enfants de son cousin. *L'Avenir* a publié sa « pièce de vers sur la Pologne » qu'il avait adressée à LACORDAIRE : « Ce brave homme est plein de bonnes intentions pour moi ; mais je crois bien que je l'ennuie [...] Rien au monde ne m'est plus suspect que des éloges. Mais, au fait, pourquoi fais-je des vers ? [...] J'en fais, comme je t'écris cette lettre, pour me décharger, pour me débarrasser d'idées qui m'obsèdent. Et cependant je ne suis pas poète ; non, de par Dieu, je ne le suis pas ; je ne suis qu'une ébauche d'homme »...

Œuvres complètes (éd. M.-C. Huet-Brichard, Classiques Garnier), p. 573.

82. **Joseph-Ignace GUILLOTIN** (1738-1814) médecin et député, promoteur de la guillotine. P.A.S., avec apostille a.s. de Raphaël-Bienvenu SABATIER (1732-1811), chirurgien en chef des Invalides, Paris 18 ventose XII (9 mars 1804) ; 1 page et demie in-fol. sur papier avec timbre fiscal (portrait joint). 600/800

CERTIFICAT MÉDICAL délivré au citoyen NOWELL, médecin résidant à Boulogne sur Mer, venu consulter à Paris pour un ulcère fistuleux au côté droit qui s'est formé à la suite d'une pneumonie, causant vomissements, fièvre et amaigrissement. Guillotin pense qu'il doit « renoncer à l'exercice de son état, aller respirer l'air natal, vivre de régime, et faire usage de très peu de médicamens [...] le seul moyen d'adoucir un mal aussi fâcheux »... Cette attestation est certifiée par Sabatier.

83. **Victor HUGO** (1802-1885). L.A.S., Hauteville House 20 décembre 1859, à GEORGE SAND à Nohant ; 2 pages in-4, adresse avec timbre et marques postales (papier fin, corrosions d'encre). 3.000/4.000

MAGNIFIQUE LETTRE SUR L'EXÉCUTION DE JOHN BROWN (l'abolitionniste a été pendu aux États-Unis, malgré les appels de Victor Hugo).

« Je vous remercie de vos charmantes et magnifiques paroles. Vous me parlez de la *Légende des Siècles* en termes qui enorgueilliraient Homère. Je suis heureux que ce livre ait fixé quelques instants votre beau et calme regard.

En ce moment j'ai l'âme accablée. Ils viennent de tuer John Brown. L'assassinat a été commis le 2 décembre. Leur sursis annoncé était une infâme ruse pour endormir l'indignation. Et c'est une république qui a fait cela ! Quelle sinistre folie que d'être propriétaire d'hommes, et voyez où cela mène ! Voilà une nation libre tuant un libérateur ! Hélas ! j'ai vraiment le cœur serré. Les crimes de rois, passe ; crime de roi est fait normal ; mais ce qui est insupportable au penseur, ce sont les crimes de peuple.

Je relis votre admirable lettre avec charme et consolation. Vous aussi, vous avez vos épreuves. Elles augmentent, pour moi qui vous contemple souvent, la douce et fière sérénité de votre figure.

Je vous respecte et je vous admire ».

84. **Léopoldine HUGO** (1824-1843) fille aînée de Victor Hugo, morte noyée à Villequier. L.A.S. « L. », [27 avril 1843], à SON PÈRE VICTOR HUGO ; 3 pages in-8, adresse. 1.000/1.200

BELLE ET RARE LETTRE DE LA JEUNE MARIÉE À SON PÈRE (elle mourra le 4 septembre).

L'opposition inattendue de son père au prochain départ de sa mère est le premier chagrin qu'elle éprouve depuis deux mois : « je t'en conjure, mon père chéri, laisse venir Maman ! – Je ne te demande pas de l'accompagner puisque tu as déjà ajourné ce bonheur, je fais taire en moi toutes mes tentations de supplications et de prières. – Je ne veux pas être importune et fatigante, seulement je te demande tout de suite Maman, mon frère et ma sœur ! [...] Laisse-moi jouir de leur venue, laisse-moi leur parler de toi, eux qui seront tout imprégnés de ta présence, et qui m'apporteront aussi quelques-uns de tes baisers. Que je ne me dise pas, que je ne suis plus pour vous un enfant aussi chéri que mes frères [...] Oh ! mon bon père, je n'ai jamais douté de ton amour si grand, de ta tendresse si dévouée, c'est pour cela que je viens à toi, si sûre d'être écoutée »... Le buste de son père, « admirablement ressemblant », lui est parvenu ; elle demande son portrait, ou une réduction d'un buste de DAVID (d'Angers) : « Je le mettrai devant mon prie-Dieu, à côté des portraits de Maman et de Dédé, au-dessus du bénitier d'argent et du chapelet en perles que tu m'as donnés il y a si longtemps »...

Correspondance (éd. P. Georget), p. 402.

85. [Victor HUGO]. **Juliette DROUET** (1806-1883). L.A.S. « Juliette », mercredi matin 29 mai [1844 ?], à VICTOR HUGO ; 4 pages in-8. 1.200/1.500

Elle est honteuse de si bien dormir, « surtout quand je pense que tu ne dors pas toi et que tu travailles jour et nuit comme un pauvre chéri. J'ai honte de ma paresse et de mon inutilité et je m'en veux sérieusement. Je voudrais te voir, mon cher petit bien-aimé, pour te voir, pour savoir comment tu vas et pour te caresser de toute mon âme. Tâche de venir si tu sors de bonne heure et je serai bien heureuse. Le temps continue d'être bien froid et bien humide il faut faire très attention à toi. Tu sais avec quelle facilité tu t'enrhumes et ton petit Toto aussi. Il faut vous surveiller tous les deux. À ta place, mon amour, j'aurais fait ajourner les leçons de polka pour Toto parce que c'est une danse assez *violente* ; qu'il aura chaud et qu'en sortant il peut attrapper un refroidissement »... Elle craint une fluxion de poitrine, et elle termine : « Je vous aime mes chers petits, je vous adore mes chers enfants et en défendant votre santé c'est ma vie que je défends. Baisez-moi bien vite et aimez-moi je vous l'ordonne »...

86. **Alexandre von HUMBOLDT** (1769-1859) voyageur et géographe. L.A.S., [27 mars 1824], au diplomate Alexandre Victor MARTIN ; 1 page in-12, adresse. 200/250

Il a vite envoyé la lettre pour le premier ministre : « J'y ai réuni tout ce qui pouvoit produire de l'effet. Il ne faut pas être surpris que je n'ai pas reçu de réponse. Les Ministres ne répondent que lorsque les affaires sont terminées »...

87. **Jean-Jacques-Marie HUVÉ** (1783-1852) architecte (la Madeleine). L.A.S., Paris 16 juin 1841, à M. DELAUNAY, directeur du journal *L'Artiste* ; 1 page in-4. 150/200

« J'ai l'honneur de vous adresser l'autorisation que vous m'avez demandée, pour visiter ou faire visiter, par un de MM. vos redacteurs, l'Eglise de la Madeleine, dans tous ses détails [...]. Dans tous les cas, je serai à votre disposition pour vous donner tous les renseignements qui pourraient vous être utiles et faciliter le travail de la personne que vous chargerez de cette mission »...

88. **Jean-Dominique INGRES** (1780-1867). L.A.S., 11 décembre 1854, [au comte de NIEUWERKERKE, directeur général des Musées impériaux, intendant des beaux-arts de la Maison de l'Empereur] ; 2 pages et demie in-4 (cachet de collection *Duc de Tascher La Pagerie*). 2.500/3.000

INTÉRESSANTE LETTRE POUR REFUSER DE FAIRE LES PORTRAITS DE NAPOLÉON III ET EUGÉNIE.

Le comte et le Ministre d'État ont fait pressentir à Ingres qu'il pourrait être « chargé d'exécuter les portraits de leurs Majestés [...] Mais plus je vois approcher la réalisation d'une pensée qui m'honore, plus je sens augmenter l'appréhension qu'elle me cause. Je vous ai déjà exposé toutes les difficultés qui se rencontrent dans l'exécution des portraits en général, mais elles se présentent en bien plus grand nombre lorsqu'il s'agit des portraits de L.L. M.M. ! Je jouis dans le calme, de la réputation inespérée que j'ai obtenue par beaucoup de peine et de travail et la crainte d'entreprendre des portraits qui ne satisferoient peut-être pas L.L. M.M. me troublent extrêmement. Je ne sais que trop, malheureusement, que je n'ai pas eu le bonheur de les contenter dans mon dernier ouvrage et vous devez comprendre [...] combien il serait pénible pour moi, après beaucoup d'efforts, de ne pas répondre à leur attente »...

Il supplie le comte « d'éloigner, s'il se peut, la pensée, d'une exécution aussi difficile, qu'incertaine dans sa réussite. Pardonnez-moi, je vous prie, de vous initier ainsi, à mes délicatesses d'artiste, vous pouvez, plus que tout autre, les sentir et les protéger »...

Reproduction page précédente

89. **Eugène ISABEY** (1803-1886) peintre. 2 L.A.S. ; 1 et 2 pages in-8. 120/150

12 [novembre 1837], à un Maître, à qui il envoie un tableau pour lequel il veut mille francs. Paris 31 août 1838, à RIVET au sujet d'un tableau que devait acheter la ville de Rouen, et qu'il va envoyer à Lyon : « cela représente Virginie morte l'instant où elle est jettée sur le sable, au bord de la mer » ; il en voudrait 5000 francs.

90. **Alfred JOHANNOT** (1800-1837) peintre. L.A.S., [6 juin 1835], à M. Léopold chez M. Giroux ; 2 pages in-8, adresse. 100/150

Il lui demande de ne pas montrer son dessin de François I^{er} à M. de La Ferrière, car c'est un double de celui qu'il a acheté, et cela pourrait le dissuader d'acheter d'autres dessins. Il parle du dessin *l'Arrestation* vendu à DURAND-RUEL...

91. **Joseph JOUBERT** (1754-1824). L.A.S. (paraphe), Villeneuve-sur-Yonne 28 février 1804, à Charles-Julien de CHÊNEDOLLÉ à Vire ; 2 pages in-8, adresse. 700/800

BELLE LETTRE SUR CHATEAUBRIAND.

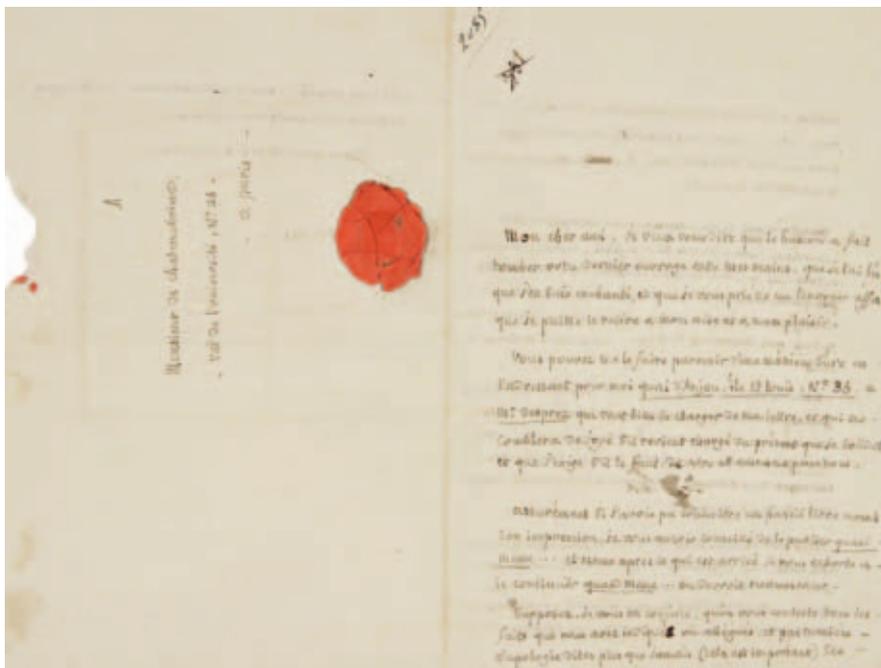
Il a reçu la lettre de Chênédollé. « Comme j'allois y répondre CHATEAUBRIAND arriva et me déclara qu'il se chargeoit de tout. Il y a près de 15 jours qu'il est à Paris, et il ne nous a pas encore écrit, mais mon frère nous donne de temps en temps de ses nouvelles et je sais qu'il se porte bien ». Chateaubriand pense aller en Suisse avec Chênédollé : « je vous regretterai infiniment – vous m'auriez consolé de lui. Notre chambre est toujours à votre service – et même tout l'appartement car le *chargé d'affaires* [Chateaubriand] n'en a pas voulu. [...] Nous ignorons encore s'il partira et comment il partira. Nous ne prendrons nos dernières résolutions que lorsqu'il aura pris les siennes. [...] Quelque parti qu'il prenne et en quelque lieu que vous soyez, demeurez persuadé que je vous désirerai souvent partout où je serai moi-même. L'esprit, la raison, la réflexion et le talent sont des choses dont la réunion est plus rare qu'on ne croit. J'en sens le prix de plus en plus et depuis que j'ai perdu Mme de BEAUMONT je ne vois plus à qui et avec qui je pourrai parler dans le monde. Je voudrais bien que vous eussiez quelque grand intérêt à nous rester. La pauvre société dissoute ne vous oublie pas malgré son éparpillement »...

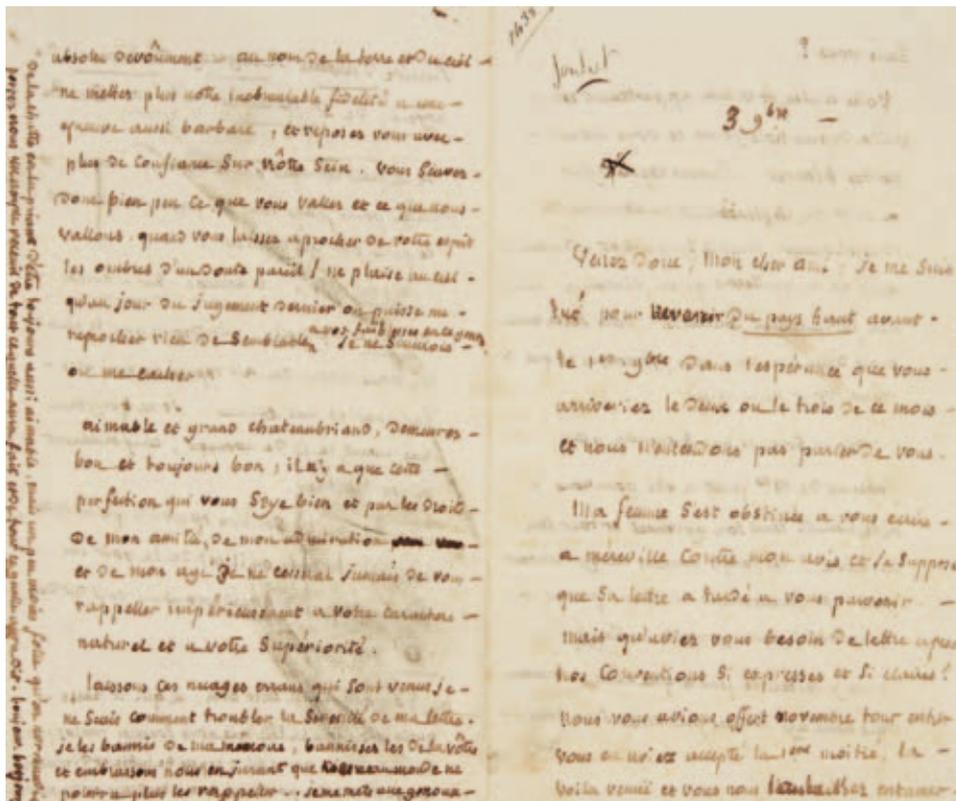
Correspondance générale (éd. R. Tessoneau), t. I, p. 271 (n° 107).

92. **Joseph JOUBERT** (1754-1824). L.A.S. « J. », 11 octobre 1816, à François-René de CHATEAUBRIAND ; 2 pages et demie in-8, adresse, cachet cire rouge. 1.000/1.200

BELLE LETTRE INÉDITE SUR *DE LA MONARCHIE SELON LA CHARTE PEU APRÈS LA SAISIE DU LIVRE ET LA DESTITUTION DE CHATEAUBRIAND DE SON TITRE DE MINISTRE D'ÉTAT* (18 et 21 septembre 1816).

« Mon cher ami, je veux vous dire que le hasard a fait tomber votre dernier ouvrage entre mes mains, que je l'ai lû, que j'en suis enchanté, et que je vous prie de me l'envoyer afin que je puisse le relire à mon aise et à mon plaisir. [...] Assurément si j'avois pu connoître un pareil livre avant son impression, je vous aurois conseillé de le publier *quand même*... Et meme apres ce qui est arrivé je vous exhorte de le continuer *quand meme*... On devrait recommencer. Supposez, je vous en conjure, qu'on vous conteste tous les faits que vous avez indiqués ou allégués, et par manière d'apologie dites plus que jamais (cela est important) ses vérités à l'univers entier, comme vous l'avez fait, avec force, avec douceur, avec ménagement, avec courage : avec une sage franchise, avec une candeur prudente et une adroite ingénuité »... Il se propose de couvrir de ses « hieroglyphes » son exemplaire du livre, et de le prêter à tous ceux qui voudront l'emprunter. « Assurez madame de *Cb.* de l'incorruptible fidélité de mon fantasque amour pour les caprices de sa raison et de sa déraison. [...] Vous devriez bien venir nous voir et passer quelques jours avec nous : cela raffraichit et calmeroit entièrement votre cœur, votre tête et vos humeurs qui ont dû être un peu agitées. Vous me rendriez heureux et peut être je ne vous serois pas inutile. Je suis en verve pour vous donner de bons conseils, d'héroïques consolations, des louanges exquises, et de hauts encouragemens »...





93. **Joseph JOUBERT** (1754-1824). L.A., 3 novembre [1816], à François-René de CHATEAUBRIAND ; 4 pages in-8, avec le nom de « Joubert » inscrit par Chateaubriand en tête (lég. salissure). 1.000/1.200

BELLE LETTRE INÉDITE D'AMITIÉ À CHATEAUBRIAND.

Il exhorte son ami à venir chez lui avec Mme de Chateaubriand, multipliant les signes d'hospitalité et de désir de réparer ses fatigues et ses ennuis. « Bonjour, mon cher ami, à qui il passe quelquefois par la tête que nous sommes tantôt plus tantôt moins vos amis ; un peu de lubie et d'injustice que je vous passe par l'excès de ma tendresse et de mon absolu dévouement – au nom de la terre et du ciel. Ne mettez plus votre inébranlable fidélité à une épreuve aussi barbare, et reposez vous avec plus de confiance sur notre sein. Vous savez donc bien peu ce que vous valez et ce que nous vallons, quand vous laissez approcher de votre espoir les ombres d'un doute pareil ! Ne plaise au Ciel qu'au jour du jugement dernier on puisse ne reprocher rien de semblable à vos faiblesses en ce genre. Je ne scaurois où me cacher. Aimable et grand Chateaubriand, demeurez bon et toujours bon ; il n'y a que cette perfection qui vous seye bien et par les droits de mon amitié, de mon admiration et de mon âge je ne cesserai jamais de vous rappeler impérieusement à votre caractère naturel et à votre supériorité. Laissons ces nuages errans qui sont venus je ne sais comment troubler la sérénité de ma lettre. Je les bannis de ma mémoire, bannissez les de la vôtre et embrassons nous en jurant que rien au monde ne pourra plus les rappeler »...

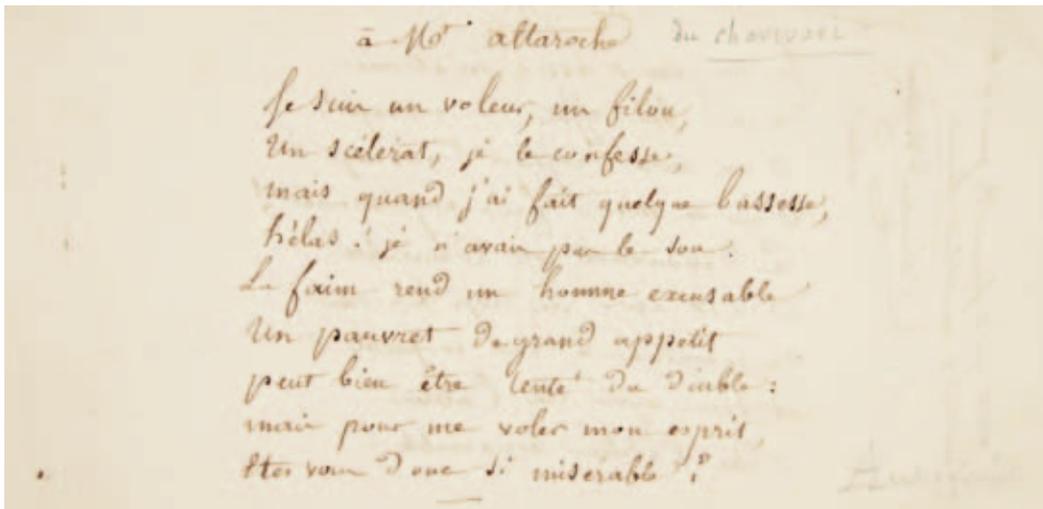
94. **Pierre-Jean JOUVE** (1887-1976). POÈME autographe signé, *Au grand nombre*, septembre 1916 ; 3 feuillets in-4 (27 x 21 cm) montés sur onglets, sous chemise demi-maroquin rouge. 800/1.000

BEAU POÈME PACIFISTE publié pour la première fois dans la *Revue mensuelle* de Genève en novembre 1916, avec la date de « septembre 1916 » et une dédicace à Fernand Desprès. Comme les œuvres de cette époque, il a été renié par Jouve. Il compte 45 vers :

« A toi qui viens vers le blessé,
 Qui pose le canon du revolver entre ses yeux,
 Et tires ;
 A toi qui fusilles ton ami
 Sans vouloir le reconnaître »...

ON JOINT un extrait de la *Revue mensuelle*, donnant le poème ; 2 L.A.S. à Charles BERNARD, Sierre 31 octobre 1916 et Genève 27 avril 1917, évoquant Romain Rolland, la correction d'épreuves, la *Revue mensuelle* (plus une l. de Mme A. Jouve, Sierre 12 mars 1917).

Ancienne collection Philippe ZOUUMEROFF (1999, 348).



95

95. **Pierre-François LACENAIRE** (1803-1836) assassin et écrivain. POÈME autographe, à **M^r Altaroche**, [1835] ; 2 pages obl. in-8. 1.000/1.500

TRÈS RARE POÈME DE LACENAIRE.

[Lacenaire est en prison lorsqu'il apprend par la *Gazette des Tribunaux* du 7 novembre 1835 qu'Agénor ALTAROCHE, collaborateur du *Charivari*, est poursuivi pour avoir publié la *Pétition d'un voleur à un roi son voisin*, dont Lacenaire est en fait l'auteur. Le 10 novembre, il écrit à Altaroche pour protester contre ce plagiat, et lui envoie ce poème qui sera publié dans la *Gazette des Tribunaux* du 12 novembre. Voir Lacenaire, *Mémoires et autres écrits*, édition établie par Jacques Simonelli (José Corti, 1991), p. 185 et 276 et notes.]

Il s'agit probablement ici d'une première version en deux strophes du poème, auquel il sera ajouté deux strophes intermédiaires ; ces deux strophes de 9 vers chacune présentent quelques variantes avec le texte imprimé. Le manuscrit porte cette note en marge : « J'atteste que ce fragment de poème est de l'écriture de mon client Lacenaire. G. Brochant de Villiers avocat ».

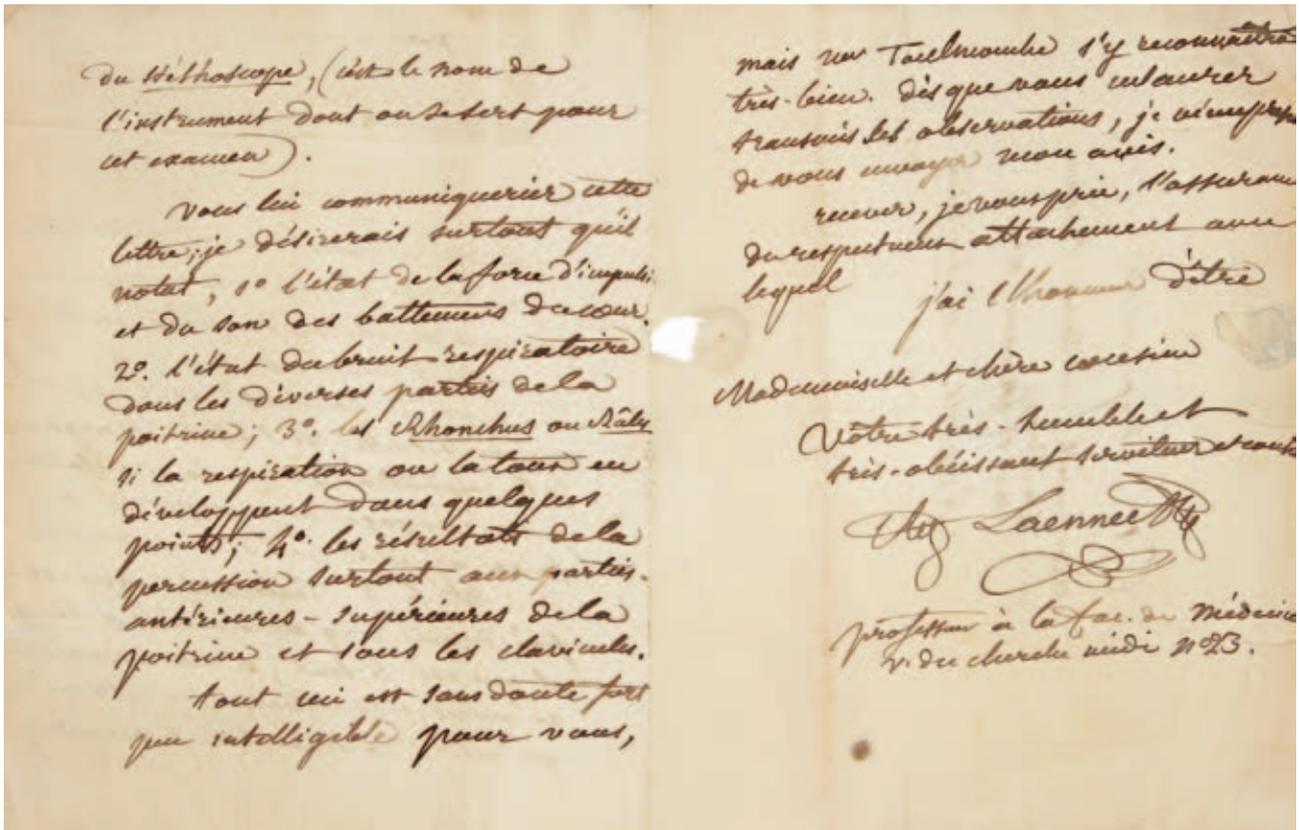
« Je suis un voleur, un filou,
Un scélérat, je le confesse,
Mais quand j'ai fait quelque bassesse,
Hélas ! je n'avais pas le sou. [...]
Mais pour me voler mon esprit,
Êtes vous donc si misérable ? »...

Les autographes de Lacenaire sont TRÈS RARES.

96. **Pierre Choderlos de LACLOS** (1741-1803). P.S. comme Commissaire du Conseil exécutif provisoire, Châlons-sur-Marne 14 septembre 1792, au bas d'une L.S. du maréchal et généralissime Nicolas LUCKNER (1722-1794) ; 1 page in-fol. 1.200/1.500

Lettre d'envoi d'une copie certifiée par LUCKNER « des pouvoirs du S^r Chauderlos La Clos nommé Commissaire par le Conseil Exécutif Provisoire. Il réside près de moi, et je ne m'écarterai en rien de tout ce que ses pouvoirs me prescrivent »... Laclos a enregistré et signé la lettre le même jour.

ON JOINT la copie conforme, signée aussi par LUCKNER, de l'arrêté du Conseil exécutif provisoire du 5 septembre 1792, motivant et ordonnant la mission de Laclos près du maréchal Luckner, généralissime des armées de la Nation, pour enregistrer sa correspondance et les rapports donnés ou reçus par lui : « il fera choix pour la rédaction des ordres du generalissime d'un citoyen qui également versé dans la connoissance des langues françoises et allemandes, puisse en traduisant littéralement les ordres du Generalissime prevenir toutes les erreurs qui pourroient prendre leur source dans laditte rédaction ou dans la vicieuse interprétation des expressions du Généralissime »...



97. **René LAËNNEC** (1781-1826). L.A.S. « R. Laennec », Paris 10 mars 1825, à sa cousine Mlle Similienne ARTHUR DE LA GAUTHRAYE, à Rennes ; 3 pages in-4, adresse ; sous chemise demi-marocain rouge. 7.000/8.000

TRÈS RARE LETTRE SUR SA TECHNIQUE D'AUSCULTATION ET LE STÉTHOSCOPE.

Les renseignements qu'elle lui communique sur sa santé lui montrent qu'il faudrait « avoir un examen détaillé de l'état des organes de la respiration et de la circulation ». Il l'engage à consulter son ancien élève le Dr TOULMOUCHE, seul médecin à Rennes « qui ait l'habitude de se servir du *stéthoscope* (c'est le nom de l'instrument dont on se sert pour cet examen). [...] je désirerais surtout qu'il notât, 1° l'état de la force d'impulsion et du son des battements du cœur ; 2° l'état du bruit respiratoire dans les diverses parties de la poitrine ; 3° les *Rhonchus* ou *Râles* si la respiration ou la toux en développent dans quelques points ; 4° les résultats de la percussion surtout aux parties antérieures-supérieures de la poitrine et sous les clavicules. Tout ceci est sans doute fort peu intelligible pour vous, mais Mr Toulmouche s'y reconnaîtra très-bien. Dès que vous m'aurez transmis ses observations, je m'empresserai de vous envoyer mon avis »...

Ancienne collection Philippe ZOUMMEROFF (1995, n° 148).

98. **Marie-Madeleine Pioche de La Vergne, Madame de LA FAYETTE** (1634-1693). L.A., [Espinasse] 3 juillet [1657, à Gilles MÉNAGE] ; 4 pages in-4 (2 petites taches d'encre) ; transcription ancienne jointe. 4.000/5.000

BELLE LETTRE À SON AMI MÉNAGE.

Elle souffre d'un mal de tête... « vous scavez que cest la maladie des beaux esprits et ainsi il faut que j'y soye sujette tant que je seray bel esprit et aparament si tant est que je le sois je le seray toujours je croy pourtant que lon se desfait quelque fois du bel esprit par exemple je nay plus dans la teste que les sentences les exploits les arest les productions je n'escris presque que pour mes affaires je ne lis que des papiers de chicane je ne songe non plus ny aux vers ny a litalien ny a lespagnol que si je n'en avois jamais ouy parler cela estant ainsi je croy que quand j'aurois esté bel esprit que je ne le serois plus et que je ne serois qu'un esprit d'affaires asseurement jay fort les miennes dans la teste »...

Elle parle alors longuement et en détail de ce procès concernant les créances de la succession de son beau-père... « Je m'estois toujours bien doutee quil nous faudroit demeurer a ces vieux barbons de la grande chambre et que le conseil mesme nous y renverroit ». Elle explique comment elle et son mari essaient de plaider la nullité de la saisie faite par Mme Vallier sur leurs terres : « Qu'en la saisie de Valier seroit declarée bonne ladjudication que Mr de La Fayette a obtenue ne seroit pas nulle car Mr de La

Fayette cest defendu jusques icy à la grande chambre en qualité d'héritier par benefice dinventaire soutenant que la dette de Valier n'estoit pas légitime [...] C'est une chose admirable que ce que fait l'interest que [l'on] prend aux affaires si celle cy n'estoient point les miennes je ny comprendrois que le haut allemand et je les scay dans ma teste comme mon pater et dispute tous les jours contre nos gens d'affaires des choses dont je nay nulle cognoissance et ou mon interest seul me donne de la lumiere. Je suis espouvantee du prix ou sont les charges des M^{tes} des Requetes cent mille escus grands dieux sceut esté autre fois la rançon dun Roy »...

Correspondance (éd. A. Beaunier), t. I, n° 67, p. 109.

Reproduction page 47

99. **Alphonse de LAMARTINE** (1790-1869). L.A.S., Florence 29 décembre 1826, à Victor HUGO ; 3 pages in-4, adresse avec cachet cire rouge (brisé). 1.200/1.500

TRÈS BELLE LETTRE À VICTOR HUGO AU SUJET DES *ODES ET BALLADES* (qui s'ouvrent sur la pièce « À M. Alphonse de Lamartine ») ET DE *CROMWELL*.

« Mon cher ami. J'attendais vos vers, mais je connaissais les plus beaux : ce sont ceux aussi qui me sont les plus chers. Ce volume est supérieur encore à mon avis aux précédents : on y sent une verve plus mure et plus originale. Vous tenez tout ce que vous avez promis. Mais vous promettez à mon avis bien plus encore pour un avenir plus éloigné. J'ai appris que vous faisiez un drame de Cromwel, je ne doute aucunement que vous ne fassiez du neuf et du beau en ce genre : il a besoin en vérité qu'une baguette le touche car il est mort. Je crois que Cromwel vous tentera par son succès et que vous nous créerez un théâtre du tems : car le notre est encore du tems de la ruine de Troie.

Cela ne vous empêchera pas d'être un grand poète lyrique – une main lave l'autre. Travaillez donc pendant que le vent souffle ; un tems viendra trop tôt où vous vous reposerez comme moi, où vous vous laisserez dissiper par les interests de ce bas monde, où l'amour la solitude la poésie ne suffiront plus ou manqueront plutôt à votre âme.

Ne m'accusez pas de vivre loin de la France et d'écrire des dépêches. J'ai besoin d'un mouvement vif et continu dans la vie pour la supporter ; un petit interet de tous les jours que la guerre les voyages ou la diplomatie donnent quand le reste est oublié, ce n'est pas ambition je vous jure : c'est inquiétude d'esprit.

Un conseil sévère encore que je veux en ami vous répéter : ne cherchez pas l'originalité ! Puisque vous êtes né original ! Laissez cela aux imitateurs c'est leur seule ressource. Visez au simple plus qu'au sublime et vous serez plus sublime encore. Je vous dis ces deux mots au sujet des ballades. C'est une autre espèce de fable à laquelle on ne croit pas plus aujourd'hui qu'à Junon sœur et femme de Jupin & cela n'est donc pas vrai *imaginativement*, cela n'est donc pas du tems. Examinez si j'ai tort ou raison : c'est un jeu de l'esprit ! et non pas ce qu'il vous faut »...

Correspondance générale, 2^e série, t. IV, p. 403 (26-94).

Reproduction page 47

100. **Alphonse de LAMARTINE** (1790-1869). L.A.S., Florence 12 février 1828, à l'abbé DUMONT, curé de Bussières ; 3 pages in-4, adresse (un peu salie, petites déchirures sans manque). 600/800

BELLE LETTRE AU MODÈLE DE JOCELYN.

« Tranquillisez-vous, mon cher et vieux pasteur. Ma mère m'a informé de vos embarras que je prévoyais bien devoir tôt ou tard vous accabler ; mais il y a remède. Nous nous chargerons de payer, répondre aux plus pressés et même ensuite aux derniers venus. Quand j'irai à Mâcon cet été je mettrai la main à votre œuvre et tout s'arrangera à votre satisfaction. Ne vous retranchez rien dans le moment où votre santé a besoin de soins et de repos d'esprit. Comptez sur mon amitié à toute épreuve [...] Encore une fois calmez-vous complètement. Si on vous chasse de votre jardin, établissez-vous dans ma maison et dans mon jardin à St Point ou Montculot. Je vous y offre asile, bon feu, bon dîner et vrai plaisir d'hôte. Mais j'espère pour vous que vous ne quitterez pas Bussières, où vous êtes aimé et que vous aimez. Ne me remerciez de rien car je ne puis être plus heureux que de vous donner des marques réelles d'amitié. Voilà votre traitement augmenté. Je continuerai mon petit supplément, vos dettes et intérêts seront payés peu à peu par nous. Tout ira aussi bien et mieux qu'avant dans le presbytère de Bussières et nous y ferons encore quelques dîners tranquilles et gais »...

Correspondance générale, 2^e série, t. V, p. 66 (28-19).

101. **Alphonse de LAMARTINE** (1790-1869). L.A.S., Saint-Point 8 décembre 1847, [à Émile de GIRARDIN] ; 3 pages in-8 à son chiffre couronné. 600/800

BELLE LETTRE SUR L'*HISTOIRE DES GIRONDINS*.

Il a dicté un petit mot pour *Le Bien public* afin qu'il soit bien constaté qu'il fait ses réserves contre le contrat qu'auraient signé ses acquéreurs concernant l'*Histoire des Girondins* ; il demande une explication avant tout accomplissement partiel du contrat : « Je ne puis renoncer pour eux au seul et très légitime moyen que j'aye de me libérer de charges énormes : la vente par souscription de l'ouvrage le plus important le plus étudié, et le plus volumineux de tous mes ouvrages. L'œuvre de six ans. J'espère qu'aucune polémique ne se lèvera entre la *Presse* et moi à ce sujet. Nous avons entre nous mes acquerreurs. Nous n'avons, vous et moi, de comptes à demander qu'à eux seuls. Ils doivent répondre, à *moi* de ce qu'ils vous ont vendu sans droit ; à *vous* de ce qu'ils ne pourraient livrer sans me dépouiller et par conséquent sans résistance victorieuse de ma part. J'espère que tout cela s'arrangera en sauvegardant les droits de tout le monde. J'y apporterai cet esprit de conciliation, de respect pour la publicité, de reconnaissance pour *la Presse* et d'attachement pour vous que vous me connaissez et qui résolvent l'insoluble »...

102. **Alphonse de LAMARTINE** (1790-1869). L.A.S., 29 juin 1855, à Louis-Julien LARCHER, compositeur d'imprimerie ; 3 pages in-8, enveloppe. 600/800

CRITIQUE DU SOCIALISME.

« Ce n'est pas le motif car si le salaire est faible en argent à la campagne la vie aussi y est presque gratuite. Vous cherchez la cause dans la *faim* comme tous les socialistes modernes, elle est dans l'âme. Ce qui tue le socialisme c'est qu'il est un écoulement du *matérialisme*, par conséquent un mensonge. Il réduit le problème social à une question de consommation. Il nous avilit ainsi [...] si je voulais analyser le mal je trouverais bien aussi quelque vérité. Mais à quoi bon ? Le remède n'est pas à ma portée ; il est dans les tems et nous sommes d'une heure »...

Correspondance générale, t. VI, p. 609 (55-14).

103. **Alphonse de LAMARTINE** (1790-1869). L.S., Paris 2 décembre 1857 ; 1 page et demie in-8. 50/60

Lettre à ses abonnés qui sont « une véritable famille d'amis », pour le renouvellement de leur abonnement de 1858 au *Cours familial*...

ON JOINT une lettre-circulaire lithographiée (7 décembre 1863) ; et 4 gravures sous chemise titrée *Vignettes pour les œuvres de M. de Lamartine* (Gosselin, Furne, 1832).

104. **Félicité de LAMENNAIS** (1782-1854). L.A.S. « F. », Londres 12 septembre 1815, à SON FRÈRE Jean-Marie de LAMENNAIS à Saint-Brieuc ; 2 pages et demie in-4, adresse (petit trou par bris de cachet). 800/1.000

IMPORTANTE LETTRE À SON FRÈRE ÉCRITE DE LONDRES, où Lamennais séjourna d'avril à novembre 1815. C'est là qu'il rencontra l'abbé CARRON qui le poussa au sacerdoce.

Il pense que son frère a reçu les lettres écrites après la fin de sa retraite, et parle de l'abbé CARRON : « Il m'est impossible de peindre sa tendresse et ses bontés pour moi. Sans lui je n'eusse jamais pris le parti auquel il m'a déterminé : trop de penchans m'entraînoient dans une autre route. Aujourd'hui même je ne saurois penser à la vie tranquille et solitaire des champs, à nos livres, à la Chenaie, au charme repandu sur tous ces objets, auxquels se rattachent tous mes desirs et toutes mes idées du bonheur ici-bas, sans éprouver un serrement de cœur inexprimable [...] Mais enfin il faut tout vaincre en renonçant à tout ».

Il ne sait pas plus que l'abbé Carron la date de son retour en France. Il prévoit encore de grands malheurs pour sa malheureuse patrie : « La main de Dieu est sur l'Europe. [...] On ne peut que plaindre le Roi, qui marche à grands pas vers sa ruine. Il est un des plus étonnans et des plus lamentables exemples d'aveuglement qui ait encore effrayé la terre ». Lamennais cite les livres qu'il a achetés à Londres, puis demande à son frère, si la paix se rétablit en France, s'il serait possible de faire une œuvre de charité : « Voici le fait : il y a dans la pension où je demeure un enfant de 13 ans, doux, intelligent, et d'une condition honorable. Il est élevé dans le protestantisme. Cet enfant paroît s'être attaché à moi, et avoir le desir de venir en France. Ses parens y consentent, et consentent également à ce qu'il embrasse la religion catholique, pourvu qu'au moyen de cette légère circonstance, ils soient délivrés des frais de son éducation. Je n'ai rien répondu ; mais j'en ai parlé à M^r Carron, qui m'a observé avec raison, que quoique on ne doive rien négliger pour sauver une ame, cependant cette nouvelle charge seroit peut-être très pesante pour nous »... Lamennais laisse son frère juge des possibilités... [On sait qu'il s'attacha à cet enfant, Henry MOORMAN, et qu'il tenta de le convertir au catholicisme. Moorman mourut en 1819 et Lamennais fut profondément affecté par cette mort]. Il s'interroge enfin sur les affaires ecclésiastiques de la France, et l'attitude du Pape...

Correspondance générale (éd. L. Le Guillou), t. I, n° 151, p. 265. Ancienne collection Daniel SICKLES (XV, 6458).

105. **Félicité de LAMENNAIS** (1782-1854). L.A., La Chenaie 19 octobre [1832], à SON FRÈRE Jean-Marie de LAMENNAIS à Saint-Méen (Ille-et-Vilaine) ; 1 page in-4, adresse au verso (petite déchir. par bris de cachet sans perte de texte, petites fentes réparées). 500/600

INTÉRESSANTE LETTRE SUR SA SOUMISSION AU PAPE ET SUR LES DANGERS GRANDISSANTS QUI MENACENT L'ÉGLISE.

M. de COUX lui a écrit « que le Pape est parfaitement content de notre soumission, et est fort loin de rien exiger de plus, par conséquent qu'il n'entend pas lui-même que son encyclique ait aucun caractère dogmatique. Cependant je n'ai pas cru devoir lui écrire, de peur que sa réponse ne fût conçue en des termes qui impliquassent une soumission plus étendue que celle qui a été dans notre intention, et aussi parce que son bref ne servirait qu'à nous mettre dans une position équivoque et fautive à l'égard du libéralisme »... Puis Lamennais recopie sa lettre à M. de Coux : « nous avons essayé de défendre l'Église, en un des plus grands périls où, de l'aveu de tous, elle se soit trouvée depuis son origine peut-être. Le Souv. P. a désapprouvé notre action ; nous nous sommes arrêtés, c'étoit notre devoir : et autant je me réjouis de la satisfaction que le S. Père a éprouvée de cet acte d'obéissance, autant je suis loin de m'en faire un mérite : nous avons agi en catholiques, et voilà tout. Or, à présent que le danger paroît devenir plus alarmant de jour en jour, et d'heure en heure ; à présent que la haine du catholicisme et la haine de Rome s'accroît incessamment, avec une rapidité sans exemple ; à présent que les âmes sont partout pénétrées des prévisions les plus désolantes, des plus sinistres pressentiments, que dirois-je au S. Père, et quelles paroles lui adresserois-je du fond de mon inconsolable douleur ? La Siègne, je n'en doute pas, est encore plus vive, et mon silence doit la respecter. Aux approches des maux qui se préparent, de la tempête qui ébranlera la chrétienté jusqu'en ses fondements, je ne désire qu'une chose, être oublié dans mon obscure retraite, je ne goûte qu'une consolation, celle de prier au pied de la Croix »...

Correspondance générale (éd. L. Le Guillou), t. V, n° 1914, p. 204. Ancienne collection Daniel SICKLES (XV, 6460).

106. **Alexandre Auguste LEDRU-ROLLIN** (1807-1874) avocat et homme politique. L.A.S., 12 février 1860, à M. Voizel ; 2 pages in-8. 100/150

Il l'approuve de vouloir rentrer en France ; lui-même le ferait dès que la mesure d'exclusion contre lui serait levée. Il a rompu avec GEORGE SAND « depuis ses rapports avec le coup d'État, ses commérages contre les proscrits, et ses genuflexions dans la boue Impériale ». Bocage et Roqueplan ne sont que des « feseurs »...

107. **Frédéric LEMAITRE** (1800-1876) acteur. L.A.S., Paris 24 novembre 1842, au Maire du 5^{me} Arrondissement ; 3 pages in-4. 150/200

Il demande à être exempté du service de la Garde Nationale, et annonce à l'appui de sa « trop juste réclamation » des certificats par son médecin ordinaire le docteur Souttier, Arnal médecin du Théâtre de la Porte St Martin, et Magendie « medecin du Roi, premier medecin de l'hotel Dieu [...] De pareilles attestations éloignent tout soupçon »... Il espère « qu'une prompte décision viendra me mettre à l'abri des poursuites que le conseil de discipline dirige contre moi »... Il fait suivre sa signature de son adresse : « N° 12 rue de Lancry ».

108. **Pierre LEROUX** (1797-1871). 2 L.A.S. et 1 L.A., 1840-1851, à GEORGE SAND ; 14 pages in-4 ou in-8. 1.000/1.200

[*Octobre 1840*]. Longue lettre relative au projet d'une *Vie de Napoléon* que Leroux devait écrire avec BÉRANGER, à l'impression de son livre *De l'Humanité*, à l'arrêt de son *Encyclopédie* à cause du différend avec Jean REYNAUD, et à ses graves ennuis d'argent... « Aux yeux de bien des gens, je suis un insensé d'avoir fait obstinément de la philosophie, quand la misère me talonne si rudement tous les jours ; et je suis coupable d'avoir eu recours, dans le besoin, à mes amis. Que Dieu bénisse ces beaux juges ! Moi je crois que le monde étant fort mal organisé sous le rapport du travail, comme sous tous les rapports possibles, je ne puis être irréprochable. Je sens que je ne vis pas bien de cette façon, et que cet état où l'individu dépend matériellement des autres hommes n'est pas normal. Mais je l'accepte comme un malheur, tout en tâchant de m'y soustraire. Vous, chère amie, qui ne jugez pas comme le vulgaire, mais qui avez autant de goût que d'indépendance et de force d'âme, conseillez-moi. Vous êtes hors de la question que je vous pose, tandis que moi je suis dedans et aveuglé par conséquent »...

15 juillet 1844. Leroux a trouvé un libraire, De Potter, pour publier le roman de Sand *Jeanne*, qu'il achète 6000 francs. « *Jeanne* fera trois volumes, comme il en avait été question d'abord. Il y a assez ou presque assez de matière pour cela. Si quelque chose manque, le cas est prévu dans le traité. Vous ajouterez un morceau déjà publié, ou un extrait des livres que vous avez consultés sur les Pierres Jomâtres »... Puis Leroux s'étend sur la fatalité qui l'accable : « J'ai eu de grandes douleurs dans ma vie, et ma vie tout entière n'a été qu'un tissu de peines et de chagrins ; mais les deux mois qui viennent de s'écouler depuis votre départ sont des plus lourds que j'aie endurés. Si je vous disais que j'ai vieilli de cinquante ans depuis ces deux mois, je ne mentirais pas. Cela peut ne pas se montrer sur ma figure ; mais j'ai vieilli dans mon espérance, dans ma foi, dans ma charité, dans tout ce qui constitue la vie. J'ai vu de plus près ce que j'appelle avec les chrétiens le péché originel de l'homme, ce que les anciens appelaient fatalité. J'ai vu notre impuissance à nous sauver nous-mêmes et à nous guérir du mal, et notre impuissance les uns pour les autres, ce qui revient à l'impuissance radicale de la nature humaine »... (la fin de la lettre manque).

15 novembre 1851, à la suite d'une lettre d'Alfred MICHIELS, en faveur du peintre américain POWELL qui désire faire le portrait de George Sand pour un « établissement socialiste » que M. BIRNEY veut fonder à New York.

Anciennes collections Alfred DUPONT, puis Daniel SICKLES (XV, 6474). J.-P. Lacassagne, *Histoire d'une amitié, Pierre Leroux et George Sand* (Klincksieck, 1973), p. 110, 187, 238.

109. **Julie de LESPINASSE** (1732-1776). L.A., 17 octobre 1775, au marquis de CONDORCET, à Ribemont ; 3 pages in-4, adresse, cachet cire rouge aux armes. 1.200/1.500

Un redoublement de tous ses maux ne lui a laissé aucun usage de ses facultés : « J'ai souffert, j'ai haï la vie. J'ai invoqué la mort, mais depuis le bucheron elle est sourde aux malheureux, elle a peur d'être encore repoussée ; ho ! qu'elle vienne et je fais serment de ne lui pas donner de degout et de la recevoir au contraire, comme ma liberatrice »... Elle évoque la mort courageuse et subite du maréchal DU MUY [ministre de la Guerre et bête noire de Condorcet, décédée le 10 octobre], et la lutte pour lui succéder : « le premier jour, il n'y avoit point de doute, cetoit M^e de Castries ; aujourd'hui il n'en est plus question, ni de M^e Tabouraut, ce sont M^e de Breteuil, de Contade, du Chatelet, et je ne sais plus qui encore, c'est aussi un conseil de guerre et la partie des finances M^e TURGOT, voila les nouvelles des rues, et il n'y en a pas de meilleures dans les chambres. Vous savés que tous les ministres sont depuis hier jusqu'a jeudi a Montigni, je ne sais si c'est pour choisir un ministere, mais je serais bien etonnée si dans cette maison on finissoit, on terminoit quelque chose ; l'air qu'on y respire doit donner de l'insolation, de la paresse, et du vague »... Elle fait allusion à TRUDAINE, le maître de la maison, puis analyse l'impression qu'elle a d'être pressée de vivre, concluant : « c'est une espece de folie, ou de foiblesse qu'il ne tiendrait qu'a moi de nomer pressentiment, mais j'ai un sentiment si profond et si douloureux dans l'ame qu'il ne laisse pas place a toutes ces sotises »...

Ancienne collection Robert GÉRARD (1996, n° 68).

Reproduction page précédente

110. **LETTRE DE SOLDAT. Octave RABAÏOYE**, chasseur à cheval. L.A.S., Iéna 20 octobre 1806, à son père ; 4 pages in-fol. 600/800

SUPERBE LETTRE RACONTANT AVEC FOUGUE LA BATAILLE D'ÎÉNA (13 octobre).

Après des marches forcées, ils arrivent à Iéna. Les ennemis « tenoient une position très aventageuse dans des gorges inacécible. Mais bah ! les français en chantant la petite chansonnette les onts repouser de la solide maniere ; à la vérité beaucoup ont été rendre compte à nos ancêtres des détails de cette affaire »... Puis la cavalerie chargea dans un petit bois taillis, où un régiment d'infanterie saxonne embusqué fit une décharge de mousqueterie, « ensuite croiserent la bayonnette mais nous tailleur dans l'âme nous leurs fimes des boutonniere de tout côtés voulant inventer une nouvelle mode après avoir fait achis de la sorte l'ardeur du combat nous porta à poursuivre les fuyards »... Mais un régiment de cuirassiers prussiens charge sur l'aile droite, des hussards bleus sur la gauche : « ce n'est plus un combat c'est une boucherie le sang ruiselle de toute part chaque chass[eur] a huit a dix Prussiens à ces trousées... [...] Un bougre de Prussien voyant que je me batois en déterminé me tire son coup de pistolets et la balle vien me traverser la jambe je tombe »... Il espère être guéri pour le passage de l'Elbe, etc.

111. **Pierre LETUAIRE** (1799-1884) peintre. 22 DESSINS signés dont un aquarellé, avec LÉGENDES autographes ; sur 16 ff. de formats divers. 4.000/5.000

MAGNIFIQUE SÉRIE D'ILLUSTRATIONS, VÉRITABLE REPORTAGE SUR LE BAGNE DE TOULON PAR CE PEINTRE TOULONNAIS.

Les dessins à l'encre, dont certains sont rehaussés par un léger lavis, sont accompagnés de légendes très détaillées ; nous citons l'exemple du premier dessin : « Les condamnés arrivent par la voiture cellulaire, jusque dans le port. Là ils sont reçus par un commis de l'administration du bagne, et plus souvent par le chef des rames. Ils descendent de la voiture, harrassés, les pieds sont enflés, ils ont de la peine à marcher, on les porte quelquefois jusque dans la chaloupe. Ce sont d'autres forçats qui les soutiennent, dans la chaloupe, il y a les condamnés arrivés, rangés à droite et à gauche sur l'arrière. D'autres forçats sont à leur poste prêts à ramer. La chaloupe est gouvernée par un homme libre de l'administration. Avec eux s'embarquent ensuite les gardes qui ont assisté à la réception »...

Les illustrations suivantes représentent l'arrivée au bagne et présentation au commissaire ; la toilette et l'examen médical ; la distribution d'habits ; l'installation des chaînes et l'attribution d'une place ; la visite et le contrôle des fers ; le travail sur un chantier naval ; la fouille ; la cuisine des forçats ; la cantine ; la célébration d'une messe ; la toilette et le rasage ; un évadé retrouvé ; une séance de bastonnade ; un couloir et ses cachots ; l'intérieur d'une cellule ; la vue extérieure d'une cellule ; un forçat mourant à qui porte les sacrements ; le transport d'un cercueil ; une exécution dans la cour du bagne.

ON JOINT 10 autres DESSINS signés dont 3 aquarellés, représentant la mise à l'eau d'une frégate, un embarquement de chevaux (avec longue légende autogr.), 5 vues des salles intérieures d'un navire, 2 vues de l'incendie de la rade de Toulon, et 3 personnages dont un forçat (10 pages in-4 et 1 in-plano).



112. **Franz LISZT** (1811-1886). L.A.S., [mai 1834], à Félicité de LAMENNAIS ; 3 pages in-8. 5.000/6.000

BELLE LETTRE EXALTÉE SUR *PAROLES D'UN CROYANT*.

« Cher père, Quoique ce soit presque de l'*impudence*, et tout au moins un *ridicule* de vous faire des compliments *admiratifs*, je ne résiste pas au besoin de vous dire un peu, (toujours bien *pauvrement bien faiblement*, il est vrai) combien vos dernières pages m'ont transportées, accablées, déchirées de douleurs et d'espoirs !... Mon Dieu, que tout cela est sublime !.. sublime, prophétique, divin !... Que de génie ! que de Charité !... A dater de ce jour, il est évident, non seulement pour quelques amis de choix, qui vous aiment et vous suivent depuis longtemps mais pour le monde entier, il est évident, de la dernière évidence que le *Christianisme* au 19^{me} siècle, c'est à dire tout l'avenir religieux et politique de l'Humanité *est en vous*.... Votre vocation est bien épouvantablement glorieuse »... Il le conjure, quelles que puissent être les angoisses et les terreurs de son cœur, de ne pas y manquer.

Dans ce « désert peuplé, où l'ennui et l'affliction [le] consomment », le souvenir de Lamennais revient à son cœur comme un baume fortifiant, comme une consolation puissante. Sait-il qu'il l'aime du plus profond des entrailles, et que le désir de se dévouer à lui l'agite et le tourmente ?... « C'est bien jeune et bien fou à moi, je le sens, mais comme on me l'a dit *il faut quelquefois me pardonner le trop* »... Il lui demandera pardon à La Chesnaie où il arrivera, avec *SAINTE-BEUVE* et *Joseph d'ORTIGUE*, vers la fin de juillet...

Et il termine : « Adieu, cher père. Que la paix et la benediction du Christ surabonde en vous ».

Ancienne collection Roger LOUIS.

113. **Franz LISZT** (1811-1886). DEUX MANUSCRITS MUSICAUX autographes ; 2 pages obl. in-4, et 1 page in-fol. 3.000/4.000

DEUX ESQUISSES MUSICALES.

Le premier manuscrit, sur un feuillet oblong à 12 lignes, porte en haut le nom de *MESSEMACCKERS* [Louis Messemackers, né à Bruxelles en 1809, reçut vers 1828 à Paris des leçons de piano de Liszt], et les thèmes (1^{re}, et 2^{de}) destinés peut-être à une improvisation, ou des variations ; puis Liszt a noté, sous le titre *Czerny Arabes* (probablement pour *Arabesque*), un long trait de virtuosité, avec doigté.

La seconde feuille, sur 12 lignes en hauteur, présente diverses esquisses pour piano, probablement de jeunesse, dont un trait de virtuosité avec doigté.

114. **Émile LITTRÉ** (1801-1881). L.A.S., Paris 2 février 1873, à son cher *DEJEAN* ; 3 pages et demie in-8. 150/200

Il le remercie pour le pâté, ainsi que Mlle Eudoxie, « car je vous juge aussi mauvais pâtissier que moi ». Puis il parle de SON DICTIONNAIRE : « Vous recevrez très prochainement le Dictionnaire en 4 volumes reliés [...] Je vous l'envoie relié, parce que, cette opération devant toujours être faite (le livre n'est pas maniable sans cela), il vous sera plus commode de ne pas vous en occuper ». Dejean bénéficiera de la remise de 20 francs que la maison Hachette fait à Littré... Littré a eu 72 ans la veille ; il invite son ami à venir le voir : « Nous causerions de la politique, toujours difficile et périlleuse, cependant améliorée au delà de toute espérance si l'on compare février 1873 à février 1871. Le parti républicain commence à comprendre qu'il faut laisser faire le temps, être patient et sage, et soutenir le gouvernement de M. THIERS. Avec cela, nous arriverons aux prochaines élections, et nous entrerons dans une phase nouvelle »...

115. **LOUIS XVIII** (1755-1824). L.A.S., St Cloud 29 juillet 1818, à l'abbé de *MONTESQUIOU* ; 1 page in-4, adresse, cachet cire rouge. 400/500

BELLE LETTRE où Louis XVIII explique d'abord son retard à répondre aux lettres de son correspondant : « Vous penserez qu'ayant plus d'une affaire, je ne suis pas maître de mon temps et que c'est surtout à ceux qui sont dans ma position, qu'on peut appliquer le *truditur dies die* de l'ami Horace. Mais mon silence ne vous aura pas empêché d'être bien sûr du plaisir que m'a fait votre lettre, par la manière dont vous me parlez du mariage de M. *DECAZES*, mariage qui, vous n'en pouvez douter, me cause une joie extrême, par ce que vous me dites de l'esprit qui regne dans votre pays, et surtout par les bonnes nouvelles que vous me donnez de votre santé, laquelle, je l'espère, a toujours été s'améliorant. Vous aurez, sans doute, entendu parler du procès qui s'instruit, et à mon exemple, vous suspendrez votre opinion jusqu'au jugement ; s'il fait connaître des coupables, vous gémirez avec moi sur les égarements où, de nos jours, comme au temps d'Henri IV, l'ambition déçue dans ses calculs, peut entraîner des hommes jusques là d'une fidélité éprouvée. En tout état de cause, je suis bien sûr que vous approuverez le parti que j'ai pris de laisser un libre cours à la Justice »... [Il s'agit du complot organisé par le général *CANUEL* et des colonels ultras de la Garde Royale pour enlever des ministres, et peut-être le Roi].

116. **LOUIS-PHILIPPE** (1773-1850). L.A.S. « L.P. d'Orléans », Londres 11 mars 1800 ; 1 page in-4. 150/200

Il a reçu le mémoire, et regrette « beaucoup de n'avoir pas eu le tems de le lire avec l'attention que j'aurais désiré y mettre. Mes frères se joignent à moi pour vous remercier de nous l'avoir envoyé et nous avons vû avec grand plaisir, ce que vous a dicté votre zèle pour la cause commune »...

à vous plus attachement de
 vous. Sur quelque chose répété
 qui, s'agit et ne tourmente
 beaucoup... C'est ma peine et
 ma foi à moi, je la suis, moi
 vous en ce dit, il faut quelquefois
 se pardonner le temps - je suis
 demeuré dans prison à la Charité.
 - tout content de votre part,
 à qui un chagrinait comment
 pour en arriver. Je Beau, D'été
 et moi ven la fin de juillet - ce
 sera une grande fête pour moi,
 moi je profiterai la meilleure
 part. - J'ai la p. à se faire en
 considérer de la corne à l'âme -
 vous avez tout de meilleures choses
 à faire; cela ne rendrait peut-être
 plus heureux!
 Adieu, mon père - que la paix
 et la benédiction de Christ surabonde
 en vous. J. Lirigt.
 rue de Rouane 41. -

112

Miserere

12e
 2
 f
 p

113

117. **Joseph de MAISTRE** (1753-1821). L.A.S., Turin 17 janvier 1820, à RUSAND, imprimeur-libraire à Lyon ; 2 pages in-4, adresse, cachet cire et marque postale. 500/700

À PROPOS DE SON LIVRE *DU PAPE*.

Il a bien reçu « les deux exemplaires très-élégamment reliés » et en a présenté un à S.M. le Roi de Piémont... « l'autre sera dans deux ou trois jours entre les mains de S.S. » le Pape... Il espère que l'ouvrage réussira : « Le succès seul pourra me déterminer à tenter d'autres aventures. En attendant, Monsieur, vous êtes libre de répandre mon Pape à foison. Je lui souhaite bon voyage et bonne fortune ». J. de Maistre est heureux de ses relations avec Rusand : « Malgré les séductions de la Capitale si je me détermine à quelque nouvelle fredaine je n'aurai pas d'autre complice que vous ». Il lui demande un livre d'heures jésuite, *Willemi Nakateni Soc. Jes. Cæleste Palmetum*...

Ancienne collection Benjamin FILLON (n° 1141).

118. **Prosper MÉRIMÉE** (1803-1870). L.A.S., Cannes 20 novembre [1866, à la comtesse Sophie de BEAULAINCOURT] ; 4 pages in-8. 1.000/1.200

JOLIE LETTRE GALANTE, DISANT SON ADMIRATION POUR BISMARCK.

« Vivent les petits souliers gris et leur contenu. Je suis de l'avis d'une dame anglaise de mes amies, qui disait qu'elle était très particulière autour des bas et des souliers. Mais ce n'est pas par les pieds seulement Madame que je vous admire et vous aime, c'est parce que vous êtes *aigre* ainsi que vous me faites l'honneur de me le dire. Je ne hais rien tant que les gens qui prennent tout en douceur. J'aime de la vigueur dans l'amitié comme en toute chose, et lorsqu'on n'est pas susceptible en cette matière, c'est qu'on ne sent rien, et qu'on a le cœur placé à droite. Entre nous il me semble que ce changement est assez commun par le temps qui court »...

Mérimée regrette de ne pouvoir envoyer d'œillets ; « il n'y en a plus guères, et ils ne supportent ni le voyage ni l'emballage ». Il a cherché des *arums*, « une fort sottie fleur, sans parfum, et n'ayant d'autre propriété que de faire mal aux yeux si on se les frotte après l'avoir touchée, mais elle a un air étrange qui la classe tout de suite hors de la série des plantes vulgaires » ; et Mérimée en fait un petit DESSIN.

« Il ne faut pas dire du mal des personnes qu'on ne connaît pas. Vous accusez les lorettes de ne pas faire cas des beautés de la nature. Cela n'est pas exact, permettez moi de vous le dire. J'ai connu dans ma jeunesse des rats qui préféraient dîner très mal sous la verdure, dans un champêtre cabaret, qu'à Paris dans le meilleur restaurant. C'est une disposition que je crois naturelle et qui s'égare dans la canaille, ou qui se perd dans l'aristocratie. Mais comme l'appréciation des beautés naturelles est très bien portée, rien n'est plus drôle que d'entendre les belles dames parler de la baie de Naples ou de la campagne de Rome, comme elles parleraient d'un chapeau ou d'un jupon à la mode. Le malheur de ce temps-ci c'est l'hypocrisie. Chacun se prétend autre qu'il n'est, pensant se faire valoir, et c'est presque toujours le résultat contraire qui a lieu ».

Il en vient à M. de BISMARCK : « D'abord j'aime en lui le grand homme. Ensuite je le crois nécessaire. Il s'est donné tant de peine pour persuader à son crétin de roi qu'il était l' élu de la providence pour l'unification de l'Allemagne, que le dit crétin exalté par le succès est capable des plus grandes témérités. M. de Bismarck qui a une bonne judiciaire l'empêcherait de faire des sottises, qui pourraient mettre l'Europe en feu »...

Puis il évoque son séjour à Cannes : « Ici nous n'avons pas un nuage. Je déjeune la fenêtre ouverte. J'ai trop chaud quelquefois. Je ne comprends pas comment vous faites pour avoir de la pluie. Ici les natifs en demandent mais le ciel dit nix. Les insectes ont mangé les olives ; il ne reste que les Anglais aux gens de ce pays, aussi les écorchent-ils de la bonne sorte. Adieu Madame, lorsque j'irai en *californie*, c'est une colline près d'ici, je vous cueillerai des cassies en attendant les anémones qui ne viennent qu'en Février. [...] je me prosterner devant vos souliers gris ».

Correspondance (éd. M. Parturier), t. XIII, p. 294.

119. **Prosper MÉRIMÉE et STENDHAL**. DESSINS d'architecture par les deux avec NOTES autographes, [1837] ; 5 ff. in-8 (dont 2 recto-verso). 1.800/2.000

CURIEUX DOSSIER DE DESSINS OÙ MÉRIMÉE ENSEIGNE L'ARCHITECTURE À STENDHAL.

Conservés dans une chemise annotée par Romain COLOMB (« Noms des diverses parties de l'architecture gothique »...), ces dessins à l'encre et à la mine de plomb, qui datent de 1837, proviennent de la collection d'Auguste CORDIER (n° 49) qui les décrivait ainsi dans son catalogue : « Cinq feuillets simples de papier à lettre, coton bleuté, dessins recto et verso. Les pages 1, 2, 3 sont entièrement de la main de Mérimée qui donne à Stendhal qui les ignore et en a besoin pour ses *Mémoires d'un touriste* une leçon des premières notions d'architecture gothique. Aux pages 4 et 5 Stendhal répète la leçon et refait les dessins. Au verso de la page 5 se lisent 17 lignes de la main de Stendhal n'ayant aucun rapport avec tout ce qui précède : une note jetée là au hasard selon son habitude sur le premier morceau venu de papier qui se trouve sous sa main ».

ON JOINT une L.A. de MÉRIMÉE [à STENDHAL ?], Morlaix 5 septembre [1835] (1 p. in-8). Amusante comptabilité des difficultés de la langue bretonne, qui commence par cette constatation : « Sachez qu'il y a quatre manières de conjuguer un verbe breton », et conclut : « Apprenez ensuite le Breton si le cœur vous en dit »...

Anciennes collections Alain de SUZANNET (1977, n° 250), puis Daniel SICKLES (XV, 6501).

pour les quels vous savez être né. Ils
 ont tout autour; ils sont trop autour; ils
 se font quérir, le temps de penser par eux mêmes, &
 je suis surpris qu'ils ne fassent pas plus de biches.
 Quant aux écrits, madame, vous ne parlez
 le cœur. Il n'y en a plus quérir, et ils ne rapportent
 ni le voyage ni l'emballage. Je me suis promis
 aujourd'hui le long de certains murs très chauds
 de voir l'effet de décoration certains articles pour
 vous les envoyer, mais il n'y en a pas encore. C'est
 une fort belle fleur, sans parfum, et à l'usage d'auto
 propriété qui de fois met aux yeux & on se les
 frotte après l'air touché, mais elle a un air
 étrange qui la dépeint de suite hors de la série de
 plants vulgaires. *BB* Aut la fleur, *BB*
 les feuilles.

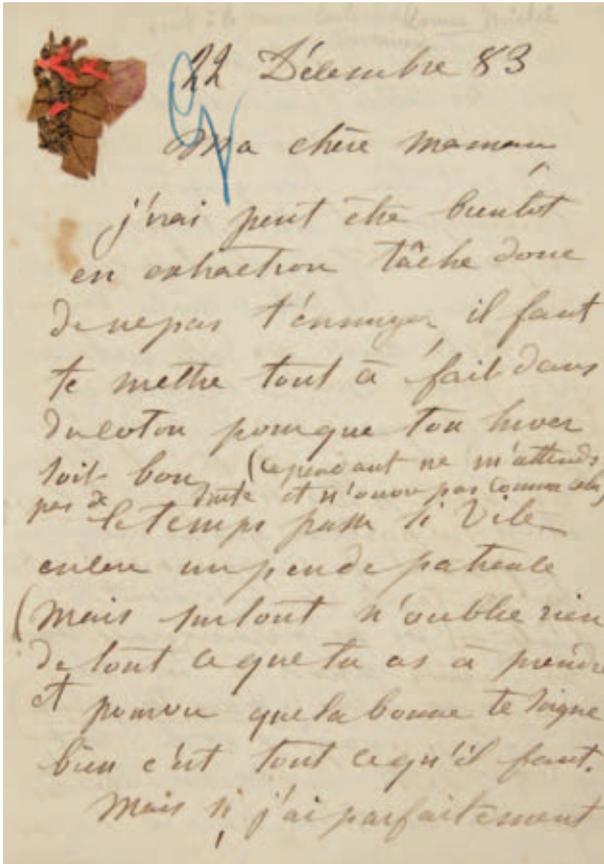
Il ne faut pas dire du mal de personne, j'en me
 connais pas. Non, aucun des botes de ce pas fera cas

des beautés de la nature. Elle n'est pas, exact, j'aimerais
 voir le voir le dire. N'ai connu deux, une jeunesse des
 arts qui préféraient dire les arts, la verdure, sans
 un chapitre ce bout, qu'à Paris, dans le meilleur
 restaurant. C'est une des fontaines qui je crois naturelles
 et qui n'agré dans la canaille, ou qui n'est dans
 l'histoire. Mais comme l'appréciation de beautés
 naturelles, et très bien postée, mais n'est pas, d'ailleurs
 que d'entendre les belles dans, parler de la bête de
 Naples ou de la campagne de Rome, comme elles
 paraissent dans l'époque ou d'un Japon à la mode
 la mode de ce temps-ci, c'est l'hygiène. Comme
 je prétend dire qu'il n'est, j'en me le faire valoir, et
 ces quelques temps le résultat certains qui a bien
 de lui-même de ce que vous me dites, de M. de
 Brismark. D'abord j'ai vu en lui le grand homme
 d'élite, je le crois sincère. Il n'est d'ailleurs tout de faire
 pour passer à son état de voir qu'il était l'élite de
 la providence pour l'inspiration de l'Allemagne, qui lui a été

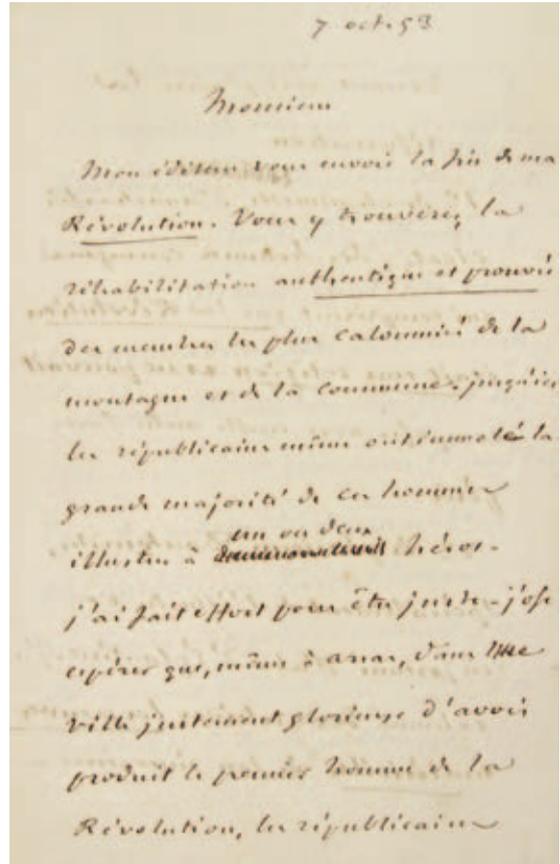
118



119



121



122

120. **Clemens, prince de METTERNICH** (1773-1859) diplomate et homme d'État autrichien. L.A.S., Vienne 27 janvier 1826, à un baron ; 2 pages in-4 (fentes réparées) ; en français. 700/800

IMPORTANTE LETTRE SUR LA RUSSIE, à propos d'un changement d'ambassadeur, le comte d'APPONYI remplaçant le baron de Vincent. « Le changement de l'ambassade s'effectue dans un moment de bien haute importance. Quels événements & quelles découvertes que tout ce que nous montre aujourd'hui la Russie ! Vous êtes sous plus d'un rapport plus à même que moi, de juger de leur valeur relativement à cet Empire lui même. Tout ce que j'en sais, c'est qu'il ressort de la perte que l'Europe a faite de l'Empereur Alexandre & de la découverte d'une immense machine de destruction & de mort dans l'Empire qu'il a légué à son frère Cadet, une somme de besoins immense, qui tous se réunissent en un seul point : dans la nécessité que la solidarité des trônes soit mieux démontrée que jamais »...

121. **Louise MICHEL** (1830-1905). L.A.S., [Clairvaux] 22 décembre 1883, à SA MÈRE ; 3 pages et demie in-8, fleurs séchées cousues en tête. 600/800

LETTRE DE PRISON, SIX MOIS APRÈS SA CONDAMNATION POUR EXCITATION AU PILLAGE (au cours d'une manifestation).

« Ma chère Maman j'irai peut-être bientôt en extraction tâche donc de ne pas t'ennuyer, il faut te mettre tout à fait dans du coton pour que ton hiver soit bon »... Qu'elle se fasse bien soigner par la bonne, dont Louise a parfaitement lu la lettre : « Si elle ne mettait pas ses lettres l'une dans l'autre elle n'écrirait pas mal. La pauvre fille sait très bien que tu ne l'aimes pas et elle est pourtant disposée à faire tout ce qu'elle pourra [...] Tâche aussi qu'elle ne laisse pas perdre mes calédoniens (ils ne tiennent pas déjà tant de place) la cage est là et toi ne les donne plus n'importe lesquels et n'importe à qui - je ne veux pas »... Elle multiplie les encouragements au confort et à la patience... « Tu sais que je suis chaudement, que je travaille, que tu vas pouvoir disposer de quelques sous sans gêner les amis, il y en a tant de plus malheureux. Tu as eu du courage jusqu'à présent, il faut maintenant avoir soin de ne pas attraper le moindre froid ne te faire la moindre émotion puisque c'est cela que CLEMENCEAU te recommande »...

122. **Jules MICHELET** (1798-1874). L.A.S., Paris 7 octobre 1853 ; 3 pages et demie in-8. 500/600

BELLE LETTRE SUR SON HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION.

« Mon éditeur vous envoie la fin de ma *Révolution*. Vous y trouverez la *réhabilitation authentique et prouvée* des membres les plus calomniés de la Montagne et de la Commune. Jusqu'ici les républicains même ont immolé la grande majorité de ces hommes illustres à un ou deux héros. J'ai fait effort pour être juste. J'ose espérer que, même à Arras, dans une ville justement

glorieuse d'avoir produit le premier homme de la Révolution, les républicains verront avec plaisir la résurrection 1° de Chaumette, d'Anacharsis Clootz, des hommes courageux qui comprirent *que la Révolution était une religion* et ne pouvait composer avec nulle autre sans périr. 2° de plusieurs Dantonistes, spécialement de l'illustre et infortuné Fabre d'Églantine – j'ai exhumé des archives *les preuves matérielles* de son innocence. 3° de la Montagne indépendante, je veux dire de ceux qui ne furent ni dantonistes, ni robespierristes, ni hébertistes, tels que Romme, Soubrany, Baudot, Lacoste, Maure, Ruhl, etc. etc., fraction admirable de la Convention qui, avant thermidor, craignit la dictature, mais qui, après thermidor, loin de partager la fureur des thermidoriens, furent leurs victimes, et généralement se donnèrent la mort, pour ne pas survivre à la République. [...] Mon livre, comme vous le verrez, est sorti presque entièrement des actes les plus secrets du gouvernement de la Terreur ».

ON JOINT une L.A.S. du 12 février 1859 à un confrère, auteur d'articles sur l'Égypte.

123. **Honoré Gabriel Riquetti, comte de MIRABEAU** (1749-1791). L.A.S. « Mirabeau fils », Mirabeau 28 janvier 1774, à M. RASPAUD, avocat au Parlement d'Aix ; 3 pages in-4, adresse, cachet cire noire aux armes (brisé, qqs petites corrossions d'encre). 1.500/1.800

BELLE LETTRE DE COLÈRE CONTRE SON PÈRE, ÉVOQUANT LE MARQUIS DE SADE.

« Ceci passe la plaisanterie [...] et dès qu'on devient féroce, je montrerai les dents ; car j'ai bien pû me taire sur la dureté d'un père, quand elle n'a touché que moi, mais j'atteste Dieu et les hommes que je dois plus à mon fils et à ma femme qu'à mon pere ; j'atteste Dieu et les hommes qu'une femme qui n'a rien à se reprocher, qui nourrit son fils, qui a apporté plus de cent mille écus de dot, mille écus de rente, et qui a épousé son égal, ne sçaurait être privé, je ne dis pas du nécessaire, qu'aucun être vivant ne peut perdre, je dis d'un entretien honnête et decent [...] Tous ces gens là me croyent donc bien bête ou bien lache, s'ils ne me supposent pas capable de réclamer pour ma femme, de plaider sa cause avec toute l'éloquence de l'indignation et de la fureur. Elle n'est nullement ma complice ; quand elle le seroit, imagine-t-on de bonne foi que les véhémentes diatribes de mon pere m'ont persuadé que j'étois coupable de leze majesté divine et humaine, et qu'il falloit m'interdire le feu et l'eau... Il prévoit d'employer de nouveaux coups d'autorité : « c'est la ressource des esclaves en credit, quand ils ont tort ; mais je ferai retentir assurément l'ignominie d'un tel procédé, et, puisqu'il le faut, je plaiderai la cause de l'humanité contre l'ami des hommes »...

Il énumère ses besoins en fait de domestiques, parle des ouvriers à sa maison et déclare : « Je ne veux, ni ne puis croire que M. le Marquis de MARGNANE, souffre que mon pere nous opprime jusqu'à nous ravir la subsistance, qu'il insiste serieusement pour que sa fille me quitte ; on n'a pas ôté, ni pu ôter sa femme à M. de SADES souillé de tous les crimes. Envoyez lui donc ma lettre ; il aura la bonté sans doute de nous dicter mes démarches, auxquelles je me conformerai très exactement, pourvû qu'elles nous fassent rendre justice que j'aurai à quelque prix que ce soit »...

Ancienne collection Robert GÉRARD (1996, 216).

Reproduction page 57

124. **Honoré-Gabriel de Riquetti, comte de MIRABEAU** (1749-1791). L.A.S. « Gabriel », [donjon de Vincennes] 16 février 1779, à Sophie MONNIER ; 8 pages in-4 remplies d'une petite écriture (petits manques avec perte de qqs lettres, pli fendu au dernier feuillet). 4.000/5.000

LONGUE ET MAGNIFIQUE LETTRE D'AMOUR ÉCRITE DE LA PRISON DE VINCENNES.

Il lui écrit par M. B.[Boucher, premier secrétaire du Lieutenant de police, leur « bon ange »] ; elle est pardonnée, mais il avoue les affres qu'il a connues : « mon imagination impétueuse, qui toujours porte à l'extrême ce qui intéresse mon cœur, s'est mise en mouvement. Je t'ai crue – que sais-je moi ? – morte, malade ou mourante ? »... M. B. pouvait seul éclairer le retard dans leur courrier mais les hasards sont toujours contre Mirabeau : « on ne l'a trouvé que le mardi 9 ; parce que le Roi et la reine étoient venus le lundi 8 à Paris [après la naissance de Madame Royale] essayer de faire 100 couples d'heureux, tandis que tant d'autres couples d'innocens gémissent dans les fers (et voilà comme les Rois sont bons – comme on trompe jusqu'à leur générosité !) »... Après dix jours et onze nuits dans les agonies de la douleur et de l'incertitude, uniquement occupé de Sophie et dans « les délires même de cette imagination que toi seule embrase », il reçoit sa lettre qui calme son cœur assombri : « je dirois volontiers comme Oreste : *mon innocence enfin commence à me peser*. Il n'est point de repos avec mes implacables ennemis ; il n'en sera que dans la tombe. Aucune pitié ne sauroit pénétrer dans leur ame pétrie de fiel : aussi barbares qu'injustes, ce que leur iniquité refuse, leur commisération ne l'accordera jamais. [...] Je ne sais si proscrit par un destin supérieur, par cette nécessité fatale qui laisse triompher le crime et gémir l'innocence, je suis destiné à mourir de désespoir, ou à mériter mon sort par un crime »...

Il exhale son indignation et sa haine contre son père, le commandant, le médecin, le chirurgien, etc. ; il ne se familiarisera jamais avec l'idée de n'attendre le repos que de la mort d'un père ! Et de citer à propos de leur destin cruel quelques vers du *Démophon* de Métastase... Il s'inquiète des « bobos » de Sophie et de sa santé, des nouvelles vagues de leur enfant... Sophie a bien le droit de se moquer du « babil des femmes » ; il n'en a jamais vu de plus silencieuse et dont le parler fût plus réfléchi. « Certes, les observateurs vulgaires qui ne sachant de ton histoire que ce que tout le monde en sait, s'attendent à trouver en toi de l'impétuosité, de la fougue, de la volubilité, en un mot une tête à grands mouvemens, sont un peu surpris de n'y appercevoir que la douceur, la modestie, la pudeur d'une vierge. Pauvres gens ! qui ne savent pas que l'amour ne naît, ne germe, ne s'exalte que dans une ame honnête, forte et concentrée ; qu'aucun sentiment n'est aussi chaste que l'amour ; aucun plaisir plus décent que la vraie volupté et ses jouissances ; que les têtes les plus vigoureuses, et les cœurs les plus ardens sont ceux qui se repliant sur eux-mêmes, et se nourrissant de leurs propres forces, n'ont aucun besoin des émotions extérieures et étrangères, et ne s'exhalent jamais en vains discours »... Du reste, la volubilité féminine est voulue par la nature pour l'éducation des enfants ; il exprime quelques théories là-dessus, car « M. TISSOT n'a pas dit tout cela »...

Malgré des symptômes urinaires et oculaires dont il se plaint amèrement, ainsi que du médecin Malouin et de son père incrédule, malgré son « anéantissement », Mirabeau ressent vivement son amour ; sûr du dévouement et de la fidélité de son amante, il fait sien des vers de l'Amour dans la *Psyché* de Molière. « Ce ne sont point là des phrases ; ce n'est pas de l'esprit : c'est un sentiment inexprimable, incompréhensible pour tout autre qu'un amant dont La Fontaine a donné l'équivalent par des images charmantes ; j'ai été presque jaloux de mon portrait que tu pressois contre tes lèvres et ton cœur avec trop d'ardeur ; je l'ai été très réellement de tes amies et de tes frères tant que je les ai cru estimables ; je l'ai été d'une femme dont tu me parlois dans tes premières lettres, et tu me fis un grand, un vrai plaisir lorsque tu m'écrivis sans que je t'en eusse parlé cette phrase délicieuse : *elle est de mon sexe : elle m'inspire un intérêt très tendre, et mes lèvres ne reçoivent pas les siennes sans répugnance ; je fais ses caresses ; je crains presque que ce ne soit un vol fait à l'amour* »... Il l'encourage dans ces sentiments délicats, puis parle de leur enfant ; à cause de la différence de ses sentiments pour leurs mères, il reconnaît « qu'il n'y avoit pas la plus petite comparaison entre ce que je sentoie pour mon pauvre fils, et ce que je sens pour ma Gabriel Sophie »...

Il tient à l'éclaircir sur la conduite à tenir envers les R. [RUFFEY, les parents de Sophie] : « je ne dis pas, mon amie tendre, que tu puisses au fond de ton cœur pardonner les injures qu'on m'a faites, les calomnies qu'on a répandues contre moi, l'infamie que l'on a de divulguer et d'altérer une lettre qui pouvoit me faire un tort irréparable, les attentats ourdis et exécutés contre ma sûreté personnelle, et surtout le funeste et insensé acharnement avec lequel on nous a poursuivis. Mais que veut dire ces mots : *tu ne dois pas pardonner ? Tu ne dois pas oublier* et voilà tout. Tu ne peux recouvrer des sentimens d'estime et d'amitié pour des gens capables de tels procédés »... Il ne faut pas qu'« une secheresse et une roideur trop peu déguisées » fournissent un prétexte pour empêcher que Sophie se réunisse à lui ; il multiplie des conseils de prudence, de dignité, d'infortune assumée. « La naïve expression de notre tendresse a attendri. La politique la plus subtile n'eut rien opéré [...] le bon, l'excellent ange s'est trouvé à l'unisson de nos ames », mais il ne faut point prétendre apprivoiser certains monstres indomptables...

Il esquisse un tableau de l'abîme dans lequel tombe celui qui fait violence à la marche réglée des lois, et s'indigne contre des « hommes vils ! tantôt vendus, tantôt acheteurs ! » ; mais il a « fait à cet égard l'acquis de ma conscience ; un ouvrage [*Des lettres de cachet et des prisons d'État*], qui je le leur dis à tous, ne moura point, vaut mieux qu'eux tous, et tout ce qui est dans leur tête et leur ame »... Il aimerait que son père et M. de R. ne se voient point : « Une des phrases écrites de mon père à ce R. est plaisante. *Vous devez bien sentir M. que si cela duroit, je ne pourrois subvenir à la détention de mon fils* [...] Mais Gabriel, me diras-tu, comment se hazarde-t-on à faire des mensonges qui peuvent être prouvés sur le champ par actes publics et juridiques ? Comment : je te le dirai Sophie, comment. Quand on a baillonné son fils de manière que sa transpiration même ne puisse s'évaporer, quand on a le premier ministre pour soi, et qu'on est sûr qu'il ne voudra point admettre l'opprimé à restituer la vérité des faits – j'entends fort bien le nœud des correspondances, et je vois que nous devons infiniment à l'opiniâtre bonté de M. L.N. [LE NOIR, le lieutenant de police] avec un homme qui n'eut pas eu le courage de se roidir contre les obstacles et de se mettre audessus des clameurs pour faire du bien nous étions perdus »... Il ironise à propos de procureurs généraux qui ne prononcent jamais de réquisitoire contre les femmes qui couchent avec les premiers présidents et leurs confesseurs... Sophie lui fait un raisonnement « à la R. » à propos de la mort prochaine du marquis : « Eh quoi ne vois-tu donc pas, que M. de Mo. [MONNIER] n'est que pour un centième dans l'histoire de ma détention. Nos chers parens commencent toujours par mettre en fait ce qui est en question. Ils supposent constamment parce que nous sommes condamnés par contumace que nous sommes jugés sans appel. À Dieu ne plaise que j'aye la moindre idée de recommencer jamais ce scandaleux procès, dont tu pourrois te tirer assez mal : car enfin on prouvera que tu as vécu avec moi ; mais moi, je me mocque d'eux tous, et peux, si cela m'amuse, plaider contre eux jusqu'à la vallée de Josaphat, les baffouer, turlupiner, ridiculiser, et au bout peut-être leur faire une assez mauvaise affaire ; de plus, fussai-je condamné je m'en rirois encore, parce que Gabriel, qui mourroit cent mille fois sous la hache du bourreau avant que de demander grace dans une affaire déshonorante, ne balanceroit pas un moment dans celle-ci et ne peut être relativement à M. de Mo. qu'une plaisanterie faisant le pendant de la culotte de M. de VALDAHON [gendre du marquis de Monnier] portée au greffe, avec cette différence que lui pouvoit passer pour le séducteur d'une fille, et que je ne suis l'amant que d'une femme. Le vrai est qu'il faut assoupir tout cela, le vrai est qu'il faut attendre la mort du m^{is}, que M. de Vald*** est trop raisonnable pour ne pas s'accomoder avec moi en un quart d'heure de conversation ; quand je dis avec moi ; c'est-à-dire avec toi ; car je n'ai nulle envie de lui tirer du sang, à lui, ni à personne, qu'on ne m'y force. Sois sûre qu'ils sentiront très bien quel épouvantail est ma fille ; et que bien que pour cent royaumes, je ne conclusse pas qu'elle passât pour fille d'un autre ; tu peux cependant en faire la peur. Laisse donc dire M^e de R. et compagnie et tâchons de me tirer d'ici par la bonne porte »...

Il donne de nouveaux détails sur l'évolution de ses rapports avec ROUGEMONT (le commandant de Vincennes) et le caractère de ce geôlier ; les lettres de Sophie lui arrivent décachetées, mais il se sent protégé par Lenoir et Boucher. – Et de passer en revue ses parents : le marquis de CARAMAN, honnête homme qui ne voudrait sans doute pas « se mêler d'une affaire épineuse vis-à-vis de mon père, dont il a plus que besoin » ; les Riquet de Caraman, fort riches, dont il ne veut pas ; et divers « parens accrédités » qui sont « des gens de cour, c'est-à-dire des gens qui ne s'occupent apparemment que d'eux »... Le maréchal de NOAILLES, qui l'aimait autrefois, n'a jamais répondu à la lettre que Mirabeau lui écrivit au début de sa détention : « mon parti est pris de caver à fond ma chere parenté de Provence qui est la grande source de tout le mal, et qui n'a plus aucuns droits à mes ménagemens depuis que mon fils est mort »... Enfin après s'être moqué du concours de l'Académie de Dijon, et en particulier de GUYTON DE MORVEAU, il termine en réitérant le principe de l'inaltérabilité de leur amour : « sois toujours ce que tu fus, ce que tu es, et reçois mon encens, mes vœux, mes adorations, mes baisers, mes transports ; et si tu m'aimes, que t'importe que mon amour et le tien soient connus de tout l'univers ; que tout ce qui respire sache que tu brûles d'une flamme plus pure plus sainte que celle qu'on allume sur les autels »...

Reproduction page ci-contre

125. **Marie-Geneviève de Vassan, marquise de MIRABEAU** (1725-1794) mère du grand orateur. L.A.S., 29 juin 1784, à SON FILS, le comte de MIRABEAU ; 3 pages et demie in-8, adresse, cachet cire rouge (brisé). 800/1.000

TRÈS VIOLENTE LETTRE CONTRE SON FILS.

Elle l'accuse d'avoir tenu lui-même les propos à Mme de Saint-Ouen, qu'il attribue à un homme d'honneur, plus honnête que lui. « Vous m'avez dit à moi que la femme d'un homme dont vous devriez baissé les pas estoit folle de vous et quelle vouloit toujours vous avoir auprès d'elle mais que vous ne vouliez pas nous brouillée avec nos amis [...] je vous crois capable de tout d'après vos propos et votre conduite, oui monsieur vous l'avez dit à Mde de St Ouen et vous lui avez dit aussi des horreurs de M. de Monier [Sophie MONNIER] quelle couchoit avec le confesseur de la maison et le chirurgien pour vous excuser de l'avoir abandonné et de l'avoir perdue et réduite à douze cent livres de rente pour excuser votre conduite envers elle, d'ailleurs vous vous êtes tout permis même les amis de vos sœurs ayant dit à m de St Ouen que vous aviez couché avec elle »... Mirabeau l'accuse d'emprunter de l'argent, mais elle ne l'a fait que pour lui, ses amies pourront en témoigner. Elle exige la destruction de l'acte qu'il a fait faire en son nom à elle. « Dieu me vengera de vos atrocités je ne vous connois de ma vie et je vous donne ma malédiction dont vous êtes bien digne. Allez fils ingrat et pervers vous ne trouverez pas un pouce de terre à reposer vos pieds vous êtes incapable de faire du bien et le mal que vous dites servira de loge. Vous n'avez ni foi ni loi ni religion ni parole et chaque mot prononcé par vous est un mensonge, vous êtes un monstre [...] votre malheureuse mère gémit de vous avoir donné le jour »...

126. **Marie-Thérèse-Sophie Richard de Ruffey, marquise de Monnier, dite Sophie MONNIER** (1754-1789) maîtresse de Mirabeau. L.A.S. « Sophie Gabrielle », [mars-avril 1780], à MIRABEAU, sous couvert de « Madame Bernard Menk chez Madame Gérard la Mère platrière à Vincennes » ; 2 pages et demie gr. in-4 très remplies, adresse, marque postale GIEN, cachet cire rouge à son chiffre (bord inférieur un peu effrangé). 1.200/1.500

LONGUE ET BELLE LETTRE D'AMOUR À MIRABEAU, EMPRISONNÉ AU DONJON DE VINCENNES.

Elle lui reproche la brièveté de ses lettres, et espère qu'il n'est pas malade. Elle-même a attendu de consulter un médecin, que ses règles fussent terminées ; elle lui détaille ses maux, les symptômes et les remèdes... « Je ne veux pas te dire que je crois que que si mercredi dernier j'avais reçu de toi une jolie lettre bien tendre, au lieu d'un billet sec où tu me dit être fâché contre moi, je ne serois pas malade, mais je te dirai seulement qu'il ne tient qu'à toi de me guérir, je suis bien inquiète aussi de ta santé ô mon ange [...] Mimi ne sois donc plus fâché »... Elle ne comprend pas non plus le retard de ses lettres. « Ô non, mon Gabriel la stérilité n'est pas dans mon cœur, mais puisque tu le sens pourquoi agis tu donc comme si tu croyois le contraire ? Mon fanfan je ne mérite pas souvent des reproches »... Elle l'entretient longuement de leur correspondance, de lettres perdues, du chiffre à employer, de leurs intermédiaires, des précautions qu'elle prend pour qu'on ne puisse ouvrir ses missives. Surtout « je crains de voir continuer ton laconisme, mon ami, si tu savois combien il me fait de peine tu ne me puniroit pas ainsi »... Mirabeau ne voulant pas lui envoyer de brouillon, Sophie lui soumet la lettre qu'elle va écrire à sa propre mère pour sortir du couvent de Gien où elle est enfermée, en intervenant auprès du lieutenant de police LE NOIR pour la faire entrer dans un couvent parisien. Elle y jure de ne pas méditer une nouvelle fuite : « mes projets pour l'avenir sont au contraire très paisibles, si je puis recouvrer la tranquillité, j'éviterai tout ce qui pourroit l'altérer, je ne pense pas que les vûes de Mr de Mi- [MIRABEAU] soient différentes [...] nous avons beaucoup sacrifié à l'amour, et nous avons des devoirs nouveaux qu'il faut songer à remplir [leur fille, Gabrielle-Sophie, qui mourra le 23 mai 1780] c'est mon seul désir »... Puis elle ajoute, en s'adressant à son amant : « Tu vois bien Minou bon, que je ne ment pas, et que nous ne respirons tous deux que le repos !!! Et que tu feras tout ce que je voudrai car tu es un enfant fort obéissant n'est-ce pas Mimi d'amour ? »... Elle lui précise les nouveaux remèdes que lui a indiqués le médecin (« de reprendre des bouillon de mou de veau avec du cresson, d'y ajouter de la chicorée sauvage et de la feuille d'ortie blanc », etc), et le supplie de l'assurer qu'il n'est pas fâché : « que je te voye triste oh je suis perdue ! Adieu Minou d'amour, je te caresse comme je t'adore »... Elle ajoute en post-scriptum : « Le journal porte que le comte de ROCHAMBEAU s'est rendu à Brest le 22 mars pour en partir, tu vois donc bien qu'il part mais cela nous est égal, car il ne peut plus être question d'Amérique pour toi »...

Reproduction page précédente

127. **Claude MONET** (1840-1926). L.A.S., [1877], au collectionneur Victor CHOCQUET ; 1 page et demie in-8. 3.000/3.500

ÉMOUVANT APPEL AU SECOURS.

« Je suis confu et vous demande un peu d'indulgence pour un pauvre sans-le-sou mais je ne sais vraiment pas ou donner de la tête et je viens vous demander de vouloir bien me prendre une ou deux de mes croûtes que je vous laisserai au prix que vous y pourrez mettre 50^F 40 ce que vous pourrez car je ne puis attendre plus longtemps. Je serai chez moi *demain samedi* 17 rue Moncey [...] j'espère bien que vous ne me refuserez pas d'y venir »...

Ancienne collection Dina VIERNY (1996, 115).

Reproduction page ci-contre

128. **Robert de MONTESQUIOU** (1855-1921). L.A.S., 14 avenue Bosquet 3 juin [1899, à un critique] ; 2 pages in-8. 120/150

RECOMMANDATION DE SES PERLES ROUGES. « Ce serait me donner, de votre précieuse amitié, un nouveau témoignage dont je vous serais reconnaissant, que de dire un mot du présent ouvrage, qui paraît ces jours, en double édition (de luxe pour des souscripteurs, et une autre, sans gravures). Je joins à ce mot trois sonnets dont le plus caractéristique à citer serait, il me semble, le LXV »...

Cher Mamezelle.

J'ai écrit ce poème et non
demande un peu d'indul-
gence pour ces phrases
sans-besoin mais je ne
suis absolument pas
au dessus de la tête et
je n'ai pas dans l'esprit
de vouloir te faire une
grande affaire de
de mes écrits que je
n'ai jamais au fait
que dans y pourrais
mettre 40. 40 et
que dans pourrais en
je ne puis attendre plus
longtemps
je serais très ravi
de voir de ta main
sur Mamezelle, Dis 3 h
et j'espère bien que
vous me me refu-

127

129. **Henry MURGER** (1822-1861). 3 POÈMES autographes dont 2 signés, et 2 L.A.S. ; 8 pages in-8 montées sur onglets et reliées en un volume petit in-4 demi-marquin bordeaux à coins (*Aussourd*). 700/800

BEL ENSEMBLE DU CHANTRE DE LA BOHÈME.

Poème de jeunesse, signé et daté 1^{er} septembre 1840 (6 huitains) :

« Près d'un grabat où l'ange de la mort
Semble déjà faire briller son glaive »...

Le vin bleu, 1849 (2 huitains sur papier bleu), non signé :

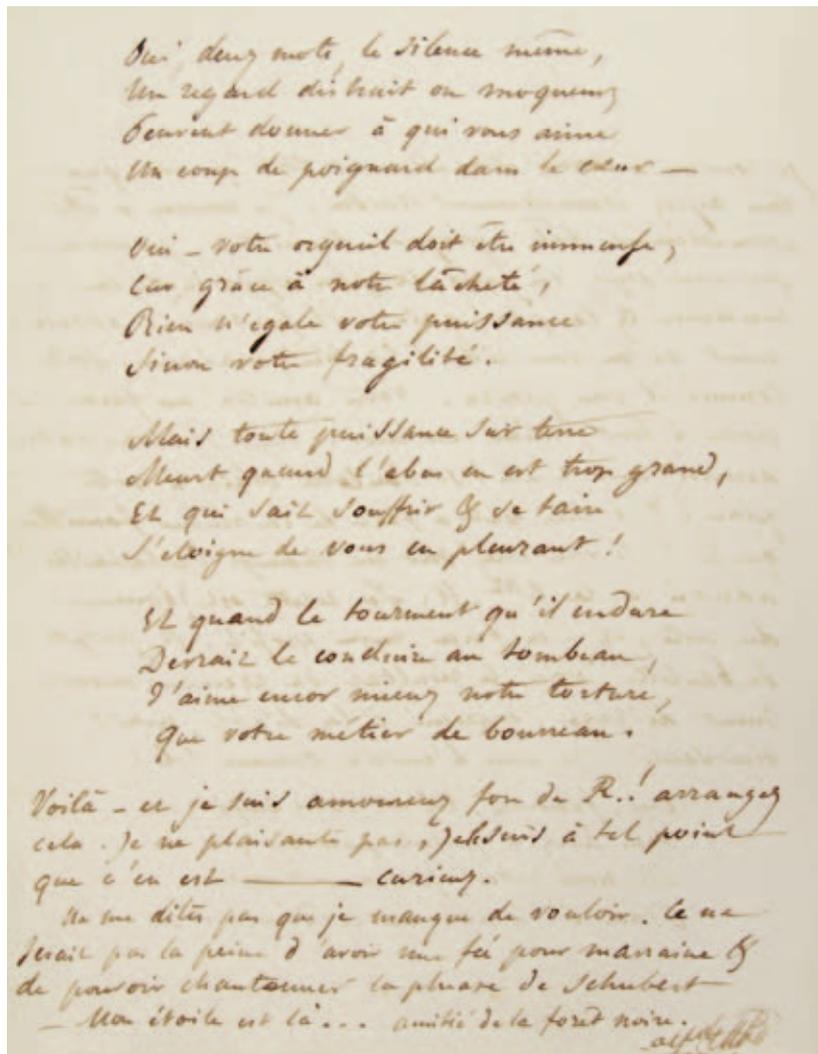
« Au Cabaret des Bruyantes barrières
Avec des gens qui n'ont ni feu, ni lieu »...

Pygmalion, sonnet signé : « À l'autel de Venus on attend sa statue »...

Lettre de remerciement à un vicomte : « malgré la situation déplorable dans laquelle je me trouvais je vous atteste sur l'honneur que j'ai été plus touché du souvenir sympathique qui vous avait porté à solliciter pour moi cette faveur que de la faveur elle-même »... Demande de deux places pour un spectacle.

On a relié en tête un PORTRAIT lithographié par Pirodon.

Anciennes collections LUCIEN-GRAUX (IX, 269), puis Daniel SICKLES (XVI, 6989).



130. **Alfred de MUSSET** (1810-1857). L.A.S. « Alf^d M^t » avec POÈME, [11 janvier 1839], à Mme Caroline JAUBERT ; 2 pages in-4, adresse. 5.000/6.000

BELLE LETTRE À SA « MARRAINE », AVEC UN CÉLÈBRE POÈME.

« Je consens à avoir éternellement tort, pourvu que vous ayez éternellement raison. Je consens à être éternellement bête, grognon, brouillon, pourvu que vous soyez toujours la plus spirituelle, la meilleure & la plus gaie. Il faut donc absolument qu'on vous cède ? Eh bien, madame, soit, comme il vous plaira. Votre amitié me fera croire à tout, même en moi »...

Il répond à un mot de Mme Jaubert à propos de « Paulette » [Pauline VIARDOT] : « La recette est bonne du reste, et j'en ferai mon profit. À propos de Paulette, voici le premier résultat du premier mouvement de rage, exprimé à la diable, mais bien senti ». Et il insère dans sa lettre ce POÈME de 5 quatrains inspiré par Pauline VIARDOT (qui sera publié avec des variantes dans la *Revue des deux mondes* du 1^{er} décembre 1841, et recueilli en 1850 dans les *Poésies nouvelles*) :

« Oui, femmes, tel est votre empire.
 Vous avez ce fatal pouvoir,
 De nous jeter, par un sourire,
 Dans l'ivresse ou le désespoir. [...]
 J'aime encor mieux notre torture
 Que votre métier de bourreau ».

Il ajoute : « Voilà — et je suis amoureux fou de R. [RACHEL] ! arrangez cela. Je ne plaisante pas. Je le suis à tel point que c'en est ----- curieux. Ne me dites pas que je manque de vouloir. Ce ne serait pas la peine d'avoir une fée pour marraine & de pouvoir chanter la phrase de Schubert — Mon étoile est là... Amitié de la forêt noire ».

Correspondance (éd. M. Cordroc'h, R. Pierrot, L. Chotard), t. I, p. 300 (n° 39-2). Ancienne collection Marc LOLIÉE. Exposition *Alfred de Musset* (Bibliothèque nationale, 1957, n° 132).

131. **NAPOLÉON I^{er}** (1769-1821). L.S.
 « Bonaparte », [mars-avril 1797 ?], à un
 général d'artillerie ; demi-page in-fol.,
 en-tête *Bonaparte Général en Chef de l'Armée
 d'Italie*, belle VIGNETTE gravée (Boppe & Bonnet n°
 117). 1.500/1.800

« Le fort La Chiusa depend de la division du g^{al}
 JOUBERT faites y passer dans la journée 2 pieces de 3 il n'y
 aura ni chevaux, ni caissons. Les munitions se mettront
 dans un petit magasin qui sera pratiqué au fort ».

La lettre est écrite par le général LECLERC, le mari de
 Pauline Bonaparte.



131

132. **NAPOLÉON I^{er}** (1769-1821). APOSTILLE autographe
 signée « BP » (2 lignes) en marge d'un « Rapport au
 premier Consul » signé par le Ministre de la Guerre
 Alexandre BERTHIER, 3 frimaire XI (24 novembre
 1802) ; 1 page et demie in-fol. 500/600

Le ministre de la Guerre propose d'élever au grade
 de chef de bataillon le citoyen WAUTRÉ, capitaine adjoint
 à l'état-major des troupes françaises dans la République
 Italienne, ayant déjà été promu provisoirement à ce
 grade... « Il est entré au service en 1792. Il a été nommé
 capitaine au 7^e Bat^{on} de Paris [...] Il a été blessé d'un
 coup de feu au Quesnoy, où il a été fait prisonnier »...
 Bonaparte a approuvé la demande, écrivant DE SA MAIN :
 « des quil y aura une place vacante BP ».

133. **NAPOLÉON I^{er}** (1769-1821). APOSTILLE autographe signée « Nap » (2 lignes), Varsovie 4 janvier 1807, en tête d'une
 L.A.S. de Louis de FONTANES (1757-1821), Paris 10 décembre 1806 ; 3 pages in-fol. 1.200/1.500

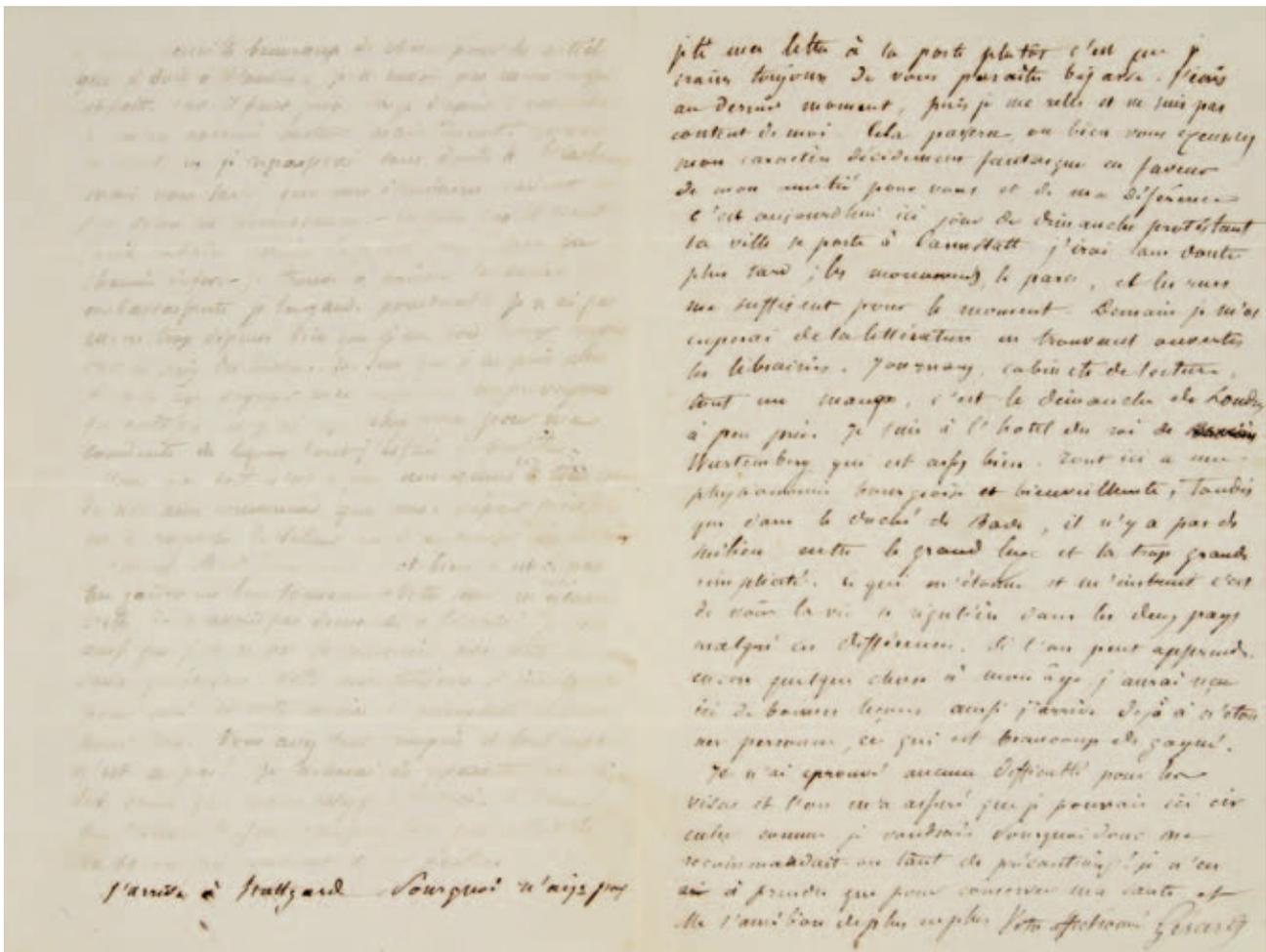
FONTANES, Président du Corps législatif, rappelle que ses fonctions législatives expirent le 31 décembre, le laissant dans
 une situation équivoque pour ses collègues et le public : « On ne peut tout-à-fait rester indifférent dans le monde à la destinée
 d'un homme placé trois fois par vous à la tête du second corps de l'état, et qui s'en est trouvé président à deux grandes époques :
 celle du rétablissement de la Monarchie, et celle du Sacre de V^{otre} Majesté... Je suis le moindre de vos ouvrages, mais enfin je
 le suis »... Il est candidat au Corps législatif et au Sénat, mais les élections peuvent être retardées ; il se demande s'il doit rester
 président jusqu'à la session prochaine, comme semble l'indiquer un article du sénatus-consulte. Honteux d'entretenir Napoléon
 de « pareilles misères », il termine par cette phrase où l'adulation le dispute à la courtoisie : « Mais celui qu'on regardait avant
 vous comme le premier des conquérans, et qui n'est plus que le second, Alexandre, des extrémités de la Perse où il méditait de
 nouvelles conquêtes veillait, dit Plutarque, au sort des moindres de ses serviteurs qui l'admiraient et faisaient pour lui des vœux
 dans le fond de la Macédoine »...

Napoléon, qui est alors à Varsovie, a noté en tête de la lettre : « il restera president jusqu'à l'ouverture de la session Nap ».

134. [**NAPOLÉON I^{er}**]. L.A.S. par ACHARD, Providence (Rhode Island) 14 juin 1819, [à JOSEPH BONAPARTE] ; 2 pages
 in-fol. 300/400

PROJET D'ENLÈVEMENT DE NAPOLÉON À SAINTE-HÉLÈNE PAR UN ANCIEN CORSAIRE DE LA RÉPUBLIQUE.

« Un grand homme dans le malheur a des droits que n'ont pas le commun des hommes, et cependant rien ne paraît avoir été
 tenté en faveur de votre auguste frere. Les affaires de l'Amérique meridionale presentent cependant bien des moyens de l'arracher
 des griffes des requinés illotes qui l'oppriment »... Il propose d'armer un corsaire sous le pavillon d'Artigas, en guerre contre les
 Portugais, de conduire les prises à Sainte-Hélène et d'enlever le prisonnier... Achard rappelle son rôle et sa bravoure au siège de
 Toulon et invite Joseph à l'honorer de la même confiance qu'en 1792-1802 : « vous verrez ce que peut un homme qui en marine
 sait coudre la peau du Lyon à celle du Renard »...



135. **Gérard de NERVAL** (1808-1855). L.A.S. « Gérard », Stuttgart ce 11 juin [1854], au Docteur Émile BLANCHE ; 3 pages in-8 (l'encre des deux premières pages est un peu pâle). 7.000/8.000

BELLE LETTRE DU VOYAGE EN ALLEMAGNE À SON MÉDECIN.

Il lui avait peut-être trop écrit au début de son voyage, et espère qu'il n'en a pas pris ombrage. « Maintenant je me sens bien ; j'avais passé encore par bien des phases de rêverie. N'aviez-vous pas prévu encore des imprudences, des erreurs de régime ? Maintenant et depuis cinq à six jours à peu près, je vais tout à fait bien. Ce sont les sociétés nombreuses que je dois éviter surtout. Certes, vous ne m'auriez pas laissé partir, si vous n'aviez pensé comme mes amis que le mouvement, l'étude divisée et l'aspect de tant de beaux pays me remettraient tout à fait ; je me sens plein de force et de bonne volonté »...

Il est à Bruchsal et se dirige vers Stuttgart. « J'ai séjourné cinq jours à Carlsruhe qui est un centre de littérature et d'art germanique qu'il ne faut pas trop dédaigner. Pour moi, c'était un repos comme le dit son nom et j'y ai beaucoup travaillé à ma manière, m'interrompant pour voir le musée, le théâtre et même les curiosités de la foire »... On lui a conseillé d'aller à Ratisbonne et Nuremberg. Le livre pour Du Camp [Aurélia] « avance beaucoup, ce qui ne m'empêche pas d'avoir recueilli beaucoup de choses pour les articles que je dois à d'autres » ; mais il doit corriger « d'après l'ensemble ».

Il s'interroge sur l'itinéraire et l'organisation de son retour. Il n'a pas trop dépensé. « Je sens que je ne puis plus à mon âge voyager avec la même imprévoyance qu'autrefois et j'ai reçu chez vous pour ma conduite des leçons dont j'essaie de profiter ». Il charge Blanche de saluer son entourage. « Je tacherai de reparaitre plus digne des soins que vous avez pris de moi. Si l'on me trouve toujours un peu fou que ce soit de la façon qui convient à un poète »... Il espère que Blanche excusera son « caractère décidément fantasque »...

Il donne ses impressions sur Stuttgart : « Tout ici a une physionomie bourgeoise et bienveillante, tandis que dans le Duché de Bade, il n'y a pas de milieu entre le grand luxe et la trop grande simplicité. Ce qui m'étonne et m'instruit c'est de voir la vie si régulière dans les deux pays malgré ces différences. Si l'on peut apprendre encore quelque chose à mon âge, j'aurai reçu ici de bonnes leçons aussi j'arrive déjà à n'étonner personne, ce qui est beaucoup de gagné »...

Œuvres complètes (éd. J. Guillaume et Cl. Pichois), Bibl. de la Pléiade, t. III, p. 861.
Anciennes collections Arsène et Henry HOUSSAYE ; Jules MARSAN (n° 91) ; puis Daniel SICKLES (XII, 4992).

136. **Charles NODIER** (1780-1844). L.A.S., Paris 16 janvier 1831, au poète Charles-Julien de CHÊNEDOLLÉ à Chênédollé ; 1 page et demie in-4, adresse. 500/700

BELLE LETTRE. Nodier regrette qu'ils n'aient pas conversé lors de la dernière soirée passée ensemble. Quant aux « babioles » que désire Chênédollé, « ces recherches ne vont pas à ma solitude que je circonscris de plus en plus entre mon grabat et mes tisons. J'ai donc remis ce soin à ma fille, la grande maréchale de mon modeste palais, et comme les femmes ne vous oublient pas plus que les hommes, vous aurez bientôt de ses nouvelles, si elle ne s'est saisie par avancement d'hoirie du seul héritage que j'aie à lui laisser, la paresse paternelle. [...] Je me repose tant que je peux du passé et du présent, en attendant le repos infaillible de l'avenir qu'aucune puissance humaine ne sauroit me disputer. J'écris au coin de mon feu pendant le jour, pour me tenir éveillé, les contes de fées que je compose pendant la nuit pour m'endormir ; et je trouve en me couchant que j'ai vécu un jour de plus, ce qui est une grande conquête sur le temps »... Il prie Chênédollé de lui envoyer « quelques-uns des vers que vous n'avez pas publiés. Vous savez que j'ai un reste d'âme pour les sentir, et un cœur presque tout vivant encore, pour aimer ce qui vient de vous. L'entretien des muses a d'ailleurs cela d'excellent qu'il fait oublier qu'on existe autrement que par les rapports communs de l'homme qui ne sont qu'infirmité et misère »... etc.

Ancienne collection Daniel SICKLES (XVI, 7027).

137. **Charles NODIER** (1780-1844). L.A.S., [fin août 1833, à Amédée PICHOT, directeur de la *Revue de Paris*] ; 1 page obl. in-4. 400/500

À PROPOS DE DEUX CONTES publiés dans la *Revue de Paris*, les 18 août et 3 novembre 1833.

Il est heureux de savoir qu'il a été « content de mon fatras d'*Hurlublu*. Je l'avois un peu écrit dans votre intention. L'inconvénient de cette espèce de satire est d'être essentiellement pédantesque, et je n'en excepte pas *Micromégas*, l'éternel modèle du genre. Il est défendu de se moquer des savants si moquables sans étaler du savoir. C'est un inconvénient auquel on ne peut pourvoir que par la forme, et je ne l'ai peut-être pas. Ce que j'ai vu de comique dans ma petite œuvre, c'est l'opposition d'un savoir imparfait à une crédulité naïve et douteuse qui, entre nous, représente le public. Mais l'histoire tournoit court, parce que la dimension du journal me gênait. La contre-partie, c'est l'opposition du savoir expérimental avec la simple science des faits acquis, et de la théorie avec la réalité. En *romanisant* et surtout en *actualisant* le sujet, je me suis flatté de le rendre plus intelligible et plus vivant. Y ai-je réussi ?... Cette seconde partie est intitulée : *Léviathan, archikan des Patagons, ou la Perfectibilité, pour faire suite à Hurlublu, histoire progressive*. Ici après dix mille ans de sommeil, c'est le philosophe qui est un ignorant auprès d'un naïf. Voilà toute la combinaison. Elle est heureuse, sans doute, mais je crains de n'en avoir pas tiré grand parti. Cela ne sera pas jugé demain »...

138. **PEINTRES**. 4 L.A.S. dont une avec DESSINS. 300/400

Joseph-Désiré COURT (1830, sur son tableau *La Mort de César*), Eustache-Hyacinthe LANGLOIS (Rouen 1834, à l'avocat Eugène Thomas), Paul LANGLOIS et Paul HOUETTE (à Mme Frédéric Lami, jolie lettre entièrement illustrée de dessins aquarellés, avec enveloppe couverte d'un dessin à la plume), Jacques VILLON.

Reproduction page 65

139. **Silvio PELLICO** (1789-1854). L.A.S., Turin 4 février 1842, au comte Amand de BRANGES, à Paris ; 3 pages in-4, adresse (petits trous par bris de cachet et corrosion d'encre avec qqs taches). 1.000/1.200

LONGUE LETTRE DE L'AUTEUR DE *MES PRISONS AU SUJET D'ÉLIPHAS LÉVI (L'ABBÉ CONSTANT)*, DÉTENU DANS LA PRISON DE SAINTE-PÉLAGIE À LA SUITE DE LA SAISIE DE SA *BIBLE DE LA LIBERTÉ*.

L'âme de l'abbé Constant a beaucoup erré, et Pellico espère sa rétraction et prie pour sa conversion : « Il ne saura être long-tems la dupe des sophismes de l'irréligion, il se mettra au-dessus des vains déclamateurs du monde ; il sentira que la croyance catholique avec ses vénérables mystères est cent fois plus claire, plus logique que toute prétendue philosophie, car nulle philosophie n'est forte de logique, libre d'inconséquences et d'obscurités »... Ce sont des mystères sans consolation, sans Dieu... « Je n'ai pas le droit de prêcher, moi qui balançais si long-tems entre le scepticisme et la foi ; mais dites, je vous prie, à M^r Constant que je n'ai été étranger à aucune des hypothèses de la fausse philosophie ; j'ai étudié, j'ai comparé, j'ai appliqué toutes les facultés de mon intelligence à approfondir les assertions de cette vaine sagesse si contradictoire et si multiple dans ses efforts impuissants. Toujours le même résultat. Je m'indignais de ce vide pompeux ; chaque système m'attristait, m'inspirait du mépris ; et les beautés divines de notre religion étaient là devant moi. Je les aimais sans les suivre. – Voilà pourquoi ma faute est grande ! Ma pusillanimité et mes inconséquences auraient peut-être duré toute ma vie, si Dieu ne s'était servi des événements pour m'arracher de la société pour m'enterrer pendant dix ans dans la solitude ; – afin que dans les chaînes du corps, mon esprit devînt plus libre, plus déterminé à sortir de l'esclavage des passions et des opinions. – Les croix que j'ai ne m'empêchent pas de sentir mon bonheur, car nul doute en matière de foi ne pénètre plus dans mon âme »...

Reproduction page 65

140. **André PIEYRE DE MANDIARGUES** (1909-1991). POÈME autographe signé, *Anhydre Solitude* ; 1 page in-fol. 150/200

Poème de 19 vers daté du 8 septembre 1981 :

« Infime repentir de l'air
Poire minuscule d'angoisse »...

ON JOINT une petite pièce autographe signée de 2 vers, *Cavalier*, et 2 photographies du poète lors d'un vernissage. Plus une l.a.s. et un poème (*L'oiseau bleu*, dactyl. et signé) de Marcel BÉALU.

141. **Pierre Joseph PROUDHON** (1809-1865). L.A.S., Ste Pélagie 2 octobre 1851, à un « cher et ancien collègue » ; 3 pages et demie in-8 à en-tête du journal *Le Peuple de 1850*. 1.200/1.500

TRÈS BELLE LETTRE DE PRISON.

Proudhon a été transféré de la Conciergerie à Sainte-Pélagie, près de sa famille ; c'est « comme si j'étais aux arrêts dans ma chambre » ; il peut voir sa femme de sa fenêtre et lui parler. Mais on ne lui permet plus les trois jours de sortie par mois... « J'ai répondu que je me considérais comme *prisonnier de guerre*, non comme coupable mis en pénitence ; que je sortais *sur parole*, c'est-à-dire sous la condition de rentrer à l'heure dite, et de ne me mêler en rien à la politique [...] et que je n'entendais subir aucune prescription qui pût changer le caractère de la détention politique, telle que je la conçois et la comprends ». Mais, au ministère, « on veut absolument que je sois un criminel, et que je me tienne pour tel. Si on use de modération envers ma personne, [...] c'est qu'on espère obtenir ma *conversion. Prisonnier de guerre !* Cela sonne mal aux oreilles du Gouvernement, qui, comme l'Église, se croit infaillible, et hors de lui, ne voit qu'erreur et délit »...

Proudhon est « double père de famille [...] avec la plénitude de l'existence, il me semble que j'ai acquis une plénitude de volonté, de force, et d'idée, que nul célibataire n'obtiendra jamais. [...] ce qui a fait la force incomparable du Peuple Romain, pendant 6 siècles, c'est que ces gens-là, soldats, consuls, sénateurs, etc., étaient tous pères de famille ; [...] nous n'avons plus ce caractère. On se marie par intérêt, ou par amour ; on se marie pour être riche, ou pour nager dans la volupté. Double erreur, double insulte au mariage ». Il faut des femmes « simples, matrones, laborieuses, sévères, retirées, modestes, et soumises [...] Il n'y a plus de pères de famille en France : et je vois approcher le jour où la France ne sera plus une nation... » Proudhon souhaiterait voir son ami, malgré leur différence complète de convictions. Le système qu'élabore Proudhon sur la nature et la société ne lui est « pas encore apparu dans son intégralité », mais c'est pour lui une certitude... « si mainte fois le spectacle d'un chrétien honnête homme et père de famille m'a rendu respectable une foi qui n'est pas la mienne, j'ai l'ambition à mon tour de rendre respectable, par ma vie privée, les opinions que je professe »...

142. **Pierre Joseph PROUDHON** (1809-1865). 2 L.A.S., [1^{er} avril] et 22 juin [1860], à son ami Auguste ROLLAND à Bruxelles ; 2 pages et demie et 2 pages in-8, une enveloppe. 1.500/1.800

BELLES LETTRES POLITIQUES ; la première semble inédite.

[1^{er} avril]. Il dit sa rage contre ses compatriotes : « Est-ce que 36 millions d'hommes ne sont pas un assez bel échantillon de l'espèce [...] Non, non, 36 millions de lâches et de sans cœur ! Seulement je trouve, quoiqu'en dise M. Thiers, que le patriotisme n'est pas la formule souveraine de la justice, et qu'il y a lieu de regarder encore au-delà. [...] Si je m'appelais Guizot, Thiers, Changarnier, Cavaignac, peut-être pourrais-je exercer quelque petite influence dans le monde des partis et de la politique, et être de quelque utilité aux gens que tout ceci dégoûte : mais je reconnais que les choses nous tournent le dos, et que nous sommes de plus en plus écartés ». Selon lui, les derniers mois ont fait avancer les affaires de la restauration monarchique et reculer la démocratie. Il parle du succès de l'évêque DUPANLOUP qui soutient la cause pontificale, et du général LAMORICIÈRE qui doit aller à Rome ce qui donnerait au Pape une belle et bonne armée : « Lamoricière à Rome, c'est le parti orléano-légitimiste qui prend en main, contre les bêtises impériales, la défense du Pape ». Il parle également des scandales provoqués par le livre de THIERS et la protestation de Jérôme BONAPARTE-PATTERSON, du bonapartisme tourné en ridicule : « la campagne d'Italie a donné aux militaires la mesure de Badinguet ». Les Républicains sont muselés mais il faut réchauffer le zèle des réfugiés restés à Bruxelles et leur faire comprendre « que se refuser obstinément aux idées économiques, se poser en conservateurs, c'est servir la monarchie constitutionnelle, absolument comme se poser en chauvin, c'est servir l'Empereur. Est-il écrit que la république ne parviendra pas à se dégager de ces deux faces équivoques, l'orléanisme et l'impérialisme ? » Il faudrait voir le libraire Lebègue à propos d'une réimpression, car Proudhon veut savoir « si je dois me renfermer dans mon initiative individuelle ou si je puis [...] former un commencement de noyau [...] il faut parler et faire quelque chose »...

22 juin. Il voulait présenter à Rolland un ami, le docteur Cook, espagnol d'origine « incarcéré à la suite du 13 juin, et depuis exilé de France pendant deux ans ». Il prend en dégoût la réimpression de son ouvrage : « il me répugne de me remâcher comme je fais » ; et à propos du journal *Le Nord*, il demande : « est-ce que vous ne vous apercevez pas qu'à l'allure de tout ce journalisme plus ou moins lâche, vide, et bête que le monde tourne cependant, et que les esprits ne sont plus du tout au point où ils étaient en 1848 ? [...] Certes, ce ne sont pas les esprits qui ont marché, ce sont les choses ! Quels publicistes à citer que les La Guéronnière, les Jourdan, les About, quels orateurs que les Fould, les Troplong, les Ollivier !... Mais, enfin, la vieille machine se désorganise ; le monde change de forme »... Il a reçu une lettre de Marc DUFRAISSE qui veut encourager l'œuvre de Proudhon, estimant qu'il est temps de flageller la nation française comme elle le mérite. Dufraisse pense aussi que la révolution italienne ne peut aboutir à rien, il y a selon lui « trop de bonapartisme, d'intrigues, trop de fantaisie, et trop peu de vertu républicaine »... Proudhon parle de ce que coûtent Nice et la Savoie à la France, et des affaires qui vont de plus en plus mal : « quel mépris, quelle colère soulève aujourd'hui ce nom de NAPOLÉON, si bien accueilli après le coup d'état ! Quelle magnifique position pour les républicains, si les républicains étaient des hommes ! »...



138

sorte de l'abolition des positions et des opinions. — de croire
 que j'ai ne m'engageant pas de sentir avec bonheur, car tout
 sent en matière de foi ne pénètre plus dans mon âme; ma vie
 et mon bonheur est Jésus Christ; les sermons sont ma nourriture
 le baume qui soulage mes douleurs; — je m'appuie sur l'Eglise
 dont je suis l'enfant. Elle ne me laissera plus tomber,
 elle ne portera jusqu'aux portes de l'Éternité — là,
 le Dieu des Martyrs me soutiendra! — Là, mon ami,
 nous serons ensemble. — j'espère que M. Constant sera
 une des braves sociétés par le bon Pasteur.

Adieu, mon ancien ami.

Mérey i me prie de Mod. de Bruges et de
 Mod. de Gallon. j'embrasse tous vos chers enfants.
 Je prie pour toute votre famille; aidez-moi aussi.
 Votre frère, vos Mères!

Votre très-aff. Silvio Pellico

Turin, 4 fév. 1834

Tout va bien à Notre Dame des Neiges pour M. Constant

139

la vieille machine de Deshayes; le monde change de forme, et
 j'ai moi-même attendu toute la vie, je débile, abstraction faite de
 l'état de l'opinion et de l'existence, quel phénomène général
 est tout autre. C'est à tel point qu'il me semble même
 même que j'ai placé dans un monde hémisphère.

J'ai reçu une lettre de Marc Dufrain. C'est toujours le
 même, grave, triste, et d'un de ces esprits inflexibles. Il me
 bien embêter mon œuvre; il applique à l'histoire une
 méthode politique. On a trop souvent vu cette méthode et
 est l'usage de la méthode comme elle l'est. — Il s'empare
 par grand ilure de la loi de bien d'ailleurs et de l'histoire
 au milieu de ces débris, œuvre de mon ami, et même
 seulement abstrait de bien; il y a beaucoup de méthode, très difficile
 trop de méthode, et trop peu de cette méthode d'un art de la
 œuvre son œuvre; enfin, il laisse de l'opinion à l'œuvre
 et finit par une condamnation des haines et la raison du
 siècle.

Après, un autre article sur le Sain et l'histoire
 contenant 500 millions à la France? L'argent digne de
 Doublin de Rome, des Hétérogènes, etc. — que
 si il en est, le salin augmente la affaire l'œuvre
 plus à plus manière, cela démontre de 16 mille de plus
 poids. Demandez-moi après cela ce que cela signifie et
 avec peu à l'œuvre. Une manifestation politique, possible
 dans ce monde. — Mais quel sujet, quel côté incline
 aujourd'hui ce nom de République, et quel côté après cela?
 Voilà quelle magnifique politique par la République, et l'œuvre
 l'œuvre est de l'œuvre!

Je termine, j'espère que l'œuvre, et j'espère de vous
 présenter plus vite à votre œuvre et à l'œuvre l'œuvre.

Correspondant

L. L. P. P. P.

142

143. **Marcel PROUST** (1871-1922). L.A.S « M » avec DESSIN, [15 juin 1905], à SA MÈRE ; 3 pages in-8, papier deuil (petits défauts). 5.000/7.000

À PROPOS D'UNE EXPOSITION WHISTLER à l'École des Beaux-Arts, Proust énumère les tableaux les plus remarquables : « à gauche regarde soigneusement de petites vues de Venise, rues, cours, dos ; à droite également Venise et de petites marines ; puis entre dans la salle qui est devant toi [...] à ta gauche et à ta droite deux tableaux représentant des voiles sur un port, le soir ; et à côté des feux d'artifice ; sur le mur de droite le Portrait de Miss Alexander ; sur le mur de gauche Valparaiso. Il y a une autre salle à droite [...] Regardez y les Hollande, les choses genre Estampes japonaises et une chambre avec des rideaux clairs et trois personnages, et une femme au piano. Et une salle à gauche regardez y la Tamise gelée, le Portrait de Sarasate, un grand portrait de sa femme. J'oublie presque tout. En bas regarde les eaux-fortes »... Et IL DESSINE LE PLAN DES SALLES.

Correspondance (éd. Ph. Kolb), t. V, n° 112, p. 219.

144. **Marcel PROUST** (1871-1922). L.A. (minute), [fin octobre 1921 ?, à André LANG] ; 1 page petit in-4 (petite déchirure au bas du feuillet sans perte de texte). 3.000/4.000

RÉPONSE À UNE ENQUÊTE SUR LES ÉCOLES LITTÉRAIRES ET LA RECONNAISSANCE DU GÉNIE.

[Proust avait décliné une interview et demandé à André Lang de lui poser sa question par écrit ; il fait ici le brouillon, qui semble INÉDIT, de réponse à la question : Y a-t-il encore des écoles littéraires ? Il modifiera son texte, en l'abrégéant, consacrant la plus grande partie de sa lettre à une autre question sur le roman d'analyse et le roman d'aventures ; sa lettre paraîtra le 26 février 1922 dans *Les Annales politiques et littéraires* (*Correspondance*, t. XX, p. 496).]

... « Je crois que les écoles représentent seulement le temps nécessaire à un homme de génie pour qu'on le comprenne. Aussitôt l'école se dissout et le nouveau maître vient prendre rang à côté des anciens qu'il continue. Ce temps peut être fort long. Aucune crise de politique intérieure, aucun conflit extérieur n'étonnent, quand on pense qu'*Olympia*, si bien en harmonie avec les Ingres du Louvre fut l'œuvre proscrite, l'horreur devant laquelle se révoltaient les meilleurs juges de l'époque. J'aime à redire que le poète condamné BAUDELAIRE fut le plus racinien des poètes. Sans doute l'un des deux poètes – c'est RACINE que je veux dire – est plus immoral que l'autre. Mais le style est le même. Bien entendu, ne devant rien à personne, leur apport diffère, plus important chez Racine en ce qui touche l'accumulation des vérités psychologiques, chez Baudelaire en ce qui concerne les lois de la réminiscence. Celle-ci du reste me plaît mieux chez CHATEAUBRIAND, chez Gérard de Nerval, où on la voit brusquement se produire, déroutant le récit. Elle tient plus de place chez Baudelaire, mais à l'état statique. »

145. **Jean-Louis-Armand Bréau de QUATREFAGES** (1810-1892) naturaliste et anthropologiste (Académie des Sciences). L.A.S., Paris 21 novembre 1859, à François BULOZ, directeur de la *Revue des deux mondes* ; 16 pages in-8. 300/400

TRÈS LONGUE ET INTÉRESSANTE LETTRE OÙ QUATREFAGES DÉVELOPPE SES IDÉES POLITIQUES À PROPOS DE L'ANGLETERRE.

Il n'est pas d'accord avec la tendance anglophile de la *Revue des deux mondes*, mais n'est certes pas belliciste : « une guerre entre la France et l'Angleterre marquerait un temps d'arrêt dans les progrès généraux de l'humanité ». Mais c'est une nation qui « écrase les faibles », « opprime les nationalités » ou même « les anéantit », se montre « toujours envieuse » du moindre avantage qui peut nous échoir, et se réjouit quand un événement peut nous affaiblir. « Ils savent se déclarer satisfaits seulement devant ceux qui au besoin sont prêts à leur montrer les dents » ; ainsi ils ne se brouilleront pas avec les États-Unis. « Que la France soit ferme vis-à-vis de l'Angleterre ; et alors la paix sera assurée » ; car l'Angleterre, dans la guerre d'Italie, a contrecarré la politique française et ne cachait pas ses sympathies pour l'Autriche... Etc.

146. **Alphonse RABBE** (1784-1829). L.A.S., 28 avril [1825], à VICTOR HUGO ; 4 pages in-4, adresse (petit trou par bris de cachet). 1.000/1.200

RARE ET INTÉRESSANTE LETTRE RELATIVE À SON RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE DE RUSSIE, DONT VICTOR HUGO A PROPOSÉ DE FAIRE UN COMPTE RENDU DANS LA QUOTIDIENNE [Victor Hugo écrivit en effet ce compte rendu, mais il ne fut pas publié.]

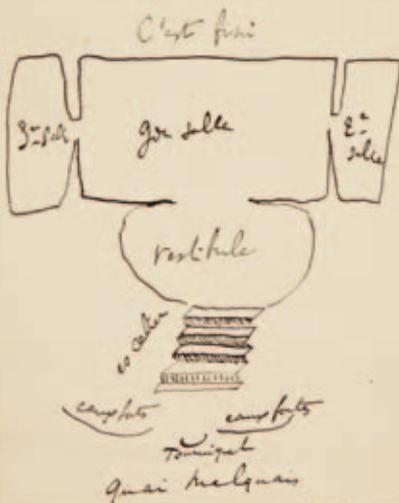
Rabbe donne à Hugo quelques conseils : « Je pense que vous pourriez, pour éviter le mot qui doit le plus choquer les oreilles de la Quotidienne appeler mon résumé précis ou histoire, en tête de votre article, sans donner le motif de cette altération volontaire du titre : si bien que cette innocente supercherie serait prise pour une distraction [...] Vous allez me trouver bien ridicule de vous conseiller, comme si je ne devais pas m'en rapporter uniquement à votre sagesse et à votre jugement qui vaut mieux que le mien. Mais vous m'excuserez parceque je suis dans toutes les sollicitudes du premier moment d'une publication. Vous pourrez dire en toute assurance qu'il y a plus de substance dans mon volume in-18 de 700 pages que dans les 6 vol. de Levesque [...] J'ai traité avec plus de développement que lui et surtout avec bien plus de sincérité, certaines époques d'un grand intérêt comme le règne de Catherine. Si pour les premières époques je n'ai pas eu la ressource de consulter les écrivains nationaux, ainsi que je l'ai fait pour mes résumés d'Espagne et de Portugal, cette ressource n'a pas manqué depuis le règne de Pierre le Grand, parceque depuis lors presque tout a été écrit en français et en allemand. Et j'ai beaucoup consulté les Allemands. [...] Enfin et ceci serait pour expliquer et excuser mon éloge dans la Quotidienne, tout en reconnaissant que je n'ai pas tant de dévergondage libéral que mes confrères en résumé, m'adresser quelques severes critiques et tancer vertement certains passages », notamment un qu'il signale. Il exprime par avance sa reconnaissance : « mon attachement pour vous est si vrai [et si] vif qu'il me paraît impossible qu'un sent[iment] excité par un motif intéressé puisse l'accroître ». En post-scriptum, il commente la nomination de Victor Hugo dans la Légion d'honneur : « Quelque peu de cas que je fasse des décorations, lorsqu'elles sont ainsi placées je les honore ».

Les autographes d'Alphonse Rabbe, qui s'est suicidé à quarante-cinq ans, sont d'une GRANDE RARETÉ.

Album d'un pessimiste, suivi du *Portefeuille d'un pessimiste* (éd. Ed. Roditi et J.R. Dahan), José Corti 1991, p. 279.

Anciennes collections Jacques GUÉRIN (III, 63), puis Daniel SICKLES (XIII, 5477).

Rédigez à plan ci-joint
pour que tu l'y retournes.
Tu trouves le nom des principaux billys
sur le grand plan



ci-joint plan (peut être corrigé d'après
le grand plan)

monte l'écabier; à haut épice & vestibule (on
l'écabier même; à gauche regard soigneusement à droite
vers de l'épice, vers, vers, vers; à gauche droit égale-
ment à petits morceaux; les autres vers le côté qui est
avant toi; si tu peints sur le côté et aller te retourner
à l'épice à voir avant toi le point d'arrêt sur l'écabier sur
égal à l'épice, le regard debout sur le haut de l'épice à l'épice
(c'est pour le point d'arrêt sur l'écabier) à la gauche et à la
droite des billys séparés à droite sur l'épice, le côté;

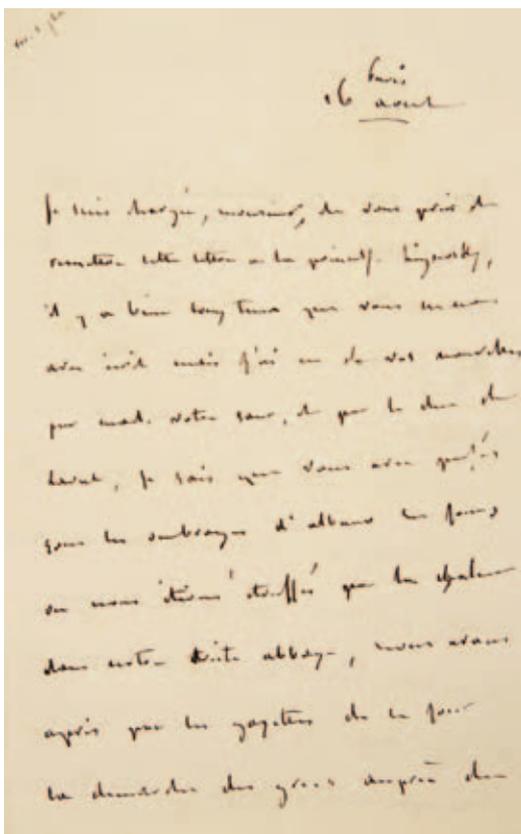
143

Monsieur

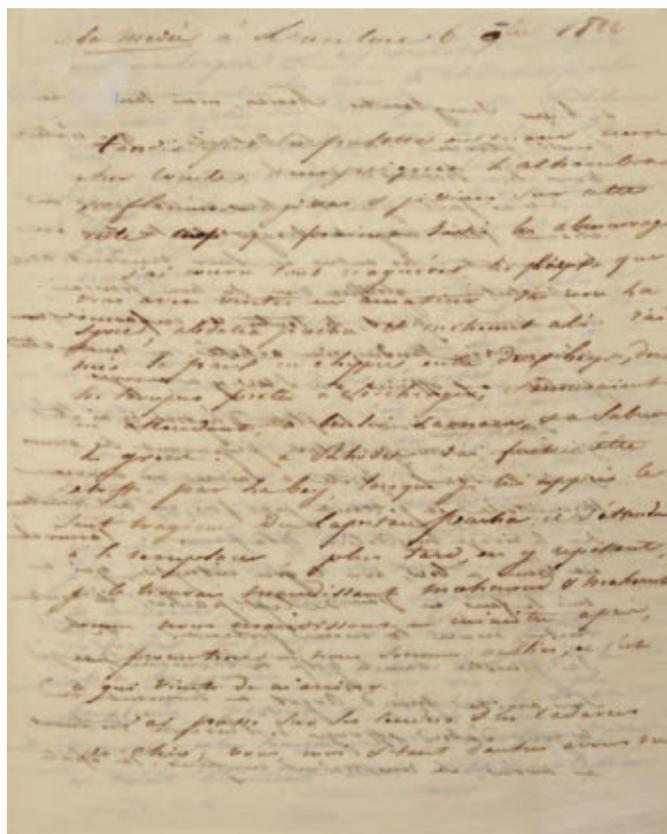
117

La question que vous me faites l'honneur de me
poser, ne se pose pas pour moi. Je crois que les écoles
représentent seulement le temps ne cessant à un homme
de génie pour qu'on le comprenne. L'œuvre de l'école
se dissout et le nouveau maître vient prendre rang
à côté des anciens qu'il continue. Le temps fait à la
longue, dans un crime de politique, une école, une
école, un conflit extérieur à l'école, quand on pense qu'
Olympie, la vie à l'harmonie avec les autres, que
l'œuvre fut l'œuvre proscrite, l'homme devant loger
à révoquer les lois dans juges de la époque. J'ai vu
à l'épice que le point condamné Baudelaire fut le
plus de la vie au poète. Sans doute l'un des deux
poètes - c'est Racine que je veux dire - est plus
immoral que l'autre. Mais le style est le même.
Bien entendu, ne devant rien à personne, une œuvre
diffère, plus important chez Racine en ce qui touche
l'accumulation des vérités psychologiques, chez
Baudelaire en ce qui concerne les lois de la civilisation.
Celle-ci de cette vie plus simple, chez l'autre, chez
chez grand de l'épice ou on la voit dans l'œuvre, on
produire, montrant le côté. Elle tient plus de place
chez Baudelaire, mais à l'état statique.

144



150



151

147. **Armand-Jean Le Bouthillier de RANCÉ** (1626-1700) religieux, réformateur de la Trappe. L.A.S. « L'Abbé De Rancé », Paris 12 mars 1651, à Monsieur FOY, conseiller du Roy ; demi-page in-4, adresse. 500/600

« Jecris a Mr Girad pour vous parler de quelque affere de ma part si vous la pouvez fere comme vous n'y courez aucune fortune je vous en aurai obligation tres particuliere »... Une note au dos précise qu'il s'agit de l'acquisition du « lieu dit le Courtil du Cuir ». RARE.

148. [**Congrès de RASTATT**]. 5 lettres ou pièces des trois plénipotentiaires français victimes de l'attentat à l'issue des négociations, le 28 avril 1799. 200/300

Antoine BONNIER (1750-1799) : L.A.S., 17 brumaire VI (7 novembre 1797), à Jean-François Reubell, membre du Directoire exécutif, demandant à être accompagné à Rastadt par son collaborateur Waultrain.

Jean DE BRY (1760-1834, seul survivant) : 2 L.A.S., 13 prairial IV (1^{er} juin 1796) au soldat Nicolas De Beyne ; Rastadt 16 nivose VII (5 janvier 1799), à J.-B. Perrin des Vosges, président du Conseil des Anciens, belle lettre se réjouissant des victoires de l'armée d'Italie qui mérite bien de la République : « J'espère que cette mémorable victoire abrégera les lenteurs de nos allemands »...

Claude ROBERJOT (1752-1799) : 2 apostilles a.s. sur des lettres, 1794-1797.

149. **Juliette RÉCAMIER** (1777-1849). L.A., [Lyon] 15 janvier [1813], à son beau-frère Claude-Antoine DELPHIN ; 4 pages in-8. 600/800

BELLE LETTRE D'EXIL LOIN DE PARIS (la police impériale lui avait interdit de séjourner dans la capitale).

... « Je persiste à penser qu'il ne faut pas faire de demarches pour moi dans le moment – et j'aurois de plus une repugnance particulière et invincible pour m'en meler et écrire moi-même à qui que ce fut sur ce sujet. Vous êtes bien bon et bien aimable d'entrer avec moi dans tous les détails et c'est un bonheur pour moi de trouver dans cet interêt la preuve de votre amitié. Je trouve beaucoup plus facile et beaucoup plus commode de se soumettre à son sort que de faire des choses qui coutent pour le changer. Dailleurs il est essentiel pour ma famille et pour mes amis que je ne retourne à Paris que lorsque je n'y serai point en butte à une malveillance qui pourroit retomber sur ceux que j'aime. Le tems qui met tout a sa place me fera bien ariver à la mienne en attendant j'ai beaucoup de resignation et je me soumetts à mon sort »... Elle sait que Mme d'Orléans et Mme de La Trémouille ont obtenu l'autorisation de rentrer. Elle va souper ce soir chez Camille [JORDAN] : « Vous voyez que je me *dissipe* c'est par ordonnance du médecin qui dit que mon mal est de trop penser »... Elle demande des nouvelles des amis...

150. **Juliette RÉCAMIER** (1777-1849). L.A., Paris 16 août [1825, à Mathieu de MONTMORENCY, ambassadeur à Rome] ; 4 pages in-8. 1.000/1.500

SUR L'INDÉPENDANCE DE LA GRÈCE ET SES RETROUVAILLES AVEC CHATEAUBRIAND.

Elle a su par le duc de LAVAL « que vous avez passés sous les ombrages d'Albano ces jours où nous étions étouffés par la chaleur dans notre triste abbaye, nous avons appris par les gazettes de ce jour la démarche des Grecs auprès du Pape, nous en attendons le resultat Je suis bien sure de votre intérêt pour cette noble cause, vous m'obligeriez de me donner quelques détails, quoique les dernieres nouvelles des grecs soient un peu moins alarmantes on est toujours très inquiet, heureux qui peut servir une si sainte une si noble cause ! Le duc de Laval est bien digne de s'y associer, et je compte sur son influence bienfaisante, vous avez du être content de la note de Mr de CHATEAUBRIAND. – Mais il me semble que c'est à Rome que cette grande question va se décider, les dépêches diplomatiques vont être d'un véritable intérêt, j'espère qu'elles vous ranimeront, et que vous retrouverez cette vivacité d'ame et d'esprit que je vous reproche de laisser dormir quand vous pouvés en faire un si bon emploi, défendez vous de mes reproches, prouvez moi leur injustice, mais voyez y la preuve de l'amitié la plus vraie ! »

Elle assure son correspondant des amitiés de BALLANCHE, Charles LENORMAND et Jean-Jacques AMPÈRE. « J'ai dit a Mr de Chat. combien vous lui étiez fidele, il en est très touché, depuis que je suis à Paris je le vois tous les jours, il a repris pour moi sa grace acoutumée, votre sœur trouve que je ne devois pas le voir si souvent peut être a-t-elle raison, vous comprenez que ceci n'est que pour vous, et que le duc de Lav. se passera de cette confidence ».

151. **Henri Gauthier, comte de RIGNY** (1782-1835) amiral, vice-amiral, il s'illustra en Grèce où il remporta la victoire de Navarin contre les Turcs ; il fut ministre de la Marine. L.A.S., *La Médée* à Toulon 6 novembre 1822, [au comte de CLARAC] ; 4 pages in-4 (portrait gravé). 1.000/1.500

TRÈS BELLE LETTRE À SON RETOUR DE GRÈCE, avant qu'il n'aille prendre le commandement des forces navales au Levant.

Il a « revu la Syrie, Abdallah Pacha et MEHEMET ALI. J'ai mis la paix en Chypre entre deux beys dont les troupes [...] s'amusaient à bruler Larnaca & sabrer les Grecs. A Rhodes j'ai failli être étouffé par le bey, lorsque je lui appris le saut tragique du CAPITAN PACHA [mortellement blessé en s'échappant de son vaisseau en feu]. J'ai passé sur les cendres et les cadavres de Chio ; vous, moi & tant d'autres avons vu de bien sanglantes scènes, mais jamais rien d'aussi atroce dans les détails. [...] Je n'ai fait que toucher à Smyrne où chacun fait argent des Grecs, les uns en les vendant ; les autres en leur vendant azile ou protection. Glorifiez vous du nom français, nous sommes purs de toutes ces infamies »... Il est allé à Hydra où le peuple est prêt « à suivre un nouveau Thémistocle » [CANARIS]... À Argos, il a suivi les combats « à la suite desquels, les turcs de Churchild Pacha ont été rejetés sur Corinthe ». Il évoque avec humour « l'importun muezzin » et son chant. Puis il pousse Clarac à faire acheter par la France le cabinet d'antiques de DROVETTI [consul de France en Égypte, qui avait rassemblé une importante collection d'antiquités égyptiennes], y compris des « monolythes prodigieux qui sont encore sur le Nil », pour la somme de cent mille francs...

152. **Hubert ROBERT** (1733-1808). L.A.S., [Paris] rue Neuve du Luxembourg n° 17, 23 février 1807, à Monseigneur ; 1 page in-4 (coupée de biais sur le côté gauche sans perte de texte). 1.200/1.500

TRÈS RARE DOCUMENT. « Robert artiste peintre et lun de ceux qui habitoient aux galeries du Louvre ayant su que c'étoit à vous monseigneur qu'il falloit s'adresser pour toucher l'indemnité accordée par sa majesté pour nos logements fait demander à Votre Excellence à quelle époque il pourvoit se présenter. il jointva cette obligation aux ecritiments respectueux avec les quels il a l'honneur d'être de votre Excellence

Robert artiste peintre et lun de
ceux qui habitoient aux galeries du Louvre
ayant su que c'estoit à vous monseigneur
qu'il falloit s'adresser pour toucher
l'indemnité accordée par sa majesté
pour nos logements fait demander à
votre Excellence à quelle époque il
pourvoit se présenter. il jointva cette
obligation aux ecritiments respectueux
avec les quels il a l'honneur d'être
de votre Excellence

Le tres humble et tres
Reconnoissant serviteur
Robert

De la rue neuve
du Luxembourg n° 17
le 23 février 1807

153. **Henri ROCHEFORT** (1830-1913) journaliste et pamphlétaire. MANUSCRIT autographe signé, *Les insurgés de Versailles*, [1871] ; 1 page grand in-fol. avec ratures et corrections, découpée pour impression et remontée. 300/400
 TRÈS BEL ARTICLE DE 1871 ÉCRIT AVANT LA RÉPRESSION DE LA COMMUNE PAR THIERS.
 Des journaux, « tellement réactionnaires qu'ils voudraient replacer à la fois sur le trône Napoléon III, le comte de Paris et le comte de Chambord », ont publié que BISMARCK avait proposé à THIERS de l'aider « pour la répression de l'émeute qui a éclaté à Paris. [...] Ainsi, liberté sainte ! voilà où peuvent conduire les fureurs réactionnaires. Il nous sera donc donné de voir M. Thiers en colonel de cuirassiers blancs demandant à M. de Moltke des renseignements sur la façon la plus rapide d'affamer et de réduire Paris ». Rochefort prédit que les troupes fraterniseront et que les mitrailleuses iront « se ranger d'elles-mêmes du côté de ceux contre lesquels elles étaient pointées ». Et « si par malheur tu mettais la main sur des soldats assez dociles ou assez égarés pour t'obéir, sache bien ceci, petit vieillard [...] Paris redevenu imprenable comme au moment du siège fabriquerait de nouveau contre toi tous les engins mortifères qui auraient accueilli les Prussiens [...] tu serais mort de vieillesse avant d'avoir pu seulement poser un pied de l'autre côté de notre enceinte ».
154. **Jean-Jacques ROUSSEAU** (1712-1778). L.A.S., Motiers 5 mai 1763, à François-Joseph de CONZIÉ comte des CHARMETTES, à Allemogne ; 2 pages in-4, adresse, cachet cire rouge (qqs petites répar. et lég. rouss.). 10.000/12.000
 BELLE LETTRE AU PROPRIÉTAIRE DES CHARMETTES, alors que Rousseau s'était retiré à Motiers-Travers (près de Neufchâtel) afin d'échapper aux poursuites du décret contre *l'Émile* lancé par l'archevêque de Paris (il ne reviendra aux Charmettes qu'en juillet 1768).
 Il aurait été heureux de se rendre à l'invitation du comte, « et d'habiter quelques jours la celule que vous me destinez dans votre maison ; mais ma chetive santé, ou plustôt mon mal continuel qui demande les plus grands menagemens ne me permet de me mettre en route que dans la plus belle saison. [...] Quand pourrai-je dans vos bras oublier toutes mes misères ? Quand reverrai-je ces lieux paisibles [les Charmettes] où j'ai passé les seuls beaux jours qui m'aient été accordés ? Quand irai-je couvrir de fleurs et de larmes la tombe de cette femme incomparable [Madame de WARENS] dont vous avez fermé les yeux ? Helas, cher Comte, dans ce moment même j'ai plus besoin de vos consolations que jamais ». MYLORD MARESCHAL, « mon protecteur mon ami, et le plus digne des hommes », vient de partir de Suisse, « quittant sans regret un peuple peu digne de le posséder et qui n'étoit pas fait pour sentir son prix ; mais moi qui le sentois si bien, il me laisse dans l'incertitude de le revoir jamais ». Il lui reste cependant encore « des plaisirs à goûter. C'est près de vous que cette idée m'entraîne »... Il ajoute en post-scriptum : « ne soyez pas surpris de me voir paroître en masque. J'ai pris l'habit d'Armenien dans ma retraite, et je le trouve si comode que je suis déterminé à ne le jamais quitter ».
Lettres (2012), t. 3, p. 1417 (n° 981).
155. **Thérèse LE VASSEUR, veuve de Jean-Jacques ROUSSEAU** (1721-1801). P.S. « Famme deu Gangaqu Rausseaus », Ermenonville 26 novembre 1778 ; 1 page in-4. 1.200/1.500
 AU SUJET DES NOUVEAUX AIRS DU *Devin du village*. [Trouvés à Ermenonville après sa mort, les sept nouveaux airs que Rousseau composa pour son opéra-comique furent achetés à sa veuve par de Vismes, directeur de l'Opéra, en novembre 1778, et chantés à l'Opéra le 20 avril 1779. Les manuscrits sont maintenant conservés à la Bibliothèque nationale de France.]
 « Je soussignée Levasseur veuve de Jean-Jacques Rousseau atteste et certifie [...] que J.J. Rousseau à refait la musique de sept airs de chant de son Devin du Village et un morceau de l'ouverture et qu'il n'a absolument pas reffait autre chose dans cet ouvrage »... Suivent les titres des airs : *J'ai perdu tout mon bonheur, Si des galants de la ville, L'amour croit s'il s'inquiète, Non non Colette n'est point trompeuse, Je vais revoir ma charmante maîtresse, Quand on sait aimer et plaire et Tant qu'à mon Colin j'ai su plaire...* « J'atteste et je certifie que j'ai prié M^r de Foulquier ami de mon mari de vouloir traiter de cette nouvelle musique avec M^r de Vismes et je m'engage à faire voir le manuscrit original de tous ces morceaux à ceux qui conserveroient encore des doutes malgré cette attestation et malgré le temoignage de plusieurs Hommes vertueux amis de feu M^r Rousseau qui lont entendu plusieurs fois jouer et chanter la nouvelle musique de son devin du village »...
 Les autographes de Thérèse Levasseur sont TRÈS RARES.
 Ancienne collection Robert GÉRARD (1996, 97).
156. **Maurice SACHS** (1906-1945). L.A.S., New York décembre 1930, [à Pierre ABRAHAM] ; 2 pages in-8. 150/200
 SUR MARCEL PROUST, à propos de l'article « Sur Proust » de Pierre Abraham dans *La Nouvelle Revue Française* de décembre 1930 : « On a déjà publié bien des volumes sur cette œuvre et il ne me semble pas qu'on l'ait vue jusqu'ici avec autant de lucidité et de justesse [...] Votre théorie de la réaction, et le fil que vous jetez de Montaigne au Temps Perdu m'ont donné ce plaisir que procure toute affirmation intelligente ». Il aimerait traduire et publier cet essai dans une revue américaine : « L'influence de Marcel Proust est très grande ici (la seule forte influence française sur les esprits jeunes d'Amérique bien que Gide soit très aimé) »...
157. **Donatien-Alphonse-François, marquis de SADE** (1740-1814). L.A., [fin janvier 1777, à Maître GAUFRIDY] ; 4 pages in-fol. (coin déchiré avec perte de qqs mots, petites effrangeres au bas). 4.000/5.000
 VIGOUREUSE RÉPLIQUE AUX ACCUSATIONS DE DÉBAUCHE DANS L'AFFAIRE TREILLET. [En novembre 1776, Sade a engagé une nouvelle domestique à La Coste, fort jolie, Catherine TREILLET, qu'il va prénommer JUSTINE. Quelque temps plus tard, il fait venir quatre autres domestiques qu'il tente d'utiliser pour ses débauches. Trois d'entre eux s'enfuient et vont conter à Treillet ce qui se passe au château de La Coste. Treillet vient au château réclamer sa fille, menacer le marquis, et tire même deux coups de pistolet. Puis il porte plainte et dresse un mémoire sur les méfaits du marquis. C'est à ce mémoire que Sade, qui ne veut pas rendre « Justine », répond ici.]

Sade nie vigoureusement les accusations de Treillet, dans ce « memoire faux et rempli de calomnies ». Treillet est « un fourbe et un homme de mauvaise foi », puisqu'il avait promis de rester tranquille... Sade envisage de porter plainte lui-même contre Treillet : « Tout ce que je puis vous dire c'est que la fille est toute prete, elle a déposé quelle étoit contente et n'avoit point a se plaindre c'est tout ce que je voulois ». Sade pense qu'il a de quoi « faire pendre » Treillet, et croit même pouvoir faire arrêter Treillet, puisque celui-ci a voulu le tuer.

Puis Sade répond point par point au mémoire de Treillet, en particulier à l'accusation d'avoir attenté aux mœurs des domestiques : « Un domestique les mena couché, M. de S. ne les y accompagna seulement point. Il resta a causer avec Md et le pere Durand, et ils s'enfermerent eux meme dans leur chambre [...] a supposé que j'eus trouvé ces gens la (qui étoient l'horreur de la nature pour l'aage et la figure) mais a supposé dis je que je les eus trouvé digne de satisfaire des desirs, il est probable que venant s'offrir ches moi pour y rester je les eus gardé ; et me décidant a les gardé, je n'eus pas été attenté la nuit a leur pudicité ; j'aurais eu le temps de reste dans leur séjour ici. [...] Il eut fallu que je fusse archifou pour faire une [parei]lle faute et je ne l'ai certainement pas faite [...] Tout cela sont donc des recriminations et des calomnies inventées a plaisir »...

Sade presse vivement son notaire de faire arrêter Treillet, « ou sans cela, vous me prouvez qu'on ne veut ici que ma perte ». [Le 13 février 1777, par suite de la procédure entamée par Treillet, Sade sera écroué au château de Vincennes, où il passera seize mois.]

Correspondance (éd. G. Lély), in *Œuvres complètes* (Cercle du livre précieux), t. XII, n° LXIX, p. 96.

Reproduction page précédente

158. **Donatien-Alphonse-François, marquis de SADE** (1740-1814). L.A., [13 mars 1797], au citoyen GAUFRIDY père à Apt ; 2 pages et demie in-4, adresse. 2.500/3.000

SUR LA VENTE DU CHÂTEAU DE LA COSTE.

Gaufridy lui a envoyé une note sur « les droits perdus », indemnité qui lui appartiendrait si elle était rendue et qu'il n'est pas sûr de vouloir vendre à Rovère, l'acquéreur de La Coste... « j'aimerois assés et avoir vendu une terre qui me rapporteroit encore 3000 de rente et à entraver Monsieur le marquis de Rovere dans ses jouissances, dans son despotisme, et dans ses possessions »... Puis parlant d'une retenue que prétend faire Rovère en raison d'une rente accordée aux pauvres de La Coste, Sade s'y oppose pour plusieurs raisons et notamment, à supposer qu'un tel don existe, « ce n'est point un titre pour moi et que de ce qu'une vieille folle qui n'étoit pas une parente ou que de fort loin, ayant peur du diable a laissé un legs à des curés que ne reconnoit plus la nation ne peut devenir une obligation pour moi qui n'aie pas peur du diable qui n'aime point les églises et qui ne croit point aux curés »... Il attend de l'argent pour le 1^{er} avril, et notamment celui que lui doivent RIPERT et les fermiers Audibert et Lombard. Quitte à emprunter, il a besoin de 3000^{li} pour les premiers jours d'avril et supplie Gaufridy de ne pas perdre une minute...

Correspondance (éd. G. Lély), in *Œuvres complètes* (Cercle du livre précieux), t. XII, n° CCLIV, p. 567.

Reproduction page précédente

159. **Marc Girardin dit SAINT-MARC-GIRARDIN** (1801-1875) critique. 2 L.A.S., à Jules SIMON ; 2 pages et demie in-8, une adresse. 50/60

« Je voudrais bien que M. Destrem candidat au Baccalauréat demain jeudi n'eut que bien peu de contresens dans sa version : et je prie Dieu à cet effet ; vous ensuite qui serez juge humain de l'affaire »... – « Nous avons eu bien de la peine, le jeune Gérard et nous, à le faire bachelier ; et il ne nous a gueres aidés. Cependant nous en sommes venus à bout »...

160. **Bernardin de SAINT-PIERRE** (1737-1814). L.A.S., [vers 1798], au citoyen SAINT-LEGER DIDOT, propriétaire de la papeterie d'Essonnes ; 3/4 page in-4, adresse. 300/400

Il réclame 800 livres qui lui sont dues... « songés quel doit etre l'embarras d'un pere de famille qui s'établit dans de vastes pieces ou il n'y a que les quatre murailles. Je ne touche rien de mes pensions et mon revenu de membre de l'Institut qui se trouve reduit à fort peu de chose, n'est pas capable de me défrayer de la moitié de mes dépenses courantes malgré toute mon économie »...

161. **Charles-Augustin SAINTE-BEUVE** (1804-1869). L.A. (minute), [1828 ?], au philosophe Théodore JOUFFROY ; 5 pages et quart in-4. 500/600

LONGUE LETTRE SUR LE SYMBOLISME ET LES IDÉES PHILOSOPHIQUES ET ESTHÉTIQUES DE SAINTE-BEUVE.

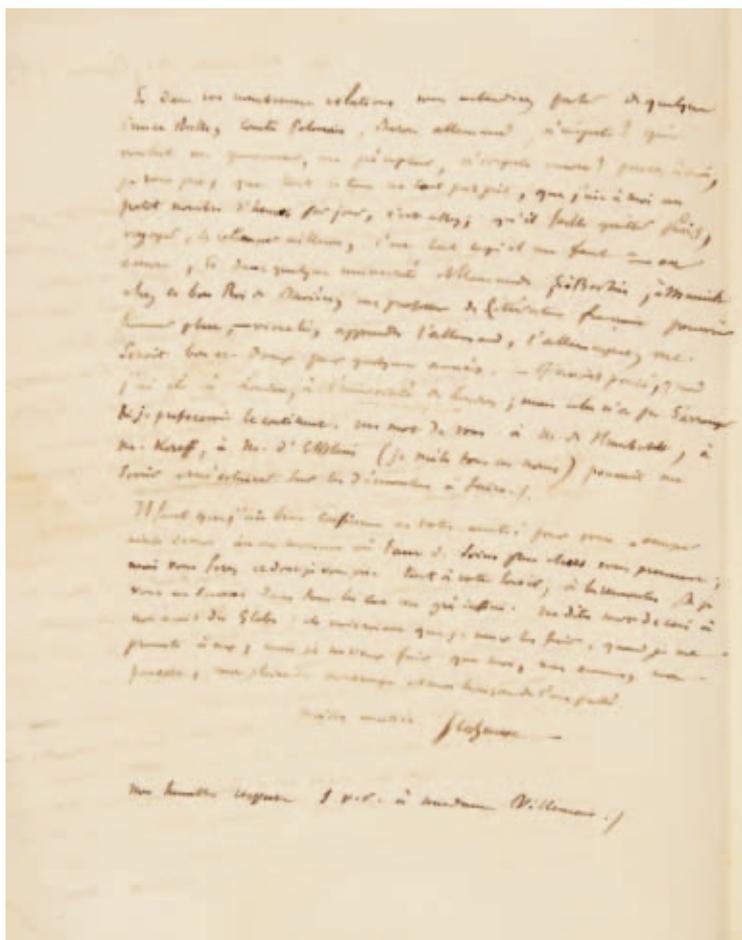
Ce texte très important évoque le cours d'esthétique de Jouffroy sur le principe symbolique, auquel Sainte-Beuve veut apporter quelques considérations. ... « Je crois bien fermement, d'abord, à l'existence indépendante d'un sentiment particulier, distinct de tout autre, semblable à lui seul, en un mot *sui generis*, lequel éclate spontanément, sans calcul, *a priori* en présence de tout objet que nous qualifions de beau, de laid, de joli, &c. [...] tout objet de nature est plus ou moins susceptible de nous paroître beau, laid, joli, &c... tant qu'il a prise sur nos sens ou plutôt que nos sens ont prise sur lui, il nous dit quelque chose de tel ». À l'aide d'exemples précis, Sainte-Beuve analyse comment l'homme associe tel ou tel sentiment aux éléments des autres règnes et, « si on recherchait la raison finale de ces associations, on pourroit y voir un immense magasin de signes, un riche alphabet réservé par la nature pour les langages des hommes entre eux, et en particulier pour le langage poétique ». Les interprétations et les sentiments qui naissent en l'homme sont « un point de *sympathie*, en d'autres termes de *correspondance* », et nous persuadent « qu'il y a dans toute apparence un sens, une vertu *symbolique* »... Etc.

Correspondance générale, Lettres retrouvées (éd. A. Bonnerot), t. I, p. 37. Ancienne collection Daniel SICKLES (XVII, 7639).

162. **Charles-Augustin SAINTE-BEUVE** (1804-1869). L.A.S., 31 janvier 1830, à Abel-François VILLEMMAIN ; 2 pages in-4, adresse. 500/600

TRÈS BELLE LETTRE, À LA FOIS BILAN ET INTERROGATION SUR SON EXISTENCE.

« Cette lettre est pour vous, *pour vous seul* [...] J'ai vingt-cinq ans ; je sens que les années se passent sans rien apporter de meilleur à ma destinée et surtout sans calmer mon ame. J'ai un grand désir d'aller, de voir, de changer, de savoir ce que c'est que le monde, & la vie ; j'en ai besoin pour le peu que je puis faire ; je veux essayer si ce ne sera pas un moyen de m'appaiser. D'un autre côté, je suis ici tenu à la glèbe, il me faut vivre, gagner de l'argent par des articles de quinzaine en quinzaine, et au bout de l'année si j'ai quelques cent francs d'économie, cela me mène à faire une échappée de six semaines d'où je ne rapporte que des regrets et des sensations étouffées. Par la disposition des choses et le concours des circonstances, je suis à la veille de m'installer plus que jamais dans cette vie insuffisante ; il ne tient qu'à moi de donner tout mon tems aux journaux et d'y créer à ce qu'on appelle mon talent une certaine position. Mais, vous l'avouerez-je, cela me répugne horriblement ; cela me semble un gaspillage des dons de Dieu. Après une vie pleine d'œuvres, on peut finir par là, se reposer dans cette variété amusante et s'y laisser aller sans trop de remords. Mais qu'ai-je fait, pour croire que je n'ai plus qu'à



promener mes yeux sur les choses & dire à tort et à travers mon avis sur ce qui vaut mieux que moi. Cette vie là m'ennuie, me pèse, me flétrit mon peu de poésie ; au moment de m'y enfoncer, je recule et je voudrais m'y soustraire »... Il voudrait quitter Paris, partir à l'étranger et y devenir précepteur ou professeur, et demande à Villemain de l'y aider, en gardant là-dessus le secret : « je ne veux fuir que moi, mes ennuis, ma paresse, ma plaine de Montrouge et mon horizon de l'an passé »...

Correspondance générale (éd. J. Bonnerot), t. I, n° 104, p. 173.

163. **Charles-Augustin SAINTE-BEUVE** (1804-1869). L.A.S., Paris 12 janvier 1833, à Félicité de LAMENNAIS ; 3 pages in-8, adresse. 500/600

TRÈS BELLE LETTRE SUR SON MÉTIER DE CRITIQUE, ET SUR L'ART ET LA RELIGION.

Il a eu de ses nouvelles par Lacordaire... « Je continue, moi, en cette ville de bruit et d'activité dévorante mon existence assez vigilante de spectateur, de témoin qui prend des notes, mon métier en un mot de critique et de raisonneur. Cela devient décidément ma vocation courante, celle dont je vis matériellement et qui doit, à la longue, si elle ne l'a déjà fait, imprimer une tournure inévitable à mon esprit. J'aurais préféré, certes, la vie de l'Art, en rattachant l'art à une philosophie religieuse de plus en plus inspiratrice, en faisant, autant que possible, de la Poésie un acte de foi, une prière, une aspiration sous une forme plus ou moins ardente. Mais cette vie là à laquelle eussent répondu des facultés profondes de mon être, me devient de jour en jour plus difficile, étant en lutte avec les intérêts journaliers, et rongé de près sur mon dernier rocher par les vagues turbulentes de cette mer où je plonge. Il faut pour une contemplation poétique et religieuse soutenue établir une marge de séparation entre le monde et soi ; c'est cette largeur de marge que je n'ai pu de bonne heure laisser en blanc ; et aujourd'hui le livre est griffonné jusqu'aux bords, les commentaires étouffent le poème. J'ai beau disputer pied à pied : on se retranche un jour, et le lendemain on capitule. [...] l'essentiel, n'est-ce pas, c'est que l'esprit demeure vif, si la beauté de la production souffre ; c'est une manière de sacrifice aussi que de consentir à cette déperdition de quelques dons brillans sous la nécessité des choses rapportées à Dieu »...

Correspondance (éd. J. Bonnerot), t. I, p. 334. Ancienne collection Daniel SICKLES (XII, 5053).

164. **George SAND** (1804-1876). MANUSCRIT autographe pour *La Comtesse de Rudolstadt*, [1844] ; 1 page in-8 (chiffrée 25) avec ratures et corrections. 500/600

Fragment de la « Lettre de Philon » qui conclut le roman, et publiée dans la *Revue indépendante* du 10 février 1844, avant d'être reprise en volume (L. de Potter, 1844). ... « Nous sûmes bientôt que nous étions au pied de la montagne et du château *des Géans*, et, d'après ce nom, nous eussions pu nous croire transportés par enchantement dans la grande chaîne septentrionale des Karpathes. Mais on nous apprit qu'un des ancêtres de la famille Podiebrad avait ainsi baptisé son domaine, par souvenir d'un vœu qu'il avait fait dans le *Riesengebürg*. On nous raconta aussi comment les descendants de Podiebrad avaient changé leur propre nom, après les désastres de la guerre de trente ans, pour prendre celui de Rudolstadt ; la persécution s'étendait alors jusqu'à germaniser les noms des villes, des terres, des familles et des individus. Toutes ces traditions sont encore vivantes dans le cœur des paysans bohêmes. Ainsi le mystérieux Trismégiste, que nous cherchions, est bien réellement le même Albert Podiebrad, qui fut enterré vivant, il y a vingt-cinq ans, et qui, arraché de la tombe, on n'a jamais su par quel miracle, disparut longtemps et fut persécuté et enfermé, dix ou quinze ans plus tard, comme faussaire, imposteur et surtout comme franc-maçon et rose-croix ; c'est bien ce fameux comte de Rudolstadt, dont l'étrange procès fut étouffé avec soin, et dont l'identité n'a jamais pu être constatée »...

165. **George SAND** (1804-1876). L.A.S., Nohant 17 janvier [18]69, à Gustave FLAUBERT ; 7 pages in-8 à son chiffre. 3.000/4.000

TRÈS BELLE ET LONGUE LETTRE À FLAUBERT.

« L'individu nommé G. Sand se porte bien, savoure le merveilleux hiver qui *règne* en Berry, cueille des fleurs, signale des anomalies botaniques intéressantes, coud des robes et des manteaux pour sa belle-fille, des costumes de marionnettes, découpe des décors, habille des poupées, lit de la musique, mais surtout passe des heures avec la petite Aurore qui est une fillette étonnante. Il n'y a pas d'être plus calme et plus heureux dans son intérieur que ce vieux troubadour retiré des affaires, qui chante de tems en tems sa petite romance à la lune, sans grand souci de bien ou mal chanter pourvu qu'il dise le motif qui lui trotte par la tête, et qui, le reste du tems, flâne délicieusement. – Ça n'a pas toujours été si bien que ça. Il a eu la bêtise d'être jeune, mais comme il n'a point fait de mal, ni connu les *mauvaises passions*, ni vécu pour la vanité, il a le bonheur d'être paisible et de s'amuser de tout. Ce pâle personnage a le grand plaisir de t'aimer de tout son cœur, de ne point passer de jour sans penser à l'autre vieux troubadour, confiné dans sa solitude en artiste enragé, dédaigneux de tous les plaisirs de ce monde, ennemi de la loupe et de ses douceurs. Nous sommes, je crois, les deux travailleurs les plus différents qui existent. Mais puisqu'on s'aime comme ça, tout va bien. Puisqu'on pense l'un à l'autre à la même heure, c'est qu'on a besoin de son contraire. On se complète en s'identifiant par moments à ce qui n'est pas soi ».

Elle a écrit une pièce, *L'Autre*, « mais je ne veux pas qu'on la joue au printemps, [...] je ne suis pas pressée et mon manuscrit est sur la planche. J'ai le tems. Je fais mon petit roman de tous les ans [*Pierre qui roule*] quand j'ai une ou deux heures par jour pour m'y remettre. Il ne me déplaît pas d'être empêchée d'y penser. Ça le murit. J'ai toujours, avant de m'endormir, un petit quart d'heure agréable pour le continuer dans ma tête, voilà ».

Puis elle parle de SAINTE-BEUVE qui a quitté *Le Moniteur*, journal officiel de l'Empire, pour *Le Temps* de l'opposition libérale : « S^{te} Beuve est extrêmement colère, et, en fait d'opinions, si parfaitement sceptique, que je ne serai jamais étonnée, quelque chose qu'il fasse dans un sens ou dans l'autre. Il n'a pas toujours été comme ça, du moins tant que ça ; je l'ai connu plus croyant et plus républicain que je ne l'étais alors. Il était maigre, pâle et doux. Comme on change ! Son talent, son savoir, son esprit ont grandi immensément. Mais j'aimais mieux son caractère. C'est égal, il y a encore bien du bon. Il y a l'amour et le respect des lettres, et il sera le dernier des critiques. Les autres sont des artistes ou des crétins. Le critique proprement dit disparaîtra. Peut-être n'a-t-il plus sa raison d'être. Que t'en semble ? ».

Puis elle ajoute : « Il paraît que tu études le pignouf. Moi je le fuis, je le connais trop. J'aime le paysan berrichon qui ne l'est pas, qui ne l'est jamais, même quand il ne vaut pas grand chose ; le mot pignouf a sa profondeur, il a été créé pour le bourgeois exclusivement, n'est-ce pas ? Sur cent bourgeoises de province, quatre-vingt-dix sont pignouflardes renforcées, même avec de jolies petites mines, qui annonceraient des instincts délicats. On est tout surpris de trouver un fonds de suffisance grossière dans ces fausses dames. Où est la femme maintenant ? Ça devient une excentricité dans le monde »...

Elle « aime » et « embrasse » son « troubadour »...

Correspondance (éd. G. Lubin), t. XXI, p. 311. *Correspondance Flaubert-Sand* (éd. A. Jacobs), p. 212.

Anciennes collections Alfred DUPONT (VI, 211), puis Daniel SICKLES (VII, 2899).

166. **George SAND** (1804-1876). L.A.S., Nohant 3 mars 1876, à CHARLES-EDMOND ; 3 pages in-8 à son chiffre. 1.200/1.500

L'ART D'ÊTRE GRAND-MÈRE [elle mourra le 8 juin suivant]... « le carnaval m'a empêché de finir plus vite mon gros travail sur les marionnettes. N'a-t-il pas fallu pour complaire à ces demoiselles les faire danser au piano jusqu'à extinction de chaleur naturelle et m'affubler pour cet office des déguisements les plus insensés ? me transformer en vieux turc avec un faux nez et en vieux Pierrot avec la figure enfarinée ? Enfin, nous voilà sortis de ces divertissements auxquels sont venues s'ajouter les noces de notre bonne petite cuisinière avec un chef cantonnier qui a l'esprit d'accepter une chambre chez nous et de ne pas nous priver de notre gentil cordon bleu »... Elle parle ensuite de son article sur le théâtre de marionnettes de son fils Maurice, qui a « pris des proportions effrayantes »...

Correspondance (éd. G. Lubin), t. XXIV, p. 548.

Il paraît que tu étudies le
pignouf. Moi je l'écris, je le
connais trop. J'aime le pays au
brincheon qui ne l'est pas, qui
ne l'est jamais, même quand
il ne vaut pas grand chose;
le mot pignouf a sa profondeur
et a été créé pour le bourgeois
et d'ailleurs, n'est-ce pas?
Dans ces bourgeois de
province, qu'on ne supprime
pignouf, mais renforcées, mêlées
avec de jolies petites mines;
qui annoncent d'autres instincts
délicats. On est tout surpris
de trouver un fonds de
suffisance provinciale dans ces

bourgeois d'ans. On est la
bonne maintenant? qu'on s'en
vise une pénétration dans le monde.

Bonne mon trouble est
je t'aime et je t'embrasse
bien fort, Maurice aussi.

G. Sand

Nohant 17 Janvier 69.

165

Moi, je suis moi-même
faut-il dire je suis souvent
laine. De ma fenêtre, je
vois plus d'horizon, mes
arbres ont grandi et quand
je les ai vus comme cela
je ne suis pas sentie le
droit de les abattre, vous
allez planter devant celle
barraque qu'on vous impose
vous ne la voyez plus,
vous voyez dans les feuilles
et dans les branches, vous
vous concentrez en vous.
Même avantage; faites
donc net et fait cet in-
térieur, où plus heureux
que moi, vous voyez
la visite et la lumière
des grands esprits.

G. Sand,

Vienez donc quelque temps

publie d'autres saynètes de
Maurice. Ils ont dit non
à Blanchot qui leur en
parlait, mais agitez sur
eux. Le temps à faire
d'être sérieux devient parfois
bien long. Le roman de
la palme m'est, malgré
son mérite, et l'on dit
d'écopulant. Je dirai même
qu'il est mortel et digne
de la coupe de deux mois.
Un peu de gaieté et de pitié
ne nuirait pas. Vache
qu'on nous demande d'ap-
prevoir les autres comédies
de M. de M. de M.

Nohant 22 mai
1876.

167

167. **George SAND** (1804-1876). L.A.S., Nohant 22 mai 1876, à CHARLES-EDMOND ; 3 pages in-8 à son chiffre.

1.200/1.500

UNE DES TOUTES DERNIÈRES LETTRES DE GEORGE SAND, morte le 8 juin. C'est sa dernière lettre à Charles-Edmond.

Elle lui envoie son article [son dernier écrit] sur le livre de RENAN [*Dialogues et fragments philosophiques*]... « bien que *le Temps* ait rendu un compte excellent du dernier livre de Renan, j'ai éprouvé le besoin d'en parler aussi, [...] je vous envoie mon feuillet que vous ferez passer quand vous voudrez » [il paraîtra posthume, le 16 juin].

Elle incite son ami à reprendre courage, « car le courage est tout dans un monde où tout nous opprime. Cela seul est à nous, bien à nous, ne nous le laissons pas ravir ! Voyons, sus ! cher ami, mon cœur est avec vous. Mon Dieu, vous causez souvent avec RENAN et BERTHELOT, et moi, je vis sur mon propre fonds dont je suis souvent lasse. De ma fenêtre, je n'ai plus d'horizon, mes arbres ont grandi et quand je les ai vus comme cela je ne me suis pas senti le droit de les abattre. Vous allez planter devant cette baraque qu'on vous impose, vous ne la verrez plus, vous vivrez dans les feuilles et dans les branches, vous vous concentrerez en vous-même davantage. Faites donc net et fort cet intérieur, où plus heureux que moi, vous recevrez la visite et la lumière des grands esprits »...

Elle l'engage à publier d'autres saynètes pour marionnettes de son fils Maurice... « *Le Temps* à force d'être sérieux devient parfois bien lourd. [...] Un peu de gaieté et d'esprit ne nuirait pas »...

ON JOINT cet émouvant TÉLÉGRAMME de Maurice Sand à Charles-Edmond, 8 juin 1876 : « Ma mère est morte »...

Correspondance (éd. G. Lubin), t. XXIV, p. 630. Ancienne collection Philippe ZOUUMEROFF (1995, n° 337).

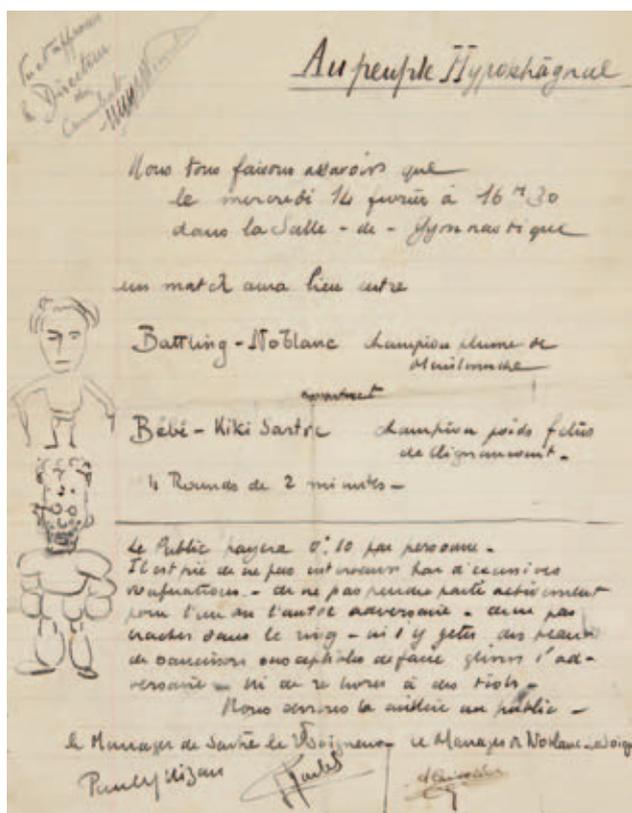
Reproduction page précédente

168. **Jean-Paul SARTRE** (1905-1980). **Paul NIZAN** (1905-1940). DESSIN original à la plume, PORTRAIT DE JEAN-PAUL SARTRE, avec au dos MANUSCRIT autographe signé, [1923] ; 22 x 17 cm. 2.000/2.500

ÉTONNANT PORTRAIT DE SARTRE EN 1923, EN BOXEUR, DESSINÉ PAR SON AMI PAUL NIZAN, avec cette légende : « Kiki Sartring s'entraîne devant sa glace ».

Au verso, Nizan, qui se donne comme « le Manager de Sartre », a rédigé cette annonce *Au peuple Hypokbâgnal*, avertissant qu'un match aura lieu le 14 février [1923] dans la Salle de Gymnastique « entre Battling-Noblanc champion plume de Ménilmuche et Bébé-Kiki Sartre champion poids fetus de Clignancourt »... Le public est prié « de ne pas intervenir par d'excessives vociférations - de ne pas prendre parti activement pour l'un ou l'autre adversaire - de ne pas cracher dans le ring - ni d'y jeter des peaux de saucisson susceptibles de faire glisser l'adversaire - ni de se livrer à des viols »... En marge, portraits des deux adversaires.

Ce document a été reproduit dans l'*Album Sartre* de la Pléiade (p. 37 et 40).



169. **Victor SCHOELCHER** (1804-1893) homme politique, auteur du décret d'abolition de l'esclavage. L.A.S., Samedi matin [vers 1830], au comte GERMINY ; 3 pages petit in-4. 600/800

BELLE LETTRE DU JEUNE RÉPUBLICAIN.

À la suite d'un article d'Armand CARREL, Germiny est intervenu en faveur d'un ami qui s'y est jugé injustement attaqué. Mais l'informateur de Carrel « offre de prouver le fait contesté ! [...] Y a-t-il rien de plus extraordinaire que ce dédale d'intrigues, il faut que le duc ait des ennemis bien acharnés, et il devrait bien chercher à les découvrir pour les écraser sous le mépris universel ». Il faudrait opposer de vigoureux démentis à d'aussi misérables accusations : « il me semble que si j'étais homme politique et que j'eusse une grande réputation à défendre je ne craindrais pas de démentir tout ce qui l'attaquerait injustement. Notre parti est exalté sans doute mais du moins il a le bonheur d'être sincère. Il y a conviction chez nous autres gens de rien. La presse est devenue une puissance, c'est elle qui règne, et le palais du roi tremble devant elle. Il m'est avis que nous ne vivons plus dans un temps où l'on peut se croire en droit de la mépriser, et qu'il n'est chevalier de si haut renom qui puisse regarder comme au dessous de lui de descendre dans cette arène. Si chacun pensait ainsi on verrait certainement moins de félons la souiller. Aujourd'hui chacun a la lance au poing même les vassaux, celui qu'on appellera lâche et qui restera enfermé dans son manoir ne devra s'en prendre qu'à lui tout bon et loyal qu'il peut être, s'il passe pour lâche. Il faut à la fin que tous les honnêtes gens s'entendent pour démasquer les intriguans et faire triompher les sincères. Nous avons du reste beaucoup regretté qu'un homme du caractère du noble duc ait moins redouté l'impopularité de la mesure votée à la commission des élections, que la crainte de déplaire à une majorité d'une voix »...

170. **Sophie Rostopchine, comtesse de SÉGUR** (1799-1874). L.A.S., Paris 2 novembre ; 1 page in-8 à son chiffre couronné (petites traces de papier gommé). 400/500

« Voici un manuscrit que ma fille de PITRAY m'a demandé de vous rapporter afin que vous vouliez bien lui noter par écrit quels sont les passages que vous désirez lui faire corriger, changer et supprimer. Je suis à Paris depuis deux jours et j'y reste jusqu'au 8. Si vous pouvez venir me voir lundi ou mardi, [...] j'en serai fort contente. J'ai plusieurs choses à vous dire et à vous demander »...

171. **Germaine Necker, baronne de STAËL** (1766-1817). L.A.S., Saint-Ouen 18 thermidor (5 août 1797), à Paul BARRAS ; 1 page in-8. 1.000/1.200

« J'ai été tous les jours à votre porte mon cher Barras, et je ne me console pas de n'avoir pu encor vous parler de ma reconnaissance. Demain 19 – le 21 le 22 – quel jour dînez vous chez vous ? À Grosbois à Paris au bout du monde donnez moi une manière de vous voir un quart d'heure. Je ne supporte pas de ne vous avoir pas encore vu »...

[Le 2 thermidor, son père Necker avait été provisoirement rayé de la liste des émigrés, et elle pouvait ainsi faire lever le séquestre sur ses biens ; d'où sa reconnaissance envers Barras.]

172. **Germaine de STAËL** (1766-1817). L.A., Milan 9 juin [1805], à Claude HOCHET ; 3 pages in-8, adresse (2 petites déchirures par bris de cachet, et légères fentes de désinfection). 2.000/2.500

BELLE LETTRE SUR MADAME RÉCAMIER ET SUR NAPOLÉON.

« Le résultat de mon voyage ici mon ami, est plutôt bon sans être, il s'en faut décisif, j'en ai écrit tous les détails à M^r SUARD », qui lui montrera la lettre. Elle attend impatiemment l'arrivée d'Hochet et de Madame RÉCAMIER à Coppet : « Dites lui d'abord à cette angélique Juliette que je la recevrai comme une reine et comme ... Qu'y a-t-il de mieux aujourd'hui »... Elle pense que Prosper de BARANTE est en route pour Genève « où je serai dans quinze jours c'est un jeune homme dont j'attends beaucoup comme esprit et comme caractère, j'ai vu ici le nouveau Paris, et la pompe de l'installation du vice-roi & l'impression de ce que l'on voit est toujours bien plus grande que celle de tous les récits du monde, les yeux ont beaucoup d'esprit »... Elle voudrait lire *Les Templiers* [la tragédie de Raynouard]. Puis elle parle de NAPOLÉON : « L'emp. dit on passe par Genève mais non pas je crois avant deux ou trois mois, car le ministre russe vient en Italie — Venez vite cependant car c'est surtout en son absence que les congés sont les plus faciles, ce qui me fait au moins plaisir c'est que l'emp. a beaucoup dit qu'il trouvait très bon que l'on s'intéressât à moi, mon frère le ferait-il a-t-il ajouté si je ne le permettois pas »...

Correspondance générale, t. V (2), p. 585. Ancienne collection Daniel SICKLES (XIX, 8601).

Reproduction page 79

173. **Germaine de STAËL** (1766-1817). L.A., Coppet 15 août 1815, à Astolphe de CUSTINE ; 4 pages in-8 (lég. piq., et trace de colle à la dernière page). 3.000/3.500

SUPERBE LETTRE SUR LA CHUTE DE NAPOLÉON.

... « Vous me demandez ce que je pense des événements actuels je ne sais qu'une chose au monde c'est la douleur de la situation de la France. Je suis pour ce pays comme une mère et toutes ses fautes ne peuvent me faire supporter son humiliation et son malheur. Je dis avec vous que l'arrestation de Bonap. ne m'a rien fait et j'aurais frappé le ciel de mon front si elle étoit arrivée

dans un autre tems. Mais n'est-il pas affreux qu'il tombe avec la France et que nous ayons en commun avec ses partisans de dater nos larmes du même jour. Ah la France n'a pas assez de vertus pour que l'adversité lui soit honorable. Il lui falloit des lauriers pour tout faire oublier à présent la haine tombe à plomb sur elle, maintenant Genève lui déclare la guerre, la Suisse lui envoie ses guerriers pour la tuer quand elle est à terre, enfin chacun s'essaye contre elle comme contre le lion qui n'a plus ni ses griffes si ses dents. Il y a des provinces d'avis divers il n'y a plus de France... Elle se désole tout le long du jour et ne peut se résoudre à revenir à Paris. Elle envisage d'aller en Italie « et d'y rester jusqu'au départ des étrangers si jamais ils partent ». En Grèce sévit un autre fléau, la peste ; mais elle ira peut-être en Sicile « à cause du séjour que Richard Cœur de Lion y a fait ». Elle attend des nouvelles de son fils qui est reparti en France, elle écrit son ouvrage « sur la révolution de France. Sans l'occupation on se dévoreroit à force de penser ». Elle parle d'Alexis de NOAILLES qui aurait refusé d'être secrétaire des Affaires étrangères : « il se met du parti de la cocarde blanche et verte c'est à dire des ultra-royalistes. Vous avez beau l'admirer il lui manque quelque chose et quelque chose de nécessaire ». Elle s'intéresse à la santé de Custine, tout comme sa fille Albertine, et ajoute qu'elle aime ce qu'il dit « sur l'identité. Cent fois j'ai pensé que la mienne tenoit au souvenir de mon père je ne vaudrais la peine d'être ressuscitée que par là ».

Ancienne collection Robert GÉRARD (1996, n° 461).

Reproduction page ci-contre

174. **Germaine de STAËL** (1766-1817). L.A., à Adrien de LEZAY ; 3/4 page in-8, adresse (petite fente réparée).

400/500

Elle l'invite à dîner avec Liveron. « Pardon de ne pas signer comme vous, et de supprimer beaucoup d'autres formules, qui séparent, et rendent étrangers l'un à l'autre »...

175. **Henri Beyle, dit STENDHAL** (1783-1842). L.A., [Paris juillet 1804], à sa sœur Pauline BEYLE, à Grenoble ; 5 pages et demie in-4, adresse.

5.000/7.000

TRÈS BELLE ET LONGUE LETTRE À SA SŒUR, AVEC DES CONSEILS DE LECTURE ET DES RÉFLEXIONS SUR L'HISTOIRE, DONT UNE VIVE CRITIQUE DE LOUIS XIV.

Il a « de grandes peines d'Ame », sachant que Mme de [NARDON] va mourir. Il s'est « mis à étudier l'histoire [...] Je suis toujours porté à croire les gens que j'aime. Mais je vois chaque jour qu'il n'y a point de bonheur sans connaissance. [...] Je me suis fait une règle de n'aimer que les gens vertueux ; avec les autres, je tâche de n'être qu'excessivement poli. [...] Ici, on ne cherche que la *Vérité* dite sans offenser la *Vanité*. L'homme du meilleur ton est celui qui sait le plus de vérités et qui offense le moins la Vanité voila le modèle. Pour offenser le moins la Vanité il faut souvent dire en 4 pages ce qu'on eut exprimé en 3 phrases. Voila pourquoi je suis tranchant dans mes lettres. Je veux dire beaucoup en peu de mots. Mon ton est sérieux, autrement il serait badin »...

Stendhal recommande à Pauline la lecture des *Lettres de cachet* de MIRABEAU. « Ce livre de 300 pages bien lu vaut mieux qu'un plein couvent de nigauds ou de traîtres [...] Tu y verras ce que je t'ai écrit il y a 3 mois avant de le connaître que souvent MONTESQUIEU avait menti p^r ne pas se faire mettre en prison. Son *esprit des Lois* est plein de mensonges de ce genre »... Puis Stendhal parle de LOUIS XIV : « J'ai étudié Louis XIV ces jours-ci, nommé le grand par les bas coquins, Voltaire et Comp^{te}, et basement flatté par Boileau, Molière, Quinault &^a. J'ai été étonné de sa bassesse, et de sa bêtise. C'est le grand roi des sots, comme l'Iphigénie de Racine est leur belle tragédie. Le meilleur roi pour les gens sensés c'est Henri IV après lui Charlemagne après ce dernier personne. L. XIV était dissimulé jusqu'à l'horreur. Arrestation de Fouquet. A la mort du card. Mazarin, il vole à son hoirie 15 millions, le voila bas voleur [...] Il ne lui reste de vertu que la bravoure et il n'y était pas ferme. Simple particulier il eut été le plus lâche des hommes. [...] tout homme qui le vante est ou un traître payé, ou un sot qui ne réfléchit pas et qui prend pour vrai ce qui est imprimé par Voltaire sous son successeur Louis XV. [...] Ce prince eut un caractère singulier du reste il fut le plus médiocre des hommes et souvent le plus méchant. VOLTAIRE dans son histoire est un bas coquin, d'autant plus dangereux qu'il eut assez d'adresse pour se faire passer pour philosophe »...

Stendhal donne enfin une liste de livres qu'il conseille de faire lire à son cousin Gaétan : « Son imagination a besoin d'être secouée ; il est bon, mais n'a pas de force dans sa bonté. Il faut retremper son âme, autrement ce ne sera qu'un faible, et, avec son gros nez, on se moquera de lui. [...] Qu'il lise PLUTARQUE et ne croie pas tout ce qu'on lui fait lire de moulé, la Religion toujours exceptée je n'en parle jamais et crois bien sincèrement à l'enfer. Mais je le remplis autrement qu'on ne fait communément, je le remplis de tous les scélérats quels qu'ils aient été »...

Correspondance, Bibl. de la Pléiade, t. I, p. 128.

Reproduction page 81

176. **Henri Beyle, dit STENDHAL** (1783-1842). L.A.S. « Hy », [fin mai 1808], à sa sœur Pauline PÉRIER-LAGRANGE née BEYLE à Grenoble ; 3 pages et quart in-4, adresse, marque postale N° 51. *Grande-Armée*.

5.000/7.000

TRÈS BELLE LETTRE SUR LE MARIAGE DE SA SŒUR PAULINE (25 mai 1808).

« Hé bien, ma chère amie, qu'en dis-tu ? Valait-il la peine d'avoir tant peur. J'avoue cependant que le moment où M. Stupi chantait l'épithalame a dû être un peu scabreux pour une femme surtout. Mais si cette journée t'a donné quelqu'embarras, elle m'a fait un bien vif plaisir dans la description charmante que m'en a donné notre excellent grandpère. Voila une des grandes affaires de ma vie à bon port. Te voila déjà voyageante c'est fort bien, épargne sur des bijoux et autres niaiseries pour aller voir Milan ou Paris. Mais d'avance fixe une somme de 2 ou 3000^f qu'il ne faudra pas excéder. Je tressaille de joie comme un enfant »...

Il lui recommande de faire planter un jardin anglais sur une des terres de son mari, près de Vizille et Claix : « des acacias, des maroniers, des peupliers coûtent 4^F à planter et donnent plus de plaisir que des murs qui coûtent 10^F la toise courante. [...] Choisis un endroit où la nature ait beaucoup fait et plante la 1^{re} année de ton mariage. Dans 15 ans tu te promèneras sous ces arbres avec tes enfants »...

Il la charge de saluer diverses personnes, et revient sur le sujet du mariage : « Adieu ma chère Madame, regarde toi bien passer dans cette grande circonstance. C'est comme un théâtre où l'on monte du parterre, ça paraît grand tant qu'on ne voit pas les décorations par derrière. Comment as-tu supporté cela ? T'es-tu trouvée ferme ou lâche ? Ensuite imagine d'après la secousse que t'a donné un événement si agréable en soi celle que dût sentir Frédéric en perdant la bataille de Kunersdorf. Jusqu'ici tu étais fixée à un fort pilier, tu n'as pu préjuger de ton caractère, te voilà en plein air, agis d'après toi. Je pense surtout que tu mettras de la gaieté, de l'enfantillage dans l'intérieur de ton ménage, et surtout pas le ton raisonneur, froid et triste ou je déserte. Mais hélas avant que de désertir il faut rejoindre et j'en suis bien loin »...

Il ajoute en post-scriptum que Martial DARU a « couru les plus grands dangers en Espagne » dans une révolte ; il faut garder là-dessus « un profond silence ». Puis : « Vous devez savoir que Joseph règne en Espagne et le prince de Galles en Angleterre, voilà où il faut aller fut-ce pour 3 semaines comme M^{me} Roland. Pour moi je me sens le courage d'y passer dans un bateau de 6 pieds de long. [...] Tu vois que je suis toujours un peu pédant, c'est que je t'aime et que tu ne m'écris point ».

Correspondance, Bibl. de la Pléiade, t. I, p. 483. Ancienne collection Daniel SICKLES (XII, 5092).

Reproduction page ci-contre

177. **Henri Beyle, dit STENDHAL** (1783-1842). L.A., V[ienne] 14 juillet 1809, à sa sœur Pauline PÉRIER-LAGRANGE ; 6 pages in-4 (papier un peu bruni). 5.000/7.000

TRÈS BELLE LETTRE SUR SA PASSION POUR LA COMTESSE DARU.

La lettre de Pauline a été « comme un vase rempli de l'eau la plus fraîche qui s'offre tout à coup au voyageur qui traverse péniblement les sables de l'Afrique. Je suis depuis quelques jours dans un accès d'ambition qui ne me laisse de repos ni jour ni nuit. Je ne m'inquiète pas beaucoup de cette fièvre de passion parce que tout sera bientôt décidé, et qu'en cas de non-succès j'aurai bien vite oublié mes désirs brûlants. Je me moque de moi-même. Quand je suis tranquille ce qui fait les plaisirs des autres me paraît plat et indigne qu'on y pense. Quand je suis engouffré dans ces accès de desirs fougueux qui me prennent 2 ou 3 fois par an je soupire pour la tranquillité que je vois goûter à mes pieds. À tout prendre depuis mon arrivée à Paris au commencement de décembre dernier je suis heureux de mon bonheur, qui serait inquiétude insupportable pour un autre. [...] J'ai été à Paris amoureux d'Elvire [Alexandrine DARU]. L'immense distance de rang qui nous sépare a fait que cette espèce de passion n'a eu d'interprète que nos yeux, comme on dit dans les romans, cela m'a amusé surtout dans les derniers momens de mon séjour. Elvire n'a pas beaucoup de sensibilité ou du moins, cette sensibilité n'a jamais été exercée. Je crois qu'étant avec moi, elle s'étonnait de sentir, 3 ou 4 fois nous avons eu de ces moments d'entraînement dans lesquels tout disparaît excepté ce qu'on désire. Des obstacles insurmontables, et du plus grand danger pour l'un ou pour l'autre nous ont empêché de parler autrement que par des regards expressifs [...] figure-toi un Courtisan amoureux d'une Reine. Tu verras la nature de leurs dangers et de leurs plaisirs ».

Depuis son départ de Paris, il a eu des peines physiques, des « accès de fièvre qui m'ont empêché d'aller à la bataille du 6 de ce mois [WAGRAM]. Spectacle à jamais regrettable. 500 mille hommes se sont battus 50 heures »... Il fait des projets de voyage en Italie... « je puis supporter les plus extrêmes fatigues. Mais ce bonheur parfait après lequel je cours, je ne l'ai point encore rencontré. Il me faudrait une femme qui eut une grande âme, et elles sont toutes comme des Romains, intéressants jusqu'au dénouement, et 2 jours après on s'étonne d'avoir pu être intéressé par des choses si communes »... Il songe à quitter l'armée et à se retirer dans sa propriété familiale de Claix à cause de « l'ennui de végéter dans un poste au dessous de ce que j'ai maintenant prouvé que je pouvais faire »... Il recommande à sa sœur de prendre soin de sa santé.

Correspondance, Bibl. de la Pléiade, t. I, p. 533.

Reproduction page 83

178. **Henri Beyle, dit STENDHAL** (1783-1842). L.A., Smolensk 19 août 1812, [à son ami Félix FAURE et à la comtesse DARU] ; 1 page et demie in-4, avec de nombreuses ratures et corrections. 4.000/5.000

BELLE LETTRE DE LA CAMPAGNE DE RUSSIE SUR LA BATAILLE DE SMOLENSK.

« Cela nous parut un si beau spectacle que quoiqu'il fut 7 heures malgré la crainte de manquer le dîner, chose unique dans une telle ville, et celle des obus que les Russes lançaient à travers les flammes sur les Français qui pouvaient être sur le bord du Boristhène, nous descendîmes par la porte qui se trouve près la jolie chapelle; un obus venait d'y éclater tout fumait encore. Nous fîmes en courant bravement une vingtaine de pas, nous traversâmes le fleuve sur un pont que le g^{al} Kirgener faisait construire en toute hâte. Nous allâmes tout à fait au bord de l'incendie où nous trouvâmes beaucoup de chiens et quelques chèvres chassés de la ville par l'embrasement général. Nous étions à nous pénétrer d'un spectacle aussi rare quand M. [Marignier] fut abordé par un chef de bataillon [...] Ce brave homme nous raconta au long ses batailles du matin et de la veille et ensuite, loua à l'infini une douzaine de dames de Rostock [...] mais il en loua une beaucoup plus que les autres. La crainte d'interrompre un homme si pénétré de son sujet et l'envie de rire nous retinrent auprès de lui jusqu'à 10 heures, au moment où les boulets recommencèrent. Nous déplorions la perte du dîner, [...] quand nous aperçûmes dans la haute ville une clarté extraordinaire. Nous approchons, nous

trouvons toutes nos calèches au milieu de la rue et 8 grandes maisons voisines de la nôtre, jettant aussi des flammes à 60 pieds de hauteur et couvrant de charbons larges comme la main, la maison qui était à nous depuis quelques heures, nous en fîmes percer le toit en 5 ou six endroits et nous y plaçâmes, comme dans des chaires à prêcher, une demi-douzaine de grenadiers de la garde, armés de longues perches, pour battre les étincelles et les faire tomber. M. D. [DARU] prenait soin de tout. Grande activité, fatigue, tapage jusqu'à minuit. Le feu avait pris 3 fois à notre maison, nous l'avions éteint. Notre quartier général était dans la cour, d'où assis sur de la paille nous regardions les toits de la maison et des dépendances indiquant par nos cris les points les plus chargés d'étincelles à nos grenadiers. Nous étions là Mrs D- [DARU], le C^e DUMAS, Besnard, Jacqueminot, le g^{al} Kirgener, tous tellement harassés que nous nous endormions en nous parlant [...] Enfin parut ce dîner si désiré ; mais, quelqu'appétit que nous eussions eu jusqu'alors, n'ayant rien pris depuis 10 h. du matin, il était très plaisant de voir chacun s'endormir sur sa chaise, la fourchette à la main. Je crains bien que mon énorme histoire ne produise le même effet. Daignez me le pardonner, Madame, et la brûler parce que nous sommes convenus que le Bulletin seul doit parler de l'armée. Mlle de Camelin reconnaîtra mon goût pour les journaux, mais comme nous manquons tout à fait d'encre et qu'il faut la faire à chaque fois qu'on trempe la plume, c'est la première lettre que j'écris [...] L'Armée a encore poussé les Russes de 4 lieues cette nuit. Nous voilà à 86 lieues de Moskou »...

ON JOINT une L.A.S. de Félix FAURE à Crozet, 24 août 1846, lui envoyant cette lettre : « Beyle écrivait son journal en forme de lettres, lesquelles lettres, il adressait tantôt à sa sœur, tantôt à vous ou à moi. [...] Du reste, ces lettres [...] sont devenues très difficiles à lire [...] ce sont pour moi de véritables hiéroglyphes pour lesquels il me faudrait un autre Champollion »... ; plus deux chemises rédigées par Romain Colomb.

Correspondance, Bibl. de la Pléiade, t. I, p. 654. Ancienne collection Jacques GUÉRIN (V, 51).

179. **Henri Beyle, dit STENDHAL** (1783-1842). MANUSCRIT autographe, *Florence 11 juin 1819* ; 1 page in-4.

2.500/3.000

PAGE DU JOURNAL, APRÈS AVOIR ÉTÉ REPOUSSÉ PAR MATILDE DEMBOWSKI.

[Stendhal était venu à Volterra retrouver Matilde, loin de qui il ne pouvait plus vivre mais à qui il déplut ; il quitta Volterra et se réfugia à Florence].

La page porte, calligraphiée en grosses lettres, la date fatidique : « FLORENCE 11 JUIN 1819 ». Puis plus bas : « 11 Juin. Je suis arrivé mort de fatigue à 4 heures 1/2, j'étais parti de V. à 4 h. du matin avec 2 chevaux. Je ne suis monté qu'au bas de la jolie descente de V. au milieu de bouquets de chèvrefeuille qui embaumaient, le soleil se levait. à 7 h. au Castagno après une traversée indigne, 8 miles, à midi et demi à Empoli ».

Œuvres intimes (éd. V. Del Litto), Bibl. de la Pléiade, t. II, p. 33. Ancienne collection Daniel SICKLES (XIII, 5551).

180. **Charles Maurice de TALLEYRAND** (1754-1838). L.S., Paris 1^{er} floréal VIII (21 avril 1800), au général BEURNONVILLE, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de la République française à Berlin ; 1 page et demie in-fol., en partie chiffrée avec déchiffrement dans les interlignes.

200/250

Talleyrand commence par assurer le diplomate que malgré les lois et arrêtés qui régissent les finances des Affaires Étrangères, l'intention du Premier consul est que ses services et dépenses extraordinaires soient pris en considération... Puis, adoptant le chiffre, il confie : « Ce que vous marquez des dispositions de la Russie nous a été confirmé par des avis du Nord qui paraissent authentiques. Les derniers papiers anglais laissent penser même assez clairement qu'il y aurait un refroidissement sensible entre les deux cours de Londres et de Pétersbourg. – Je regarde donc que la circonstance serait favorable aux ouvertures que la Prusse s'était chargée de faire en notre nom et je vous invite à suivre vivement cette affaire »...

181. **François TALMA** (1763-1826). L.A.S. (paraphe), Paris 14 octobre 1810, [à Madame de STAËL] ; 2 pages 3/4 in-4.

1.200/1.500

TRÈS BELLE LETTRE À GERMAINE DE STAËL, QUI A CONSACRÉ À L'ACTEUR UN CHAPITRE DANS *DE L'ALLEMAGNE*.

Il s'excuse longuement de ne pas avoir écrit plus tôt à sa « chère Iphigénie », invoquant ses courses à la campagne, son déménagement, ses études... On lui a communiqué l'article qu'elle lui a consacré dans son livre, et il exprime sa reconnaissance « pour le soin aimable et fraternel que vous avez pris à saisir l'occasion de parler de moi dans un ouvrage où je ne devois pas être. Grâce à vous, chère Iphigénie, me voila en chemin pour la Posterité, que tant de titres vous assurent à vous. Votre imagination si féconde et votre amitié m'ont prêté tout ce qui me manquoit pour y arriver. Nous autres qui n'avons pas d'avenir, nous ne pouvons nous flatter d'aller si loin à moins que quelque grand personnage ne veuille bien nous prendre à sa suite » ; ainsi Cicéron et Roscius, Voltaire et Lekain ; « et moi je pars avec la femme la plus brillante d'esprit et d'imagination qui jamais ait existé ». Il est persuadé que justice sera rendue à Mme de Staël, à qui il veut faire cependant deux légères observations : il rectifie les circonstances d'une réplique ; il conseille la suppression de l'expression *Midi rêveur*, « si la suspension momentanée de votre ouvrage vous donne les moyens de la supprimer ». Il parle de sa santé : « Je deviens rond comme un moine, à ce qu'on dit ; mais il y a là dessous des nerfs et des agitations qui me tourmentent presque continuellement. La moitié du jour je suis une espèce d'imbécille et incapable de rien faire si ce n'est de végéter et cela me rend encore plus paresseux et plus négligent ». Il termine : « Adieu, ma chère Iphigénie, votre Oreste est à vos genoux, et si parfois son esprit a des absences, son cœur du moins ne cesse pas de sentir un instant combien il vous aime »...

182. **Ivan TOURGUENIEV** (1818-1883). L.A.S., Boulogne-sur-mer 10 août 1857, [à la princesse TROUBETZKOÏ] ; 3 pages et demie in-8 ; en français. 3.000/3.500

BELLE LETTRE RELATIVE À TOLSTOÏ.

Il a quitté Sinzig, dont les eaux lui faisaient plus de mal que de bien, pour venir prendre des bains de mer... « Je ne suis pas venu directement de Sinzig à Boulogne ; je suis allé à Bade pour y voir TOLSTOÏ, qui ayant perdu tout son argent à la roulette, y était resté comme un poisson sur le sable ; je le remis à flot, grâce à l'obligeance d'un ami – et je le fis partir pour la Russie. À l'heure qu'il est, il doit être déjà à Pétersbourg. – Le jour même de mon arrivée à Bade, il avait reçu une lettre qui l'informait d'un grave événement survenu dans sa famille ; sa sœur s'est vue obligée de quitter son mari et de se réfugier chez son frère – (pas celui que vous avez vu à Paris, mais un autre, très excellent et très raisonnable garçon.) Ce résultat ne m'a pas étonné – il y a longtemps qu'en bonne logique il aurait du se produire – le mari de la sœur de T. est une espèce de Henri VIII campagnard – il lui ressemble même de figure – il est très gros – a des maîtresses et des enfants naturels par dizaine ; ce qui a fait éclater le scandale – ça été une querelle entre deux favorites, dont l'une est allée montrer à la femme des lettres, où le mari fait toutes sortes de plans et de promesses dans le cas de la mort de la pauvre Comtesse etc. etc. – Nous parlions de chemins battus – il paraît qu'il y a des casse-cous et des fondrières dans ces chemins là comme dans les autres. – Tout ceci a décidé T. de partir sur le champ ; – il peut être utile à sa sœur. – Cette pauvre femme était née pour la vie conjugale la plus calme ; le coup qui vient de la jeter hors de sa sphère naturelle lui sera doublement cruel. – Au fond, je crois que c'est un bonheur pour elle – si elle y survit »...

Tourgueniev parle alors de ses projets : une partie de chasse à Bellefontaine avec VIARDOT, un séjour au château de Mme Viardot, quelques jours à Dieppe avec un ami, M. Rotkine, etc.

Ancienne collection Dina VIERNY (1996, n° 136).

183. **Ivan TOURGUENIEV** (1818-1883). L.A.S., Sinzig ce 6 juillet 1858, [à la princesse TROUBETZKOÏ] ; 3 pages in-8 ; en français. 2.000/2.500

Il DESSINE un petit plan du cours du Rhin pour situer Sinzig par rapport à Coblenz et à Bonn. « C'est un fort petit trou, où il y a une source, pareille à celle d'Ems. – J'ai préféré y aller, pour éviter la cohue – et en effet – il n'y a pas l'ombre de cohue ici – nous ne sommes que 80 Kurgäste – et jamais on n'en voit plus de 10 ensemble. – Rien ne m'empêche, comme vous voyez, de travailler – aussi j'ai les meilleures intentions du monde – mais c'est si peu de chose qu'une bonne intention ! »... Avant cette cure, il a raccompagné à Berlin le poète russe NEKRASSOFF, qui retourne en Russie avec sa belle : « C'est une corde au cou, la misère de sa vie que cette belle, qui n'est pas belle du tout et ne l'a jamais été. – J'ai découvert, pendant ce voyage, qu'ils se sont fait tous les deux une douce habitude, l'une de tourmenter, l'autre, de l'être ; – ma foi, si cela les arrange ! Mithridate vivait bien de poisons. – Mais j'avoue que j'ai pris cette grosse M^{me} PANAIÉFF en horreur. Imaginez vous qu'elle a des attaques de nerfs avec des *entr'actes* – motivés par l'arrivée d'un troisième spectateur, d'une marchande de modes &c. – Et Nekrassoff, qui pourtant a bien de l'esprit – n'y voit que du feu. – M^{me} P. éveille en moi le Russe, de façon à contenter le prince lui-même ; chaque fois que je la vois, je me sens des velléités de prendre un gros baton bien dur et de la battre là où elle a le plus de ... surface à battre »...

Il ira voir son amie à Bellefontaine pendant l'automne. Il donne son adresse à Sinzig : « Nous sommes ici au beau milieu d'une vaste et fertile plaine, entourée de tous côtés par des montagnes. Il ne fait pas assez d'ombre – voilà le mal »...

Ancienne collection Dina VIERNY (1996, n° 138).

184. **Ivan TOURGUENIEV** (1818-1883). L.A.S., Paris 24 avril 1874, [à la princesse TROUBETZKOÏ] ; 2 pages 3/4 in-8, à son chiffre ; en français. 2.000/2.500

Il a été très heureux de recevoir sa lettre, « et très heureux que mes deux originaux [*Pounine et Babourine*] aient su vous plaire »... Il n'a pu lui offrir le texte russe de *Relique vivante*, dont « ces messieurs de St Pétersbourg n'ont pas daigné me faire parvenir un exemplaire », mais il lui envoie « un récit de moi, qui a paru dans un journal hebdomadaire de Petersbourg. J'y raconte un épisode des journées de Juin 1848, dont j'ai été témoin. – Je pars dans 8 jours pour la Russie et je ne serai de retour que vers le commencement d'Avout »... Il lui promet alors une visite à Bellefontaine. Il déplore la santé chancelante du prince, et il espère que la princesse ORLOFF va aller mieux avec « le printemps et l'air de la campagne [...] Toute la famille VIARDOT se joint à moi pour vous remercier de votre bon souvenir. – Les jeunes époux continuent à voguer en plein azur »...

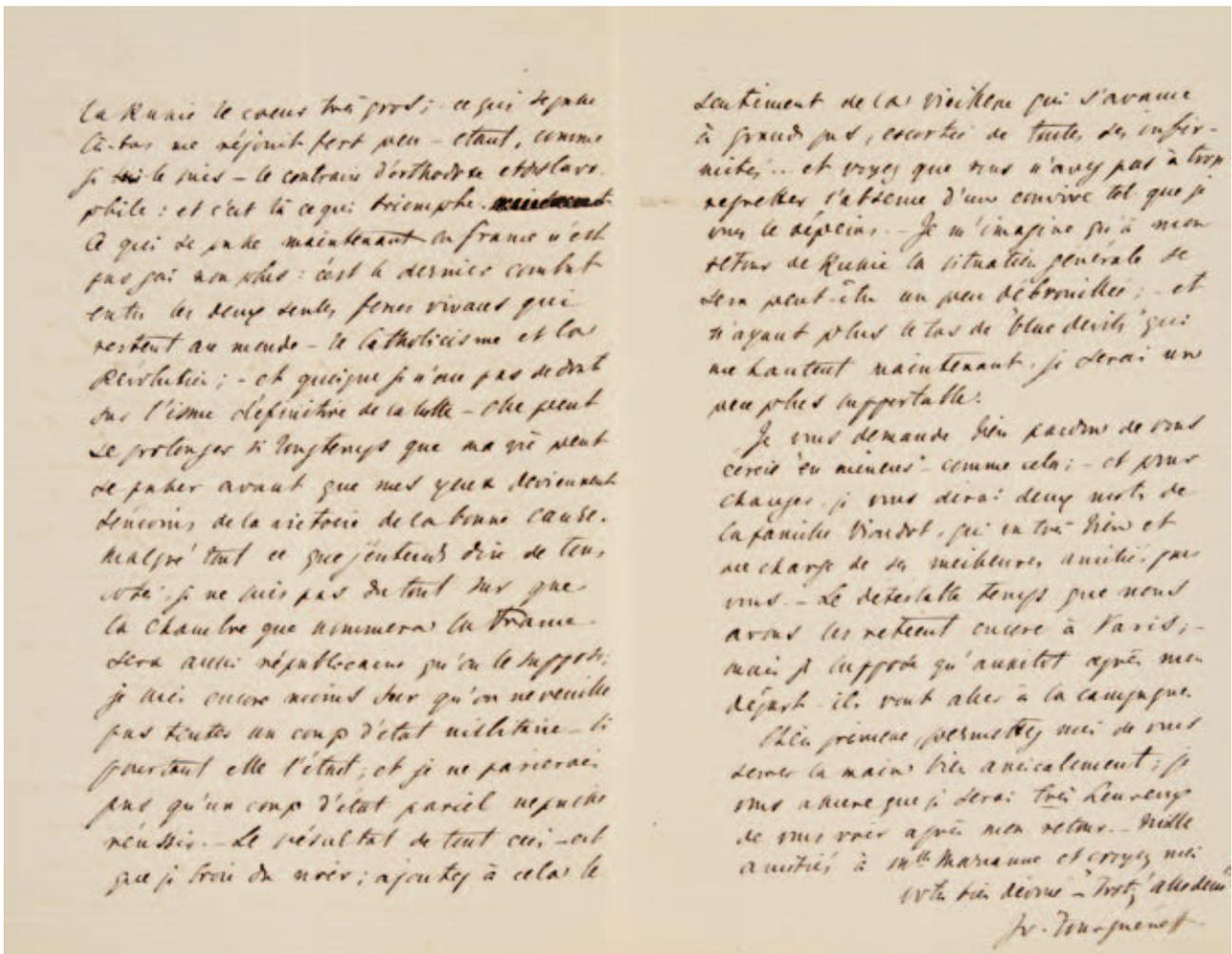
Ancienne collection Dina VIERNY (1996, n° 142).

185. **Ivan TOURGUENIEV** (1818-1883). L.A.S., *Bougival*, Les Frênes Jeudi 28 septembre 1876, à la princesse TROUBETZKOÏ ; 3 pages in-8, à son chiffre ; en français. 2.500/3.000

SUR SON CHIEN DE CHASSE.

La lettre de la princesse est « arrivée ici pendant un petit voyage que j'ai fait à Rouen pour voir mon ami Gustave FLAUBERT. On l'avait fourrée parmi des journaux russes – et ce n'est que ce matin qu'en les ouvrant, j'ai trouvé votre lettre [...] Vous êtes mille fois bonne d'avoir pensé à me faire garder mon chien – mais – hélas ! – ni VIARDOT ni moi nous n'avons pas seulement pris des port-d'armes pour cette année ! – La chasse est finie, absolument finie pour lui, comme pour moi : et je me ferais conscience de priver quelque chasseur sérieux de la possibilité d'avoir un bon chien, qui pour moi serait une bête inutile. – “Encore une feuille qui tombe de l'arbre de la vie !” dirait un poète. [...] je travaille comme un nègre pour achever la copie de mon grand roman [*Terres vierges*], que j'ai écrit en Russie et qui doit paraître au mois de janvier »...

Ancienne collection Dina VIERNY (1996, n° 143).



186. Ivan TOURGUENIEV (1818-1883). L.A.S., Paris Mercredi 23 mai 1877, [à la princesse TROUBETZKOI] ; 3 pages in-8 ; en français. 2.500/3.000

TRÈS BELLE SUR LA SITUATION EN RUSSIE ET EN FRANCE.

En dépit d'une violente attaque de goutte dans les deux pieds, il va partir pour la Russie, où des affaires l'appellent impérieusement... « Je pars pour la Russie le cœur très gros ; - ce qui se passe là-bas me réjouit fort peu - étant, comme je le suis - le contraire d'orthodoxe et de slavophile : et c'est là ce qui triomphe. Ce qui se passe maintenant en France n'est pas gai non plus : c'est le dernier combat entre les deux seules forces vivaces qui restent au monde - le Catholicisme et la Révolution ; - et quoique je n'aie pas de doute sur l'issue définitive de la lutte - elle peut se prolonger si longtemps que ma vie peut se passer avant que mes yeux deviennent témoins de la victoire de la bonne cause. Malgré tout ce que j'entends dire de tous côtés, je ne suis pas du tout sûr que la Chambre que nommera la France sera aussi républicaine qu'on le suppose ; je suis encore moins sûr qu'on ne veuille tenter un coup d'état militaire - si pourtant elle l'était ; et je ne parierais pas qu'un coup d'état pareil ne puisse réussir. - Le résultat de tout ceci - est que je broie du noir ; ajoutez à cela le

Ancienne collection Dina VIERNY (1996, n° 146).

187. **Ivan TOURGUENIEV** (1818-1883). L.A.S., Paris Lundi 28 mai 1877, à la princesse TROUBETZKOÏ ; 1 page et demie in-8 ; en français. 2.000/2.500

Il part demain pour la Russie, et lui promet une lettre détaillée de Saint-Petersbourg... « Mais je ne veux pas quitter Paris sans vous avoir remerciée pour les bonnes paroles que vous m'avez dites et pour le fragment de lettre de votre chère et regrettée fille que vous me communiquez. – J'en ai été profondément ému... toucher ainsi une âme telle que la sienne – il n'y a rien au delà pour tout homme qui tient une plume.... Encore une fois – merci »... Puis il commente la situation en France, après la crise du 16 mai : « Je ne suis pas complètement découragé – mais j'avoue que je vois l'avenir sous des couleurs assez sombres... surtout ici : en France. – Les cléricaux sont les maîtres : ils le prouvent – et le prouveront encore plus, en perdant le pays. Nous reparlerons de tout ceci – mais quand je vous verrai – au commencement du mois d'Avout – rien ne sera décidé... à moins que – Enfin nous verrons »...
Ancienne collection Dina VIERNY (1996, n° 147).

188. **Ivan TOURGUENIEV** (1818-1883). L.A.S., Spasskoïé (gouvernement d'Orel) Jeudi 27/15 mai 1880, à la princesse TROUBETZKOÏ ; 3 pages in-8 ; en français. 3.500/4.000

BELLE LETTRE SUR LA RUSSIE, SA DIFFICULTÉ À ÉCRIRE ET LA MORT DE FLAUBERT.

Il se retrouve dans son « vieux nid » après trois mois à Pétersbourg et une semaine à Moscou, où il va retourner pour les fêtes de l'inauguration de la statue de POUCHKINE : « j'aurai même à prononcer le 25 un discours, que je viens d'achever à la sueur de mon front – et dont je suis assez peu content ». Il cite *Faust* à ce propos, puis avoue : « j'ai absolument perdu l'habitude d'écrire. C'est même pour savoir au juste, si je dois me livrer encore à cet exercice, que je suis venu en Russie, ne pouvant résoudre cette question pendant mon séjour à l'étranger. Eh bien ? me demanderez vous, l'avez vous résolue, cette question ? – Je n'en sais, ma foi, rien [...]. Ce n'est pas l'abondance d'impressions qui me manque – et de toutes sortes ; j'en suis plein comme un sac – mais je ne sens en moi aucun mouvement de réaction, de cristallisation – sans lequel toute œuvre littéraire est impossible. – C'est par là même qu'elle commence. – Sans cela – le sac le plus plein n'est qu'une outre vide »...

« Que vous dire de la Russie ? – Il faudrait pouvoir parler pendant des heures [...] dans les hautes sphères gouvernementales – *dégel* ; en bas : *boue*. Le dégel ne sera-t-il pas remplacé par un froid subit ? – Cette boue est-ce la boue féconde du printemps qui fait pousser l'herbe nouvelle ? »...

Il parle de sa goutte, et termine tristement : « J'ai été bien profondément affligé de la mort de FLAUBERT. – Il a été un des êtres humains, que j'ai le plus aimés au monde »...

Ancienne collection Dina VIERNY (1996, n° 150).

Reproduction page 85

189. **Paul VERLAINE** (1844-1896). 2 L.A.S. « P. V » dont une avec DESSIN, Londres mai-juin 1873, à son ami Edmond LEPELLETIER ; 1 et 2 pages in-8. 7.000/8.000

RETOUR À LONDRES AVEC RIMBAUD.

Londres 29 mai. ... « arrivé ici avant-hier matin d'Anvers. Une traversée de 15 heures, inouïe de beauté : d'ailleurs je ne suis jamais malade en mer. Je te jette ceci vite à la poste pour te donner mon adresse et recommander Gustave [*Romances sans paroles*] à tes soins : écris m'en vite, et presse l'ouvrage. Dès que les intentions de l'imprimeur seront connues, *macte animo generose puer* ». Il donne son adresse : « 8, Great College street, Camden Town, N. W. »

[*Vers le 20 juin.*] ... « Que devient Gustave [*Romances sans paroles*] ? Je ne vois pas pourquoi la politique pourrait nuire à ce frêle garçon, voué d'avance à une vente *spéciale* et rare, partant ». Il donne « des leçons de french, ça me rapporte quelque chose comme 100 fr, 150 fr par mois. C'est toujours ça et ça tue l'ennui. Grand point. Quoi du référé ? » Il prie Lepelletier de lui envoyer « au moins 1 de mes trois volumes [...] ici, pour les leçons de littérature by a poët (sic) c'est la meilleure référence auprès des toqués qui vous paient une demi-livre (12 fr.50) une leçon de versification et de "finesses" poétiques »...

Au verso, DESSIN à la plume représentant « Le Shah *de visu* », qui ressemble « à ce pauvre M^r de la Chauvinière ». Verlaine ajoute : « Ici, très-agréables troupes françaises Desclée, etc. – Les artistes de M. Humbert, de Bruxelles, tout le répertoire d'Offembe, Hervé, Lecoq, etc. »...

Ancienne collection Jean HUGUES (1998, 72).

Reproduction page 89

190. **Paul VERLAINE** (1844-1896). L.A.S. « P.V. » avec DESSIN, Stickney 9 ou 10 avril [1875], à son ami Edmond LEPELLETIER ; 2 pages in-8. 10.000/12.000

LETTRE AVEC DESSIN SUR SA VIE DE PROFESSEUR EN ANGLETERRE.

« Me voici professeur “au pair” dans un village anglais. Personne autour de moi qui parle un mot de français, un traître mot ! J’enseigne le français, le latin,... et le dessin !!! Je me tire assez bien de ces trois besognes... Et j’enseigne en *anglais*, ce qu’il y a de plus fort. Quel anglais ! mais, depuis 8 jours que je suis ici “I improve”.

Vie en famille. M. Andrews est un jeune homme qui lit le français, comme je lis l’anglais, mais qui ne le parle pas. Zuze ! Du reste, charmant, cordial, très instruit. Mes “élèves” sont des enfants très bien élevés et assidus, qui m’apprennent autant l’anglais que je leur apprends le français, et c’est ça que je cherche précisément. Combien de temps resterai-je ici ? Trois ou six mois, selon que je saurai parler et *entendre*. Puis verrai à sérieusement gagner LA VIE, – en ce pays-ci, probablement, où maman, j’espère, finirait par se presque fixer.

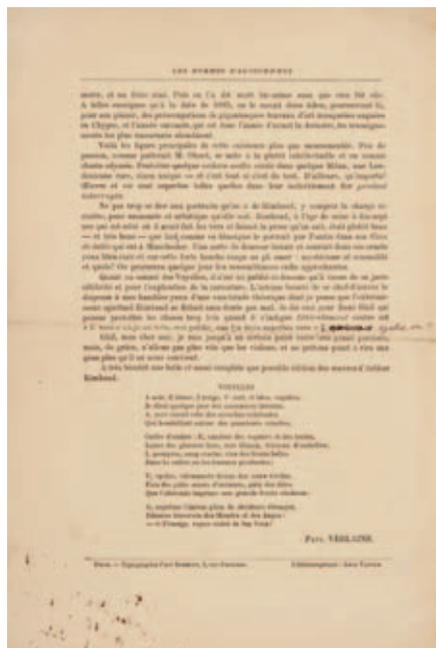
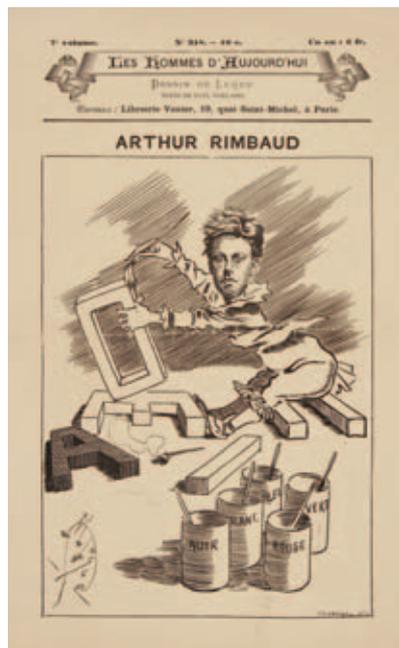
Je n’ai aucune distraction et n’en cherche pas. Lectures immenses, promenades avec élèves [...] à travers de magnifiques meadows pleins de moutons, etc. Depuis huit jours, c’est étonnant comme je me porte bien, moralement et physiquement »...

Il parle des quelques personnes qu’il a revues lors de son passage à Londres. Il donne son adresse à Stickney, qui doit rester secrète : « Mon “hameau” se nomme Stickney, à 2 ou 3 lieues de Boston, dans le Lincolnshire ».

Et il *DESSINE* à la plume, avec des légendes, « la maison d’habitation recouverte en chaume, mais très confortable », l’École « style gothique naturellement », « Bibi » en train de lire, et trois élèves.

Ancienne collection Jean HUGUES (1998, 82).

191. **Paul VERLAINE**. *Les Hommes d’Aujourd’hui*. N° 318. Arthur Rimbaud [janvier 1888]. In-4, 4 p. (fente au pli réparée). 1.500/1.800



EXEMPLAIRE D’ÉPREUVE, avec le frontispice en noir de LUQUE représentant Rimbaud barbouillant des lettres. CORRECTION AUTOGRAPHE DE VERLAINE, rectifiant une citation du sonnet des *Voyelles*. Ancienne collection Jean HUGUES (1998, 20).

192. **Pauline VIARDOT** (1821-1910) cantatrice. L.A.S., Bade 10 août 1862, [au librettiste J. H. Vernoy de SAINT-GEORGES] ; 2 pages in-8 à son chiffre. 250/300

Elle vient de lire dans un journal qu’Ambroise THOMAS « s’était chargé d’écrire les récitatifs pour votre opéra de *Noé*, et que cet ouvrage serait immédiatement mis à l’étude sur le théâtre de l’Opéra. Comme vous m’avez témoigné, ainsi que M^r HALÉVY, le désir ou plutôt la volonté, très flatteuse pour moi, que je fusse chargée du principal rôle dramatique, et comme je serais très fière et très heureuse de créer ce beau rôle, je crois devoir vous informer sans retard que je suis libre et sans engagement, pour le présent et pour l’avenir »...

[Fromental HALÉVY était mort le 17 mars 1862 avant d’avoir achevé son opéra *Noé*, qui sera finalement achevé par Georges Bizet en 1868-1869, et ne sera créé qu’en 1885 en Allemagne.]



193



194

193. **Pauline VIARDOT** (1821-1910). MANUSCRIT MUSICAL autographe signé, *Amor, con sue promessa* ; titre et 2 pages in-fol. 800/1.000

MÉLODIE pour chant et piano, sur les paroles italiennes d'un sonnet de PÉTRARQUE : « Amor, con sue promessa lusinghiere »... En do, à 3/4, marquée *Andante mosso*, elle compte 51 mesures. Le manuscrit est noté avec soin à l'encre noire sur papier Lard-Esnault à 14 lignes.

194. **Alfred de VIGNY** (1797-1963). L.A.S., 12 novembre 1851, [à Philippe BUSONI] ; 13 pages in-8. 1.800/2.000

TRÈS LONGUE ET BELLE LETTRE.

Vigny a été « assez sérieusement malade » et éprouve encore beaucoup de lassitude... « je pense souvent à vous, à votre courage, à votre amour de père si infatigable et si tendre, et à la mélancolie de vos prévoyances pour la jeune beauté qui va avoir dix-huit ans. – Oui vous avez raison il serait triste de voir toutes ces fleurs de l'adolescence s'élever et s'épanouir dans une ombre éternelle pour y pâlir et s'y flétrir. [...] Quand reviendra le calme public, les projets de bonheur renaîtront et dans tous les projets des hommes il y a une figure comme la sienne qui passe à l'horizon avec une belle étoile sur la tête »...

À propos de l'étude sur la « Grande Catherine » de Busoni, Vigny écrit : « l'on ne touche jamais du doigt le mirage trompeur de l'histoire qui ne cesse de fuir devant nous. – Savons-nous seulement l'histoire du soir et du matin que nous faisons aujourd'hui ? Voilà les deux Locomotives lancées l'une contre l'autre. Celle qui a la force de sept cents chevaux sera-t-elle plus faible que celle qui eût un jour la force de six millions de chevaux ? Que le pouvoir exécutif s'appelle : le Président, le Roi ou l'Empereur, tant qu'il n'y aura qu'une assemblée elle criera : au 18 Brumaire à chaque mouvement du chef de l'État et lui, à chaque geste de l'assemblée criera : à la convention. On l'a dit, on l'a écrit d'Amérique à l'assemblée constituante qui n'y a pas pris garde, tant elle avait hâte de constituer et d'en finir »...

Vigny parle ensuite des éditeurs Charpentier et Lecou, avec qui il est en pourparlers pour l'édition de ses œuvres, notamment une édition de luxe... « Franchement et entre vous et moi, je suis toujours surpris de cette vente régulière et rapide de mes ouvrages, sans annonces, sans articles dans les journaux, sans affiches, sans que ce paisible et insouciant Charpentier se soit jamais donné la peine d'avertir même le public de chacune des dix éditions. Il m'en témoigne toujours sa surprise dont l'aveu naïf me divertit beaucoup ». On réclame *Cinq-Mars* et *Stello* ; à Londres, selon Charpentier, les livres de Vigny « sont adoptés comme Classiques (j'espère que voilà un beau nom !) et *Cinq-Mars* est je crois le seul ouvrage moderne qui ait cet honneur [...] il est adopté à l'étranger pour le perfectionnement de notre langue »... Mais Charpentier ne fait à peu près rien du côté des journaux ou des libraires : « il me considère comme une sorte de fleuve qui va tout seul sans qu'on s'en mêle. Et moi je ne sais si je dois en rire ou en être fâché parce qu'en moi, *monsieur l'auteur* doit peut-être se trouver très-flatté ».

Vigny parle ensuite de BRIZEUX dont il a appris la présence à Paris « par ma chère madame Holmes » ; il ne comprend pas que Brizeux boude Busoni après les éloges que Busoni lui avait décernés : « vous lui faisiez jouer là une scène intéressante, mélancolique, qui pouvait causer un redoublement de *Maries* aux Bretons et rendre Bretonnes les Parisiennes »...

Correspondance (éd. L. Séché), t. II, p. 52. Ancienne collection Daniel SICKLES (X, 4073).



ORDRE D'ACHAT - SALLE DES VENTES FAVART - Jeudi 21 février 2013

Collection du Dr C.

Nom et prénom / Name and first name :
 Adresse / Address :
 Tél. / E-mail : /

Après avoir pris connaissance des conditions de vente décrites dans le catalogue, je déclare les accepter.
I have read the conditions of sale printed in this catalogue and agree to abide by them.

Copie de la pièce d'identité
obligatoire

ORDRE D'ACHAT / ABSENTEE BID FORM

Je vous prie d'acquiescer pour mon compte personnel aux limites indiquées en euros, le ou les lots que j'ai désignés ci-dessous. (Les limites ne comprenant pas les frais légaux).

*I grant you permission to purchase on my behalf the following items within the limits indicated in euros.
 (These limits do not include buyer's premium and taxes).*

ENCHÈRES PAR TÉLÉPHONE / TELEPHONE BID FORM

Je souhaite enchérir par téléphone le jour de la vente sur les lots ci-après. Me joindre au :

Références de
carte bancaire :

--	--	--	--

Numéro de carte

--	--

Date de validité

--	--	--	--

Cryptogramme

Date :

Signature obligatoire :

Lot N°	Description du Lot	Limite en Euros

CONDITIONS DE LA VENTE

Conditions générales :

La vente se fera expressément au comptant.
 Aucune réclamation ne sera recevable dès l'adjudication prononcée, les expositions successives permettant aux acquéreurs de constater l'état des objets présentés.

L'adjudicataire sera le plus offrant et dernier enchérisseur et aura pour obligation de remettre ses nom et adresse. En cas de contestation au moment des adjudications, c'est-à-dire s'il est établi que deux ou plusieurs enchérisseurs ont simultanément porté une enchère équivalente, soit à haute voix, soit par signe, et réclamation en même temps cet objet après le prononcé du mot « adjugé », ledit objet sera immédiatement remis en adjudication au prix proposé par les enchérisseurs et tout le public sera admis à enchérir à nouveau.

La date indiquée entre crochets [...] correspond à la création du modèle. La pièce présentée ayant été réalisée postérieurement.
 Les éventuelles modifications aux conditions de vente ou aux descriptions du catalogue seront annoncées verbalement pendant la vente et notées sur le procès-verbal.

Frais de vente et paiement :

L'adjudicataire devra acquitter, en sus du montant de l'enchère, par lot, les frais et taxes suivants :
 - 23,92% TTC (20% HT + TVA 19,6%), sauf pour les livres 21,40% TTC (20% HT + TVA 7%
 - 7% de frais additionnels au titre de la taxe à l'importation temporaire, pour les lots dont le numéro est suivi d'un astérisque
 Dans certains cas, ces frais pourront faire l'objet d'un remboursement à l'acheteur.
 - Les adjudicataires souhaitant régler leurs achats par virement ou chèque tiré sur une banque étrangère devront s'acquitter d'un débours supplémentaire de 20 euros.

Le paiement devra être effectué immédiatement après la vente :
 - en espèces (euros) jusqu'à 3 000 € pour les ressortissants français ou jusqu'à 15 000 € pour les ressortissants étrangers
 - par chèque bancaire (en euros) à l'ordre de ADER, avec présentation obligatoire d'une pièce d'identité en cours de validité
 - par carte bancaire (Visa, Mastercard)
 - par virement bancaire en euros à l'ordre de ADER

Banque BNP PARIBAS, Agence centrale, 1 bd Haussmann, 75009 PARIS
 RIB : 30004 00828 00010945051 76
 IBAN : FR76 3000 4008 2800 0109 4505 176
 BIC : BNPAFRPPAC

Ordres d'achat :

Un enchérisseur ne pouvant assister à la vente devra remplir le formulaire d'ordre d'achat inclus dans ce catalogue.
 ADER agira pour le compte de l'enchérisseur, selon les instructions contenues dans le formulaire d'ordre d'achat, ceci afin d'essayer d'acheter le ou les lots au prix le plus bas possible et ne dépassant, en aucun cas, le montant maximum indiqué par l'enchérisseur.

Ledit formulaire devra être adressé et reçu à l'étude au plus tard 24 heures avant le début de la vente.
 Les ordres d'achat ou les enchères par téléphone sont une facilité pour les clients. ADER n'est pas responsable pour avoir manqué d'exécuter un ordre par erreur ou pour toute autre cause. Merci de vérifier après envoi que votre ordre d'achat a été dûment enregistré.

Transports des lots / Exportation :

Dès l'adjudication prononcée, les achats sont sous l'entière responsabilité de l'adjudicataire.
 Aucun lot ne sera remis aux acquéreurs avant acquittement de l'intégralité des sommes dues.
 Les achats de petit volume seront transportés chez ADER, 3 rue Favart 75002 Paris, où ils seront gardés en dépôt à titre gracieux pendant 14 jours.
 Les achats volumineux seront entreposés, à leurs conditions et frais, au magasinage de l'Hôtel Drouot, 6 bis rue Rossini 75009 Paris, où ils pourront être retirés sur présentation du bordereau acquitté.

Les acheteurs, souhaitant exporter leurs achats, devront le faire savoir au plus tard le jour de la vente. Ils pourront récupérer la TVA sur les honoraires d'achat à la condition qu'un justificatif de douane en bonne et due forme soit remis à ADER et que le nom de la Maison de Vente y soit mentionné en tant qu'exportateur.

Défaut de paiement :

À défaut de paiement par l'adjudicataire de la totalité des sommes dues, après une seule mise en demeure restée infructueuse, le bien est remis en vente à la demande du vendeur sur folle enchère de l'adjudicataire défaillant. Si le vendeur ne formule pas cette demande dans un délai de trois mois à compter de l'adjudication, la vente est résolue de plein droit, sans préjudice de dommages et intérêts dus par l'adjudicataire défaillant.

En outre, ADER se réserve le droit de réclamer à l'adjudicataire défaillant, des intérêts au taux légal, le remboursement de tous les frais engagés pour le recouvrement des sommes dues par lui, ainsi que le paiement de la différence entre le prix d'adjudication initial et le prix d'adjudication sur folle enchère, s'il est inférieur, ainsi que les coûts générés par les nouvelles enchères.



DRAPEAU-GRAPHIC - 02 51 21 64 07

Ouvrage imprimé sur papier labellisé
"développement durable"





*Association pour la recherche
de livres anciens, rares et précieux*

BIBLIORARE 
www.bibliorare.com
depuis 1999

Diffusion de publications
et mise en relation
des bibliophiles sur la toile
+ de 500 000 références.





ADER, Société de Ventes Volontaires - Agrément 2002-448 - Sarl au capital de 7500 euros
3, rue Favart 75002 Paris - Tél. : 01 53 40 77 10 - Fax : 01 53 40 77 20 - contact@ader-paris.fr
N° siret : 450 500 707 000 28 - TVA Intracom : FR 66 450 500 707 - www.ader-paris.fr